

Les enjeux de la parole

ACTES DU COLLOQUE ANNUEL 2019

SOCIÉTÉ PSYCHANALYTIQUE DE MONTRÉAL

**Actes du colloque
de la Société psychanalytique de Montréal avril 2019
50^{ème} anniversaire**

Comité de publication

Laurence Branchereau
Ellen Corin
Carole Johnson

Révision des textes

Nos plus vifs remerciements à

Jean-Jacques Lussier pour sa révision méticuleuse des textes de ces actes

Mise en page et réalisation graphique

Mathieu Gagnon
[linkedin.com/in/mathieugagnon](https://www.linkedin.com/in/mathieugagnon)
mat.gagnon@gmail.com

Réalisation graphique page couverture

Marielle Maheu

SOMMAIRE

Les auteurs	5
Mot d'introduction ELLEN CORIN	7
L'évènement de parole ANDRÉ BEETSCHEN	11
L'au-delà de l'horizon, le rêve MARIE-CLAIRE LANCTÔT-BÉLANGER	29
Table ronde EMMANUEL PICHÉ, ANDRÉ BEETSCHEN, MARIE-CLAIRE LANCTÔT-BÉLANGER	43
Débat	54
La dure rencontre des résistances ANDRÉ BEETSCHEN	69
Les pulsions et leur amortissement DOMINIQUE SCARFONE	87
Table ronde SUZANNE TREMBLAY, ANDRÉ BEETSCHEN, DOMINIQUE SCARFONE	105
Débat	118
La fin et de la cure et la conviction ANDRÉ BEETSCHEN	125

Pièces à conviction: sur quelles évidences se fonde une psychanalyse ?

MARTIN GAUTHIER

143

Table ronde

GABRIELA LEGORRETA, ANDRÉ BEETSCHEN,
MARTIN GAUTHIER

155

Débat

167

LES AUTEURS

Ellen Corin est psychanalyste, membre et secrétaire scientifique de la Société Psychanalytique de Montréal.

André Beetschen est de formation psychiatrique et il a occupé un temps une fonction hospitalo-universitaire. Sa formation psychanalytique s'est faite, ensuite, à l'Association Psychanalytique de France dont il a été deux fois secrétaire scientifique et président de 2004 à 2006. Il est membre titulaire-formateur de l'APF depuis 1997 et il a fondé, puis dirigé l'*Annuel de l'APF*, publication de l'Association, de 2004 à 2006. Il a publié dans plusieurs revues (Nouvelle Revue de Psychanalyse, Revue Française de Psychanalyse, Inactuel, Libres Cahiers pour la Psychanalyse) ainsi que dans quelques ouvrages de la Petite Bibliothèque de Psychanalyse (*Psyché anarchiste*, *Le corps de Psyché*, *La honte*). Son intérêt pour les liens entre culpabilité et destructivité l'a amené à être l'auteur du rapport de 2003, *L'accomplissement et l'atteinte* au « Congrès des psychanalystes de langue française consacré à « Honte et culpabilité ». Son attention portée à la parole et au langage l'a rapproché d'Yves Bonnefoy, avec la participation à deux colloques (Cerisy, publié par Hermann, et Zurich, publié par Slatkine) tenus autour du poète.

Marie-Claire Lanctôt Bélanger est philosophe, psychothérapeute et psychanalyste, membre de la Société canadienne de psychanalyse et de la Société psychanalytique de Montréal. Elle a dirigé le séminaire *l'Atelier des rêves* durant près de 20 ans ; elle codirige maintenant celui des *Correspondances*. Elle collabore à de nombreuses revues dont *Spirale*, la *Revue Française de Psychanalyse*, *Penser/rêver*, *Les Cahiers du théâtre français du CNA*, *Le Devoir*, *Filigrane*, le *Bulletin de la SPM* ainsi qu'à des ouvrages collectifs dont *La bêtise de l'inconscient*, *Le projet d'Antigone*, *Penser Freud avec Patrick Mahony*, *Les lignes du Métro*, *Ondes de psychanalyse*, *Les Écrits*. Elle a contribué au *Dictionnaire de la psychanalyse* (Calmann-Lévy). Elle travaille parfois comme conseillère en dramaturgie auprès d'équipes de théâtre.

Dominique Scarfone est médecin-psychiatre (1980), professeur titulaire (à la retraite) au Département de psychologie de l'Université de Montréal, membre de la Société psychanalytique de Montréal (1987) et analyste-formateur à l'Institut psychanalytique de Montréal (2000). Fondateur et directeur de la revue de psychanalyse TRANS (1991-2000) et ancien rédacteur adjoint de *l'International journal of psychoanalysis*, il fait partie du comité de rédaction de la revue *Psychoanalytic Quarterly* et des comités scientifiques internationaux de la *Revue Française de psychanalyse* et de la *Rivista di psicoanalisi*. Il a publié des articles dans des revues internationales et publié plusieurs livres; ses travaux sont traduits en plusieurs langues. Il enseigne et donne des conférences au Canada et aux États-Unis, en Europe et en Amérique latine. Il a été un des orateurs principaux au congrès de l'Association psychanalytique internationale qui s'est tenu à Londres en juillet 2019.

Martin Gauthier est pédopsychiatre au Centre universitaire de santé McGill depuis 1984 et psychanalyste depuis 1987. Il est membre de la Société psychanalytique de Montréal et analyste-formateur à l'Institut psychanalytique de Montréal. Professeur adjoint à l'Université McGill, il participe activement à l'enseignement de la clinique psychanalytique dans la communauté, tant par des présentations que de la supervision. Il a occupé différentes fonctions dans les institutions psychanalytiques, au niveau local, national et international. Il termine quatre années au sein du Conseil d'administration de l'Association internationale de psychanalyse en tant que représentant nord-américain. Il est l'auteur de plusieurs articles dans différentes revues psychanalytiques, notamment dans la *Revue française de psychanalyse*, la *Revue canadienne de psychanalyse* et *Filigrane*.

Les enjeux de la parole

ELLEN CORIN

Nous avons voulu profiter de l'occasion que nous offre ce cinquantième anniversaire, celui de la Société psychanalytique de Montréal, pour réinterroger et remettre sur le métier certains traits qui constituent l'essentiel du travail psychanalytique ; des traits qui permettent aussi de préciser l'approche psychanalytique de la réalité psychique. Il s'agit notamment de chercher à approfondir les rapports entre notre travail clinique et la métapsychologie qui lui sert de toile de fond.

En réfléchissant au titre que l'on pourrait donner à ce colloque, Laurence Branchereau, Carole Johnson et moi avons hésité entre deux possibilités. D'une part, on pouvait revenir sur la manière très particulière dont la psychanalyse approche la parole et ses enjeux et s'interroger sur ce qui sépare la parole dans la cure d'une parole qui raconte, la parole du récit, celle des conversations ordinaires. D'autre part, on pouvait aussi chercher à préciser la notion de sexuel infantile, centrale pour Freud, et explorer sa place dans la cure psychanalytique.

Ainsi, d'un côté une parole dont, en analyse, la règle du « tout dire, comme cela vient » déstabilise la ligne narrative, la fragmente, la déconstruit. Une parole qui dès lors se fait associative ou errante, qui parle par ses trébuchements et ses ratés, par les répétitions qui la scandent plus que par ce qu'elle dit au niveau manifeste. Une parole dont l'écoute flottante de l'analyste contribue, elle aussi, à défaire l'enchaînement.

Et de l'autre côté, le sexuel infantile dans son aspect sauvage, « intraitable », dans sa charge pulsionnelle qui imprime ses traces sur la séance d'analyse et sur ce qui circule entre l'analyste et son patient. S'interroger alors sur la portée et les traces de cet infantile, sur ce qui anime la vie psychique autant dans son mouvement que dans ce qui en elle bloque et immobilise, se répète. Un infantile qui ne nous est accessible que par ses effets.

Les travaux d'André Beetschen se situent à la jonction de ces deux thèmes. André Beetschen est particulièrement attentif à la dimension pulsionnelle, énergétique, qui anime et détourne la parole, qui la subvertit et l'immobilise parfois, qui imprime sa marque sur le transfert et prend dans ses rets autant l'analyste que l'analysant ; c'est au plus près du mouvement de la cure qu'il cherche à approcher le jeu des pulsions, à travers ce qu'elles « font » à la parole et à la relation.

C'est donc à l'entrecroisement de la parole et du sexuel infantile que vont se situer nos réflexions au cours de ces deux journées de travail : c'est une attention au fond pulsionnel des mots et à ce qui leur échappe qui nous permettra d'approcher **Les enjeux de la parole en psychanalyse**.

Trois analystes de la Société psychanalytique de Montréal dialogueront avec André Beetschen au cours de ces trois demi-journées : Marie-Claire Lanctôt Bélanger, Dominique Scarfone et Martin Gauthier.

Pour aborder le mouvement de la parole en analyse et son décalage

avec la cohérence d'une parole narrative, nous allons commencer par suivre la voie de la poésie et du rêve. Que ce soit par la voie des mots ou par celle des images, poésie et rêve ouvrent sur un inconnu qui les habite et qui subvertit le sens premier, courant des mots et des images. Il s'agira en particulier de s'interroger sur les convergences qui existent entre le traitement que poètes et psychanalystes font à la langue, sur ce qui les rapproche et sur ce qui les sépare. Avec en horizon de cette démarche, le désir de préciser davantage ce en quoi réside l'approche psychanalytique de la parole et de ce qui la hante.

La poésie et le rêve, deux voies traversières qui ont le potentiel de relancer le traitement de la parole dans la cure.

Le travail de désarticulation effectué sur la parole dans la cure permet à un autre sens d'émerger, porté par des réseaux d'associations inédits qui impulsent un autre sens. Le sens est toujours en souffrance d'un reste qui résiste à sa mise en mots et qui est la source de manifestations toujours renouvelées, indirectes, d'un fond pulsionnel. Il ne s'agit plus ici d'une parole « sur », mais de quelque chose hors langage, qui prend la parole « à bras-le-corps » si l'on peut dire, qui s'impose dans son rythme, ses ratés. Quelque chose imprime sa marque sur le transfert et agit dans le transfert, en-deçà des mots.

Les forces pulsionnelles qui se fraient une voie à travers les mots ou contre les mots nous confrontent à la nécessité d'affronter la destructivité qui risque de mettre à mal la situation analytique. Il s'agit ici d'approcher les sources pulsionnelles et traumatiques de la destructivité qui anime et menace tout à la fois la vie psychique et le travail de la cure. Une destructivité qui opère à vif dans les formes de résistance les plus dures dans la cure et qui peut atteindre l'analyste, « saisi » dans sa faculté de penser. Mais une destructivité qui peut aussi s'avérer créative lorsqu'elle permet de se libérer d'un trop d'emprise ou d'une prise trop massive dans le narcissisme. Comment dès lors permettre la reprise du travail psychique ?

Un trop de sens, ou plutôt une trop grande certitude quant au sens, peut aussi entraver le travail. Freud s'est lui-même beaucoup intéressé à la portée de la conviction, tant dans la rencontre analytique que dans le rapport à la théorie. Une conviction imprégnée des effets du transfert, qui porte toujours en elle un risque de suggestion. Une conviction telle qu'elle s'impose parfois à la fin d'une cure : quelque chose a eu lieu. On retrouve ici une analogie avec la double valence de la destruction que j'ai évoquée : d'une part, la conviction soutient le travail de la cure et est au service du transfert ; de l'autre, elle participe à un effet de suggestion ou d'immobilisation : effet de vérité ou effet de leurre... La conviction pose la question du rapport à la vérité et à la croyance, la question du fantasme.

Du côté du psychanalyste, quelle est la place de la conviction dans le rapport intime qu'il entretient avec la théorie et avec Freud ? Quelle est la sorte de conviction qui s'établit au cours d'une analyse, et sur quelle sorte de « pièces à conviction » repose la conviction de l'analyste ?

Cette journée est ainsi placée sous le signe des enjeux de la parole et de ce qui, de l'infantile la déborde. Chaque demi-journée se terminera par une table ronde, introduite successivement par Emmanuel Piché, par Suzanne Tremblay et par Gabriela Legorreta, trois membres de la SPM. Cette table ronde mettra en dialogue les deux conférenciers de la demi-journée et ouvrira les échanges avec la salle.

La parole en analyse : entre intime inquiétant et poésie

ANDRÉ BEETSCHEN

Chers collègues et amis,

Je veux tout d'abord remercier vivement la Société Psychanalytique de Montréal, et en particulier son comité scientifique animé par Ellen Corin, pour cette invitation, qui me touche et m'honore, au Colloque du cinquantième anniversaire de la Société. J'espère que des échanges féconds pourront s'établir entre nous, et au-delà, entre modes de pensée de votre société et de la mienne, l'Association Psychanalytique de France dont je vous apporte les vœux d'heureux anniversaire.

En préparant ce colloque, nous avons convenu de son titre « Les enjeux de la parole », pour nous apercevoir assez vite de la redoutable étendue du champ envisagé. Aussi ne suivrais-je que quelques chemins où s'engage la parole analytique : son lieu, entre intime inquiétant et poésie, les résistances qu'elle affronte, la conviction qui s'en saisit quand vient la fin de l'analyse ou la spéculation métapsychologique.

Parler en analyse comme on ne peut le faire nulle part ailleurs, parler en affrontant les obstacles que révèle la mise en oeuvre de la méthode, mais toujours parler à l'analyste, en cet acte psychique où la parole rencontre longtemps l'agissement inconscient du transfert. La parole en analyse est toujours portée par l'événementialité psychique de l'associativité qui la fonde et la spécifie : surgissement inattendu dans la rencontre avec l'autre proche et étranger, creusement vers l'inconnu qui se révèle dans l'amour ou l'inquiétude. « La cure de parole »¹ fut le thème du CPLF de 2002 : les deux rapports remarquables de Dominique Clerc (« L'écoute de la parole ») et de Laurent Danon-Boileau (« La force de langage »), et les discussions qu'ils ont suscitées, seront évidemment en arrière-plan de ce que j'avancerai dans ces journées.

Creusement vers l'inconnu : en cela la parole analytique peut être rapprochée, je crois, de la parole poétique. Et s'il faudra examiner ce que nous gagnons à ce rapprochement, je veux ici rendre hommage à deux psychanalystes de l'APF récemment disparus, François Gantheret et Edmundo Gomez-Mango, qui ont su mettre, plus que d'autres, ce rapprochement au cœur de leur travail d'écriture.

François Gantheret, particulièrement sensible à la poésie de Rilke et à « l'ouvert », désigna dans « Moi, Monde, Mots »², les trois registres du « Pouvoir de la parole » : l'espoir, le destin, l'interprétation. Il écrivit, revenant avec obstination sur le long travail dans la cure des mots aimantés par la rencontre du transfert : « Il arrive parfois – trop rarement – que le lent, le confus, le laborieux cheminement intérieur qui, en chacun de nous, s'efforce à un plus de vérité, s'illumine soudain. »

Mais je retiens surtout l'œuvre d'Edmundo Gomez-Mango, disparu soudainement en février : beaucoup d'entre nous ont sans doute déjà

1 *La cure de parole*, CPLF, RFP, PUF, décembre 2007.

2 Gantheret F., *Moi, Monde, Mots*, Connaissance de l'inconscient, NRF, Gallimard, 1996

approché l'intensité et la profondeur de ce qu'il a écrit. L'analyste, grand lecteur de poésie sud-américaine et contemporaine, a fait de la « poësis » de la parole et de l'interprétation, un axe central de sa réflexion. « Pourquoi l'analyste s'intéresserait-il à la parole qui parle dans la poésie ? » se demande-t-il en évoquant ce qu'il appelle « deux aventures de la parole »³. Parce que poète et analyste travaillent au sein même de la fabrique et de l'émotion suscitée par les mots mais aussi qu'ils affrontent tous deux la résistance des mots, leur défaillance, leur pauvreté. Edmundo Gomez-Mango s'inspire alors de la proposition de J.-B. Pontalis sur *l'infans*, cette figure dégagée pour l'enfant d'avant le langage, et il le cite : « parce que la force du langage est justement de chercher ce qui n'est pas lui, ce qui ne se limite pas à lui, ce que j'appelle 'l'aphasie secrète' »⁴. Edmundo Gomez-Mango reprend la formule d'André du Bouchet, « je suis le muet dans la langue », pour rapprocher ce que visent parole poétique et parole analytique et il écrit : « C'est quand la parole quotidienne des traitements, souvent répétitive et laborieuse, opaque et laborieuse, laisse entendre l'autre chose, la chose muette et inconsciente, que l'effet poétique peut se produire »⁵.

De mon côté, j'évoquerai à la fin de mon exposé ma rencontre avec la poésie d'Yves Bonnefoy. Mais je souhaite d'abord aborder ce rapprochement entre parole analytique et parole poétique, par le biais de leur lieu de réalisation que je désigne comme « l'intime », parce ce que s'y nouent le secret, l'inquiétude, le suspens de la signification, l'émotion soudaine quand les mots et les affects trahissent leur surinvestissement hallucinatoire mais tout autant leur pauvreté.

Ainsi le beau texte de Didier Anzieu, « Antinomies de la solitude » me conviendrait-il pour m'engager dans les directions opposées de l'intime :

3 Gomez-Mango E., *Un muet dans la langue*, Connaissance de l'inconscient, NRF, Gallimard, 2009, p.10

4 Gomez-Mango E., *ibidem*, p.19.

5 Gomez-Mango E., *ibidem*, p.13.

le caché et l'exhibé, le préservé et le menacé, le bonheur et le lien confiant, la douleur profonde et secrète aussi... L'inquiétude surtout quand l'intime est habité par le sexuel, le sexuel infantile qui s'est attaché au corps et aux pensées et qui, déchainant la pulsionnalité du voir, nouent un lien étroit avec la pudeur ou le voilement de la honte.

La parole en analyse appelle l'intime comme *chose*, *lieu* et *lien*. Lieu le plus intérieur (l'intime est un superlatif) protégé par la promesse de confidentialité. Lieu sans fond, cependant, même quand il est dit « noyau de l'être » ou son « plus authentique » (Michel de M'Uzan). Si nous nommons, comme psychanalystes, ce lieu « réalité psychique » ou lieu du fantasme, il nous faut demander comment « l'intime » vient accueillir, ou repousser, la « chose inconsciente ».

Quand la parole analytique convoque menace ou jouissance, quand elle rappelle la crainte de l'effraction ou de la transgression, l'intime de la cure se fait mémoire qui garde trace des endommagements de psyché : expérience d'effondrement ou moment délirant par lesquels se sont révélées les failles de contenance et d'élaboration psychiques. L'intime est autant protégé par le refoulement que menacé par l'échec de celui-ci, c'est à dire par l'effraction du dedans qui installe l'angoisse en son lieu.

Se retrouve ici la difficulté que nous avons à définir une scène de l'intériorité psychique clivée par l'inconscient, cette intériorité que la parole atteint en remontant les voies du refoulement. De la « personnalité psychique » et de l'appareil du même nom, l'enseignement freudien a opéré la « décomposition » : *Zerlegung*. Il nous revient alors de deviner et de construire, depuis la parole analytique, les forces pulsionnelles et les conflits qui sont agissants pour que l'intime n'en vienne pas à être réduit au territoire du moi et à l'annexion narcissique. La parole analytique défait en ses composantes l'intime du lieu psychique en actualisant les dimensions de l'autre et de l'objet, leur distance mutuelle et les affects qui s'y attachent. En désignant aussi les encombrements du

pulsionnel, ou la désertification imposée par l'absence quand est faite l'expérience de l'extrême solitude ou de la détresse. D'une certaine façon, on peut le dire aussi du travail de la parole poétique.

La parole analytique ne peut donc que rencontrer le trouble et l'inquiétude de l'intime. De cela, « L'inquiétante étrangeté » fournit une remarquable illustration⁶. *Das Unheimliche* : prononcer le mot dans l'allemand de Freud, c'est retrouver les débats qui ont agité sa traduction française ! Si pour « L'inquiétante étrangeté », les mots choisis par Marie Bonaparte se sont vus remplacés, dans la traduction de Jean Laplanche par « L'inquiétant », c'est parce que la référence à « l'étranger » - le *fremd-* est absente du mot allemand et que la traduction ancienne ignore le champ sémantique, polysémique de l'*Heim*, celui de l'intime justement. Impressionnante est d'ailleurs la façon dont Freud, au début de son texte, s'enfouit véritablement dans l'intime de la langue allemande pour mettre en évidence la richesse et les sens opposés de *heimlich* – *heimisch*. C'est pourquoi je préfère, avec d'autres, appeler le texte et le sentiment dont il traite, « L'intime inquiétant ».

Dans le numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse* qui, en 1989, prit pour thème « L'intime et l'étranger », Georges-Arthur Goldschmidt écrit « Traquer l'intime ». Il y distingue, avec l'intelligence de celui qui navigue entre les deux langues française et allemande, les espaces propres, linguistiques et culturels, de l'intime et du familier. « La langue française et la langue allemande n'abordent pas l'intime de la même façon, comme si chacune avait quelque chose à cacher. Est-il donc significatif que la langue allemande ait laissé si peu de place à l'intime, que le français exprime si bien, et tant de place à l'*Unheimlich*, que le français exprime si mal ? Quelle est donc cette réciprocité des silences inverses entre les langues ? »⁷

6 Freud S. (1919), « L'inquiétant », OCF-XV, 2010, PUF

7 Goldschmidt G.-A., « Traquer l'intime », *L'intime et l'étranger*, NRP 40, 1989, Gallimard, p.261-272.

Mais la place singulière de l'écrit freudien dans l'oeuvre dévoile aussi l'intime du processus d'écriture chez Freud, de son parcours de pensée : commencé en 1914 (au moment de l'introduction du narcissisme dans la théorie), puis « oublié » et retrouvé pour être repris en 1919 (au moment de l'écriture de *Au-delà du principe de plaisir* : on y trouve d'ailleurs la première mention de la contrainte de répétition et de la pulsion de mort, cette âme intime de la pulsion), « L'inquiétant » est à la jointure des deux topiques psychiques. Il témoigne du trouble qui accompagne le théoricien dans le moment où la maison métapsychologique est bouleversée, quand l'auteur ne la reconnaît plus tout-à-fait.

L'intérêt de l'appui pris sur la parole poétique de E.T.A Hoffmann, avec l'enfant Nathanaël de « L'Homme au sable », est de montrer l'effroi faisant irruption dans l'intime menacé. La présence persécutoire du regard s'impose avec le déchaînement de la pulsion scopique : yeux brûlés par la curiosité et arrachés par punition, marchand des longues vues qui rendent fou, constructeur de poupées aux yeux vides, figures du double encore. Parce que l'imgo paternelle et les désirs ambivalents qui s'y attachent envahissent l'espace de psyché, l'intensification du pulsionnel brise les frontières protectrices garantes de l'intime et désoriente les représentations familiales. Une même force du psychique, animiste en son principe, se manifeste lorsque Freud ne reconnaît pas son image dans le miroir du train, ou constate la répétition de son retour dans le quartier des femmes fardées d'une ville italienne.

Freud a proposé que deux processus sont à l'œuvre dans la production de « L'intime inquiétant ». Il écrit : « L'inquiétant dans l'expérience de vie se produit lorsque des complexes infantiles refoulés sont ramenés à la vie par une impression ou lorsque des convictions primitives surmontées paraissent de nouveau confirmées ». On reconnaît, en pensant à la situation analytique, les impressions produites par le transfert inconscient, et les convictions primitives appartenant à la toute-puissance des pensées, toute puissance animiste des temps narcissiques primitifs. « L'inquiétant » est bien ce texte qui, reprenant la dimension régres-

sive de « *Totem et Tabou* », installe l'infantile animiste dans l'intime de la parole et du transfert.

Je note que cette altération inquiète de l'intime et de ses frontières, Freud l'évoque dans une sorte de balbutiement de la parole : « dédoublement du moi, division du moi, permutation des moi ... identification à une autre personne de sorte qu'on est désorienté quant à son moi ou qu'on met le moi étranger à la place du moi propre – donc dédoublement du moi, division du moi, permutation des moi... »⁸. Et les figures effrayantes se présentent comme elles ont envahi l'intime de la chambre d'un enfant insomniaque. D'un enfant : Freud tient très fermement au déterminisme infantile de ce bouleversement où « l'intime inquiétant » est conçu comme l'expérience angoissante du retour d'un anciennement familial, d'une expérience de dépersonnalisation dirait Michel de M'Uzan⁹. « Il est sans doute exact, écrit Freud, que l'*Unheimlich* est le *Heimlich-Heimisch* qui a connu un refoulement et a fait retour à partir de lui, et que tout *Unheimlich* remplit cette condition ».

Ceci éclaire certains vacillements dans la situation analytique, et dans l'investissement de l'intime du lieu. C'est ce qui arriva à ce patient lors d'une séance. Il est en analyse depuis quelques années, familial donc de l'espace de mon cabinet. Ce jour-là, une angoisse confinante à l'effroi le saisit dans la séance : il se demande si le tableau qu'il voit du divan a toujours été là, si c'est le même, si même il l'a jamais vu. Moment de dépersonnalisation sur lequel bute une parole soudain désassemblée. C'est qu'une tache de couleur dans un coin l'a soudainement frappé : une tache de couleur rose.

Alors l'angoisse fait place à l'effroi, et survient le violent retour de sou-

8 Freud S., « L'inquiétant », *op.cit.* p.168

9 de M'Uzan M., « L'inquiétante étrangeté ou « Je ne suis pas celle que vous croyez », *L'inquiétude permanente*, Connaissance de l'inconscient, NRF, Gallimard, 2015

venirs de cauchemars qui terrorisaient le patient-enfant : se réveillant brusquement en pleine nuit, peut-être parce que des bruits inquiétants venaient de la chambre voisine des parents, il voyait d'énormes fleurs roses bouger sur la tapisserie de sa chambre.

Mais qu'est-ce qui pouvait avoir soudain provoqué la brusque vacillation de la perception... sinon le moment transférentiel de la cure où les reproches très vifs faits à la mère (froide, pas contenant, toujours occupée avec le père) visaient maintenant directement l'analyste et son indifférence éprouvée et dénoncée ? Car – les deux choses étaient évidemment liées – le moment de haine transférentielle visait la scène intime de l'analyste, ce qu'il pouvait avoir dans la tête et qu'il ne disait pas...

L'évènement perceptif s'est fait évènement de parole transférentielle dans la séance d'analyse, avec le souhait d'accéder à la scène intime de l'analyste que le patient imagine dans le refusé qu'il éprouve douloureusement. L'intime de la séance est en effet sur fond de dissymétrie – ce qui est la condition de la parole analytique – et il y aurait un risque, en obsessionalisant les conditions de son maintien (le cadre constant, l'accueil bienveillant, la disponibilité d'écoute à l'associativité prescrit : bref, ce qui la rend absolument unique et étrangère à toute autre forme de communication) de voir accentuée une *intimité* ou même un *intimisme* qui seraient alors des formes de méconnaissance. Car l'*intime* ici se distingue absolument du *familier* du fait de la dissymétrie qui fonde la situation analytique. Dans cette dissymétrie s'installe en fait l'*étranger* de l'intime.

Ce que Pierre Fédida a remarquablement développé dans « *Le site de l'étranger* » où il écrit : « La structuration de la situation analytique par le langage n'a pas d'autre objet que celui de maintenir l'étranger comme puissance de l'hostile, quelles que soient les expressions « positives » que viennent prendre le transfert et le contre-transfert ». Il ajoute, en distinguant fortement l'intime du familier : « L'intimité de la séance

n'évoque donc pas tant l'intimité d'une relation humaine que l'existence pathique (éprouvée) du langage au contact de ses mots, là où la vision s'inverse comme si elle venait de la parole elle-même »¹⁰.

Ainsi la parole et le transfert, par la poussée de la chose inconsciente qui les anime, font vaciller l'intime. J.-B. Pontalis, qui a dit l'importance pour lui du texte freudien, écrit dans sa préface à « *L'inquiétante étrangeté et autres textes* » : « L'intime étranger : ce pourrait bien être la moins mauvaise définition de l'inconscient, ce qui n'appartient pas à notre maison et pourtant y demeure, tel un intrus permanent dont nous ne savons pas trop s'il nous dérange par le désordre qu'il crée ou s'il nous anime par sa survenue intempestive »¹¹. Mais il a fait aussi, plus tôt, cette remarque : la première apparition du mot *unheimlich* chez Freud se lit dans une lettre à W. Fliess du 3 juillet 1899, dans un moment où la mère de son ami était psychologiquement gravement malade. On y lit : « C'est inquiétant – *unheimlich* – quand les mères vacillent, les seules à se tenir entre nous et notre délivrance ». Le mot délivrance traduit *Ablösung* : détachement, délivrance, mais aussi relève ou rachat de la dette. Le mot parle métaphoriquement de la crainte de la mort autant que de celle de la castration. On retrouve cette évocation du « détachement » lorsque Freud parle du « complexe détaché », figuré pour Nathanaël par la poupée Olympia : partie féminine non reconnue, inconsciente, de l'amour homosexuel voué au père. Précisément, ce « complexe détaché » va ruiner la rencontre de parole avec l'amie aimée. Ainsi peut-on voir que le « détaché » dont les figures – le double, et les autres – prolifèrent dans « *L'inquiétant* », met l'inquiétude de l'intime dans le vacillement de l'appui maternel.

Si l'intime de la séance analytique se fonde sur l'évènement de parole

10 Fédida P., « La verticale de l'étranger », *L'intime et l'étranger*, NRP, 40, 1989, Gallimard, p.183-192

11 Pontalis J.-B., préface à *Sigmund Freud, L'inquiétante étrangeté et autres textes*, Folio, Gallimard, 2001, p.13

produit par le transfert et prescrit par la méthode de travail psychique, l'obstacle des résistances ne tarde pas à se proposer : il ne s'agit pas, en effet, de seulement dire, ou même d'avouer ce qu'on sait, mais de laisser la parole dire ce qu'elle ne sait pas. La parole analytique dans la séance doit renoncer à l'aveu que viennent troubler les pensées incidentes portées par l'irruption des motions inconscientes, sexuelles ou destructrices.

Ainsi, chez cet autre patient en analyse, l'aveu répétitif d'une jalousie torturante décrit certes une scène fantasmatique par laquelle il est assailli et dans laquelle il ne cesse d'imaginer la scène intime sexuelle et amoureuse dont il est exclu. La conviction que l'autre, le rival, reçoit plus que lui n'a jamais reçu se nourrit de l'intimité imaginaire et excitante des amants, mais sa douleur et sa plainte barrent l'accès au fantasme auquel il ne peut renoncer : il veut être non seulement l'objet mais la cause du désir de la femme.

C'est en traversant dans le transfert un moment dépressif intense, avec la conviction d'être incapable de m'intéresser, conviction jointe au souhait éperdu de se faire aimer, d'être le premier de mes patients, celui que j'avais le plus grand plaisir à écouter, que lui reviennent avec un sentiment d'étrangeté les mots oubliés d'une prière récitée compulsivement par l'enfant seul qu'il était : « Marie, change maman ». Il retrouve alors dans un moment de bouleversante détresse, l'éloignement d'une mère sans cesse préoccupée et ailleurs, dont il ne pouvait pas se représenter l'intimité psychique, qu'il ne parvenait ni à intéresser ni à retenir. Mais la pensée retrouvée de la prière fit aussi survenir l'appel à une instance tierce, jusque-là absente.

La contrainte de répétition, cet agissement le plus puissant dans la parole analytique et le transfert de l'intime étranger, compromet toujours l'apaisement recherché d'un lieu de l'intime. Elle fait prendre la mesure de l'écart entre pensées, mots et agissement : car les pensées tentent d'être longtemps les gardiennes de l'intime contre la menace agie. Il en

va de même avec le rêve : la résistance à ce qu'il se décompose, par les associations qui défont le travail du rêve, est toujours une façon de préserver l'intouché de « l'enfant de la nuit », et l'hallucinoire de son accomplissement.

Je lis à nouveau J.-B. Pontalis dans son « Éloge de l'inquiétant » : « L'expérience vécue de l'altérité, de l'autre, des autres en nous, c'est sur le divan que nous la faisons, jour après jour, dans cette reviviscence de l'intime étranger qu'est l'*Unheimliche*. Les limites de notre « moi » ne sont plus assurées ni les frontières entre le dehors et le dedans ni celle qui sépare les morts des vivants »¹².

Si l'intime étranger est bien l'évènement inquiétant de la parole, il nous faut deviner ce qui s'agite d'encore informulé sous les mots et dans l'attente des mots, ce qui assure le refoulement d'une scène secrète, ce qui ordonne le régime des affects alors même que ceux-ci se manifestent dans la séance comme l'annonce de représentations inchoatives, pressentiments ou signaux avant-coureurs d'un déplacement des représentations ou d'une prochaine levée de refoulement. « L'intime inquiétant » ne vient-il pas accompagner souvent le surgissement d'un affect (celui d'une crise de larmes, par exemple, aussi étrange qu'inattendue) qui déborde les mots en bouleversant l'économie de la parole dans la séance ? Soudaine irruption d'un « non-reconnu » signalant la part de douleur et d'énigme, de « trop », qui submerge la parole intime.

Mais la scène analytique est une scène inquiétante pour l'analyste aussi ! Un mélange, un entremêlement de représentations et d'affects, la scène intime de l'écoute silencieuse tissée des souvenirs de l'analyste, de ses restes de transfert à ses analystes ou ses formateurs, de ses sensations corporelles et de ses rêveries, de son discours intérieur. Jusqu'aux vacillements et aux aveuglements, aux sentiments d'étrangeté ou de déper-

12 Pontalis J.-B., « Éloge de l'inquiétant », *Traversée des ombres*, Gallimard, 2003, p.177-185.

sonnalisation pour lesquels Michel de M'Uzan a formidablement évoqué la « chimère psychologique » : « Intime inquiétant » du contre-transfert jusqu'à la reconnaissance d'éventuels moments de vertige identitaire. Ainsi écrit-il dans « Pendant la séance » : « Toujours est-il qu'en ce qui me concerne je retiens que, dans le silence communicatif qui s'est établi, j'assiste, si j'ose dire, à la venue en moi, a minima, de ces phénomènes sensoriels bizarres que j'ai appelés paradoxaux, sans pour autant éprouver un réel malaise »¹³.

Dans ces expériences étrangement inquiétantes des mélanges de transferts entre analyste et analysant, l'intime du travail analytique est aussi traversé par les mouvements de régression, formelle en particulier, qui imposent une sorte de visualité, étrange parfois, dans l'écoute. Je devrais parler ici de l'évènement de la parole interprétative et de la construction, et du temps de leur engendrement car depuis les deux scènes séparées de l'analyste et de l'analysant, il faudrait pouvoir explorer, « suivre à la trace » dit Freud, l'intime des processus psychiques en jeu : c'est là, certainement, l'expérience faite du travail de supervision, ce temps essentiel de nos formations et du « laboratoire central » disait Pontalis.

La parole analytique, en tout cas, continue longtemps de buter sur la part d'insatisfaction intraitable de la pulsion, sur la difficulté de sa transformation. Et l'intime résistance du ça, ce noyau du psychique que l'évènement de parole parvient si difficilement à toucher, ne se rencontre-t-elle pas avec la lecture toujours éprouvante de l'*Abrégé de psychanalyse* ou de la *XXXIème Leçon d'introduction* ? Lorsque Freud évoque « les caractères du ça » : « la partie obscure, inaccessible, de notre personnalité, un chaos, un chaudron, ... un lieu coupé du monde extérieur, obéissant à l'inexorable principe de plaisir, un lieu où règne le facteur économique »¹⁴.

13 De M'Uzan M., « Pendant la séance », *L'intime et l'étranger*, NRP, 40, 1989, Gallimard, p.147-163.

14 Freud S. (1938), « Abrégé de psychanalyse », OCF-XX, 2010, PUF, p.225-305.

L'approche de la parole analytique va ainsi au plus enfoui, au plus intime du procès d'intériorisation. Peut-être celui de l'instance surmoïque, aussi. Car la langue n'évoque-t-elle pas ce noyau intime du sur-moi avec le *for intérieur*, cette juridiction temporelle et religieuse qui deviendra « tribunal intime de la conscience » (Le Grand Robert) en s'établissant dans l'intime de la pensée ? Entendons alors la portée signifiante du verbe *intimer* : tout d'abord assigner devant une juridiction, pour signifier ensuite l'ordre adressé au lieu le plus intime du sujet. *L'intimer* intérieur, plus que le juger, ne serait-il pas la manifestation même de l'instance surmoïque ?

« Wo Es war, soll Ich werden » : dira-t-on, à la suite de la célèbre phrase de Freud, que l'évènement de la parole analytique est une conquête ? Oui, s'il dessine un espace plus libre de circulation des représentations et des affects, un jeu possible des différentes instances psychiques, un humour à l'égard de la réalité de l'inconscient. Le mouvement de la « pensée rêvante » peut-être ? Jouir alors d'une parole intime partagée, entre soi et l'autre, entre soi et soi, d'un lien libéré des entraves anciennes qui stérilisaient la fécondité : une autre façon de dire qu'on peut aimer, et travailler... et être touché par la poésie !

Avec cette ouverture de l'intime comme lieu de parole, qui ne congédie pas l'inquiétant ni l'étrange et qui travaille dans l'obscur et la résistance de la langue, un rapprochement se propose entre parole poétique et parole analytique. Je veux évoquer ici l'interpellation, l'incitation, qu'a suscitées chez moi la poésie d'Yves Bonnefoy.

Le poète est mort il y a quelques années en nous laissant une œuvre considérable : dans ses multiples livres (il n'a cessé d'écrire, depuis « *L'Arrière Pays* » en passant par le grand livre sur Giacometti, puis « *La vérité de parole* » ou « *Goya, les peintures noires* », et les nombreux recueils de poèmes font entendre une voix unique), il s'est avéré un extraordinaire « passeur », introduisant aux œuvres plastiques comme aux poètes qu'il a célébrés (Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire), traduc-

teur et auteur de préfaces inspirées sur les tragédies de Shakespeare (voilà qui rapproche de Freud !).

La particularité de cette œuvre écrite a été d'associer, depuis ses débuts, l'écriture poétique et l'écriture de pensée sur la poésie, avec la tentative d'approcher la nature et l'énigme de la parole poétique. Une recherche de « La conscience de soi de la poésie », portée par une incessante interrogation : « Je voudrais bien quant à moi, écrit-il, comprendre ce qui a lieu quand j'écris avec le souci du poème ».

Mais ce qui me retient ici est le dialogue exigeant, fervent et amical noué avec la psychanalyse. Yves Bonnefoy a lu Freud, et il l'interroge souvent. Il a d'ailleurs participé à plusieurs de nos Entretiens de l'APF, publié dans la Nouvelle Revue de Psychanalyse et dans un livre d'hommage à André Green. Mais les rapprochements sont aussi des écarts assumés.

Parlera-t-on avec lui de l'évènement de l'inconscient dans la parole poétique ? Yves Bonnefoy écrit : « À chaque fois que j'ai vu paraître dans un poème un élément vraiment neuf, c'est de mon inconscient qu'il venait, qui l'avait formé le premier, de par son aptitude plus grande à la perception des signes, à la palpation des symboles...il faut donc constamment interroger cette autre parole qui ne naît que dans l'écriture et cela aussi prend du temps »¹⁵.

Mais de quel inconscient s'agit-il ? Il n'est pas sûr qu'on s'entende sur le mot et sur la chose, car Yves Bonnefoy fustige le monde des fantasmes et des « rêves ordinaires », voire des bas-désirs, quand il plaide au contraire pour le « haut désir », pour l'intime du « simple » et de la présence. Très remarquable est alors la manière dont il se saisit des rêves car peu d'œuvres comme la sienne mettent à ce point le rêve au cœur de l'écriture poétique. Mais plutôt que de défaire et d'interpréter, il s'agit chez lui de transférer, littéralement, les procédés du rêve au

15 Cité par Edmundo Gomez-Mango dans *Un muet dans la langue*, op.cit, p.45.

sein de l'écriture poétique, différemment de ce que fait l'analyste qui fragmente, décompose images et mots. D'où cette expression, qui reste énigmatique, de « *Récits en rêve* » (rêve au singulier), pour lesquels Yves Bonnefoy assumera sa méthode : « Ecrire en rêve »¹⁶.

Désir de l'intime, désir de l'un, de la présence qui anime « par en dessous » la parole poétique. Désir de « l'indéfait » car il y a chez Yves Bonnefoy le mythe ou le fantasme d'une séparation originaire et tragique, celle de l'enfant contraint d'entrer dans « la pensée conceptuelle » (le concept est un prélèvement sur la chose pour permettre d'en parler) qui lui a fait perdre le monde de l'immédiateté, que la poésie a charge de retrouver. Une séparation tragique, à vrai dire, avec le monde maternel. Et c'est bien cette promesse de l'unité, de la présence, de l'être, sans que la discorde soit jamais évoquée, qui est force d'entraînement. C'est là-dessus que le différend avec la psychanalyse sera le plus vif¹⁷.

Mais le bouleversement que suscite la lecture d'Yves Bonnefoy va au-delà de ces différends. L'évènement de la parole poétique met au présent une expérience de langage qui écarte effectivement toute désignation conceptuelle, qui subvertit la désignation des choses au profit de l'expérience faite d'elles, de leur énigmatique « épaisseur ». Ainsi du « fond », ce mot-ombilic qui creuse le *Goya, les peintures noires*, où Yves Bonnefoy écrit : « Au plan où vivent les formes, le fond déborde comme une lave qui fend le sol, brûlant la végétation, sauf à promettre pour l'avenir un surcroît de fécondité... Comment remonte le fond ? »¹⁸. Et il dit aussi : « Laisser ce que j'appelle le fond seulement envahir, de son être et de non-sens, l'espace opiniâtre des formes ».

16 Bonnefoy Y., « Ecrire en rêve », *L'imaginaire métaphysique*, Librairie du XXI^e Siècle, Seuil, 2006, p.93-100.

17 Voir Laurence Kahn, « L'affaire d'un soupçon », *Bonnefoy*, L'Herne, 2010, p.150-154.

18 Bonnefoy Y., *Goya, Les peintures noires*, William Blake and CO.EDIT, 2006, p.135.

Vision proprement poétique que cette approche des gouffres de l'humain, d'une pulsionnalité inconsciente du ça peut-être, qui se déferait de la séduction des formes (celles du moi ?). L'interprétation poétique surgit du choc ressenti devant les toiles du peintre, elle est méditation poétique encore quand Yves Bonnefoy parle de la nécessité du peintre « de se porter à un niveau très profond et gardé tu de la relation à soi pour revivre – si tant est qu'on le puisse – son expérience ». Quand il sollicite ainsi chez le peintre la pensée « infra-verbale » et le « non-dicible ». Expérience poétique en ce qu'elle nous plonge dans une expérience de langue et d'image qui déborde, précisément, la tentative de saisie conceptuelle. « Les peintures noires n'ont d'autre but, je n'ai cessé de le dire, que de disloquer jusqu'au fond des yeux, l'empire des images sur l'être au monde »¹⁹.

Ce qui saisit le plus, à la lecture des poèmes d'Yves Bonnefoy, est cette dimension de résistance opposée à la signification qui rapproche de la parole analytique, ce mystère qui fait consentir aux images et au flux de la langue, un mystère qu'on voudrait néanmoins ouvrir parce qu'il touche peut-être à « la chose aphasique » dont parle Edmundo Gomez-Mango, et que Jean-Claude Rolland appelle de son côté « la chose langagière ».

On pressent, « par en-dessous » les mots, les forces de désirs très anciens, qui organisent une écriture faite d'autres enchainements, d'autres formes que celles de l'associativité que nous connaissons, qui repoussent la signification par un travail de condensation et de déplacement (le paradigme du rêve, sans doute, mais d'un usage différent), qui barrent l'accès immédiat. Il faut alors se laisser traverser par cette parole qui dit l'expérience intime de vivre, de découvrir, d'aimer dans l'« immédiateté, et l'intensité, de la chose vue ». Ce qui me semble dire quelque chose du langage intérieur de l'analyste quand celui-ci écoute dans le silence, laissant affluer en lui les images et mots. Évènement de parole

19 Bonnefoy Y., *ibidem*.

et de présence : l'autre est là, dans le mystère de son dire, dans les mots agencés, dans le réel des choses.

Ainsi, « *Dans le leurre des mots* »²⁰, ce mystère en pays d'inquiétante étrangeté et dans le cheminement des mots :

Nous mettons nos pieds nus dans l'eau du rêve,

Elle est tiède, on ne sait si c'est de l'éveil
Ou si la foudre lente et calme du sommeil
Trace déjà ses signes dans des branches
Qu'une inquiétude agite, puis c'est trop sombre
Pour qu'on y reconnaisse des figures
Que ces ombres s'écartent, devant nos pas.

Certes, en lisant et relisant Yves Bonnefoy, on trouvera des mots-repères, comme des pierres toujours rencontrées sur le chemin : barque, eau, arbres, maison, neige, pluie... Et quand la fin de l'œuvre proposera la redécouverte bouleversante du père, jusque dans ses faiblesses, c'est l'éveil de l'enfant qui s'offrira alors comme le plus grand accomplissement, l'éveil que produira l'évènement de la parole poétique. Eveiller n'est-ce pas le but ardemment recherché pour l'évènement de parole en poésie et en psychanalyse ? L'éveil inquiet aux autres, l'éveil dans la maison d'enfance encore un peu hantée par les souvenirs (Yves Bonnefoy rencontre peut-être ici le Freud de « L'inquiétant ») : le poète se souvient de l'inquiétude des réveils solitaires et de la blessure de l'ancienne séparation et il écrit : « Un désir est en nous, vieux comme l'enfance, qui cherche en toute occasion ce qui peut remplacer le bien qui nous a manqué presque à l'origine ».

20 Bonnefoy Y., *Dans le leurre des mots*, Les planches courbes, NRF, Poésie/Gallimard, 2001, p.71.

Dans « Les Planches courbes », ²¹ ce poème de l'éveil, se répétera à chaque strophe le premier vers :

Je m'éveillai, c'était la maison natale,
L'écume s'abattait sur le rocher,
Pas un oiseau, le vent seul à ouvrir et fermer la vague,
L'odeur de l'horizon de toutes parts,
Cendre, comme si les collines cachaient un feu
Qui ailleurs consumait un univers.

L'éveil produit par le poème, comme celui que produit parfois la parole en analyse, soutenue par l'interprétation. Quand Yves Bonnefoy écrit : « L'art alarmé par la poésie », ne peut-on espérer que la psychanalyse entende longtemps, elle aussi, une semblable alarme ?

21 Bonnefoy Y., *La maison natale*, Les planches courbes, NRF, Poésie/Gallimard, 2001, p.83-97.

L'au-delà de l'horizon, le rêve

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Deux épigraphes :

Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions a priori de l'appareil psychique selon Kant. La psyché est étendue, n'en sait rien¹.

— Sigmund Freud

*Rentrer, le soir
Une allée de jardin botanique, avec beaucoup de ciel rouge au-dessus des
arbres humides.
Et un père, une mère des aciéries qui y ont mené leur petit enfant.
Puis, du côté du soir, les toits sont une main qui tend à une autre main une
pierre.
Et c'est soudain un quartier de boutiques basses et sombres, et la nuit qui*

1 S. Freud (1938), *Résultats, idées, problèmes*, Note 22, VII, p. 288.

nous a suivis pas à pas a un souffle court, qui cesse parfois ; et la mère est immense près du garçon qui grandit.

...
Comment dire ? Il me semblait qu'ici, où j'étais, et là, où j'allais, c'était tout ensemble ce qu'autrefois je ne situais qu'aux confins, dans l'invisible.²

— Yves Bonnefoy

J'ai voulu reprendre, sur les traces de Yves Bonnefoy et de Sigmund Freud, cet invisible avec le rêve, lieu de l'image et de la parole.

J'ai lu, lors de sa parution en 2009, *Deux scènes*³ de Yves Bonnefoy, avec ravissement d'abord, puis avec une certaine inquiétude. La psychanalyse partage avec d'autres une fascination pour les scènes. Dans le texte de Bonnefoy, les images ne s'ajustent pas, ne s'arriment pas parfaitement les unes aux autres ; un très léger décalage se faufile/s'installe/survient. Ici et là, un tout petit déséquilibre brise l'harmonie d'un tableau marqué par la beauté des lieux, d'une ville – Gênes –, et la coagulation des soleils couchants, par l'enfance et son dédoublement, par la langue primitive et le patois des parents. Car, dans ces *Deux scènes*, il s'agit bien de deux lieux, en miroir, et aussi d'une langue inconnue et familière, d'un couple, d'une naissance, d'un enfant : est-ce le lieu de naissance du poète, ou celui de sa vocation ?

Je relus. Les images et les mots, les phrases. Puis je conclus, avec hésitation, qu'il s'agissait d'une scène de rêve. Était-ce un rêve qui s'ignore ou un rêve qui se sait rêve ? D'une scène *intime de rêve*, dirait Beetschen. C'est une question qui revient constamment lorsqu'on lit les *récits en rêve* ou certains poèmes et récits de Bonnefoy.

2 Yves Bonnefoy, *Récits en rêve*, Mercure de France, 1995, p. 131, 130.

3 Yves Bonnefoy, *Deux scènes et notes conjointes*, Galilée, 2009, 89 pages.

Freud connaissait et aimait les poètes. Il admirait leur connaissance intuitive de l'âme. Il reçut, en 1930, le prix Goethe qui, plus qu'une reconnaissance prestigieuse, est le fruit de cette déférence envers les poètes.

En 1901, peu après *L'Interprétation du rêve*, Freud écrit *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Dans un ajout qu'il intégrera dans le corps de son texte, il écrit, à propos d'August Strindberg, poète et dramaturge de cette époque :

Pour se conformer au précepte « gnô-ti sé-a-o-ton », « connais-toi toi-même », il faut commencer par l'étude de ses propres actes et omissions, apparemment accidentels.

De tous les poètes qui se sont prononcés sur les petits actes symptomatiques ou actes manqués, ou ont eu à s'en servir, il en est bien peu qui aient aussi bien entrevu leur nature cachée et éclairé aussi crûment les situations qu'ils provoquent que le fit Strindberg (dont le génie fut d'ailleurs aidé dans ce travail par son propre état psychique profondément pathologique).

Puis, avant de conclure, Freud ajoute :

C'est ainsi que, dans le domaine des actes symptomatiques, l'observation psychanalytique doit également accorder la priorité aux poètes. Elle ne peut que répéter ce que ceux-ci ont dit depuis longtemps⁴.

Plus tard, ce sera Romain Rolland, grand écrivain du début du XXe siècle, qui recevra l'hommage de Freud, « déchiffreur de l'énigme de l'âme humaine et des rêves ». Freud entretient avec Romain Rolland une intense amitié qui reposera sur un dialogue intérieur, une corres-

4 Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite bibliothèque Payot, trad. Jankélévitch, 1923-1967-2001, p. 269-271.

pondance et une seule rencontre. Intéressé par la genèse du psychisme, Rolland accorde beaucoup d'importance à la petite enfance ; il est d'ailleurs très attentif à ses rêves. À leur propos, il note :

J'entreprends de me les raconter. Sans risques, appuyant ma plante des pieds sur la terre, bien défendu par la lumière et la logique du jour, j'essaie de prendre au filet les ombres de la nuit. Bien entendu, je triche ! Je prends ce qui me flatte et je laisse l'araignée. Mais je suis dans la toile ; et n'en doute pas. Je crois prendre et je suis pris. Je joue avec le rêve et crois le diriger ; mais qui touche à ses fils a les doigts englués⁵.

En 1926, pour les soixante ans de cet ami épistolaire, Freud, qui est son aîné de dix ans, lui écrit qu'il le : « vénère comme Artiste et Apôtre de l'amour des Hommes [...] » et, selon lui, un tel amour « est aussi indispensable à la conservation de l'espèce humaine que, par exemple, la technique ». Il ajoute : « sur cet amour repose l'espoir de tous les hommes⁶. »

On peut être tenté d'imaginer ce qu'aurait été un dialogue entre Yves Bonnefoy et Freud.

Nos rêves nous habitent. Souvent, nous les traînons avec nous, en lambeaux, les jours suivant leur apparition nocturne. Leur énigme nous hante : que sont ces encombrements, ces intrusions, ce serpent-dromadaire, cette montagne si haute, ce sac noir perdu, ces boîtes qu'il faut empiler, cette vaste chambre, ces meubles opaques, cette maison visitée ? Leur ombre portée sur la journée crée cette lumière sombre qui nous oblige à ressentir *l'inquiétant*. Leur crudité, parfois, nous sai-

5 Romain Rolland, *Journal intime, 1924-1926*, tome III ; cité par H. Vermorel, *Sigmund Freud et Romain Rolland, Un dialogue*, Albin Michel, 2018, p. 111.

6 .Vermorel Henri, *Ibid.*, p. 108.

sit : inceste, cannibalisme, meurtre, violence, mensonge, exhibition nous révèlent un pan de vie intérieure que, *tel un puits obscur*⁷, nous ne voulons pas reconnaître comme étant nôtre. Corps étranger qui semble s'infiltrer dans notre psyché, le *miroir d'un ailleurs* que le rêve dévoile nous effraie. Il peut même nous inviter à fuir la pensée du rêve, à préférer l'oublier « *pour refermer la trame entrouverte du discours conscient par-dessus le puits des rêves* ». Ce double de soi qui s'échappe et rêve/habite un autre lieu psychique que celui de la pensée conscience. Un lieu autre, ni en dessous, ni en arrière. Un lieu *autre* qui est celui de l'inconscient refoulé.

Le rêve est expérience de pensée et de mémoire : c'est souvent la première constatation de celui ou de celle qui arrive devant le/la psychanalyste. La question : « *Est-ce que vous rêvez ?* » pointe vers cet espace intérieur qui secrète cette pensée nocturne souvent méconnue ou rejetée. Par cette interrogation, le psychanalyste lui donne une réalité, un statut, une validité. Quelque chose se passe en soi, quelque chose se pense en soi, quelque chose se manifeste, se dit en soi qui, échappant au contrôle vigilant de la conscience, de la logique, de la moralité, devient pourtant digne d'intérêt tout en étant inquiétant, intrigant. Fascinant, parfois.

Je relis Freud, celui d'une conférence de 1915 qui sera publiée, plus tard, avec celles de 1932. En 1915, lors de *la Révision de la science du rêve*, l'Europe est aux prises avec la Première Guerre mondiale. Croit-on encore, à ce moment-là, que cette guerre sera brève et non aussi meurtrière qu'elle le fut ? [1915, c'est aussi l'année des *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*.] Cette révision ne contient pas encore les ajouts de 1919 qui seront annexés à *l'Interprétation du rêve*. Ce texte est à part. Un texte de conférence qui se veut simple et convaincant. Freud aimerait

7 L'expression est de Jean Guillaumin, *Le rêve et le moi*, Presse Universitaires de France, *Le fil rouge*, 1979, p. 30 et suivantes.

aussi, on le sent tout au long de son texte, que par le biais du rêve, la psychanalyse soit considérée comme une science.

Il insiste sur le rêve comme SCHIBBOLETH, dont « *l'emploi décidait de qui pouvait devenir adepte de la psychanalyse ou de qui devait renoncer à la comprendre jamais.*⁸ » C'est dire l'importance qu'il accorde au rêve, au rêver, au travail d'interprétation. Au plaisir même qu'il reconnaît dans le travail de traduction ou de *conversion* du rêve. (Je cite ici une vieille traduction datée de 1936 ; le mot de *conversion* ne se retrouve peut-être pas dans la nouvelle traduction. Mais j'aime le mouvement que ce mot évoque, *conversion*.)

Voulant poser à nouveau clairement la distinction entre le contenu manifeste et les pensées latentes du rêve, Freud ajoute trois autres pistes : la non-contradiction entre le cauchemar et la fonction réalisatrice des désirs du rêve ; l'impossibilité d'interpréter un rêve si l'on n'a pas accès aux associations libres, et surtout le fait que l'essentiel du rêve soit le processus de son élaboration.

Freud prend, pour parler du rêve, le mot *confidence* ; « *communication d'un secret qui concerne soi-même* »⁹, dit le Petit Robert. Une *confidence* que le rêveur se fait à lui-même, une *confidence* faite à l'analyste. Un objet de *confidence*, un objet intime, souvent incompréhensible pour le rêveur et pour celui qui en recueille le récit. Récit manifeste qui se déploiera à l'aide d'une série d'associations libres issues des restes diurnes qui ont aimanté, ont fait ressurgir des traces anciennes, infantiles, refoulées.

C'est ici que Freud aborde une piste nouvelle : le *processus d'élaboration du rêve*. Cette piste l'amène au système inconscient qui fut l'objet, avec le

8 S. Freud (1915), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse, nrf*, Gallimard, 1936, p. 11-13

9 Petit Robert : confidence, foi, confiance, loyauté, fidélité...

refoulement, d'un texte de la *Métapsychologie*, en cette même année de 1915. « *Rien de semblable ne nous était connu auparavant* » dit-il, à propos de sa grande découverte qu'est l'inconscient. C'est là que le rêve puise ses racines, c'est ce lieu, l'arrière-pays, qui abrite les affects inconscients, les souvenirs refoulés, véritable lieu créateur du rêve qui en fournit « l'énergie nécessaire à son élaboration ; [...] énergie pulsionnelle qui ne peut tendre qu'à sa propre satisfaction [...] ». Dans tout rêve, un désir pulsionnel est représenté comme réalisé sous le mode hallucinatoire. Ce que, souvent, très souvent, malgré le déguisement dont se pare ce désir pour traverser la frontière qu'est la censure, le rêveur ne veut pas reconnaître comme sien. Ce qui a été l'objet d'un conflit soumis au refoulement ne pourrait revenir sans reprendre le malaise qui l'a fait être rejeté.¹⁰ Ce retour se produit par énigme et, sauf dans le cas du cauchemar, sans effaroucher le rêveur, sans le révolter, comme dit Freud, sans renier cet *enfant de la nuit*¹¹.

Dans le travail d'élaboration du rêve, Freud parle de *ruse*. De ruse de l'inconscient. Ce qui nous permet d'associer le travail de l'inconscient à la Métis de la mythologie grecque :

La Métis préside à toutes les activités où l'homme doit apprendre à manœuvrer avec des forces hostiles, trop puissantes pour être directement contrôlées, mais qu'on peut utiliser en dépit d'elles, sans jamais les affronter de face, pour faire aboutir par un biais imprévu le projet qu'on a médité.¹²

La Prudence ou la Perfidie de Métis, selon sa valence bonne ou mauvaise, représente bien le jeu de l'inconscient pour arriver à ses fins. C'est dire, à l'aide de la souplesse, la polymorphie, la duplicité, l'équivoque, l'inver-

10 Je reprends les idées de Jean Guillaumin, in *op. cit.*

11 *Ibidem*, p. 25-27.

12 Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence, la métis des Grecs*, Flammarion, Champs, pp. 54-57

sion et le retournement, le travail du rêve. Métis veille à *la fabrique du rêve* pour contrer les effets d'inquiétante étrangeté, d'intrusion ou encore d'attaque au moi vigile qui produiraient une résistance et inciteraient le rêveur — et parfois le thérapeute — à brouiller l'écran du rêve et à se sauver au loin.

Décrite comme aïeule d'Éros, Métis renvoie aussi au travail du psychanalyste qui accepte de naviguer à l'aveugle, d'écouter avec bienveillance pour permettre au rêveur d'identifier et de reconnaître ces ruses déployées par cette part infantile, inaltérable, qui fait retour dans les rêves.

Est-ce cette violence infantile que le poème reprend et met en mots, en images ? Est-ce là *l'araignée* dont parlait Romain Rolland ?

Freud, toujours dans cette *Conférence* de 1915, écrit que le rêve peut être, dans son aspect manifeste, *composé comme un poème*¹³. La créativité du rêve, le travail de déformation du rêve se rapprochent-ils de l'écriture du poème ? Par ailleurs, peut-on dire que le poème soit composé comme un rêve ? Je crois que c'est souvent l'impression qui s'installe lors de la lecture des textes de Yves Bonnefoy, lui qui nomme et rassemble beaucoup de ses écrits sous le motif du rêve.

Les matériaux des rêves fourniront à Freud une longue interrogation, un long développement. Je reprends souvent, pour décrire ces matériaux, la métaphore de l'onix à laquelle Freud a recours pour parler des contraintes corporelles — fatigue, douleurs, bruits et autres — qui viennent, en plus du refoulé qui fait retour, nourrir le rêve¹⁴. Ces

13 Freud, *Ibidem*, p. 16.

14 S. Freud (1900), *L'interprétation des rêves*, chap.V : « Matériel et sources du rêve », PUF, 1926 et 1967, p. 208.

matières dures et précieuses que sont l'onix, la pierre ou le marbre imposent d'elles-mêmes l'usage qui doit en être fait ; la grandeur de la pierre, sa couleur, ses taches, son grain décident de la scène qui y sera taillée.

Le rêve est-il, pour les poètes, le premier matériau de leurs écrits, *leur onix* ? « *La craie de tuffeau qui se délite*¹⁵ » ou encore qui durcit à l'air sert-elle à Yves Bonnefoy de métaphore pour nommer les précieux matériaux dont se sert le poète pour écrire ? « *Va-t-il falloir, de plus en plus souvent, que l'on rêve ce qui était ?* » se demande le poète Bonnefoy¹⁶. Et dire, avec André Breton : « *le poète travaille lorsqu'il dort et rêve*¹⁷ », c'est certes sans cesse solliciter le rêve ; mais s'agit-il du même rêve que celui de la psychanalyse ?

Yves Bonnefoy s'en explique parfois :

Et je me dis, je l'avoue, si grand est le besoin d'espérer : qui sait, peut-être fallait-il cette généralisation de l'état de rêve, cette extension de sa qualité dont les richesses sont aussi grandes que les virtualités en sont insondées encore, pour que le bien, qu'on n'a jamais approché qu'en rêve, dans notre longue histoire nocturne, prenne soudain, comme un feu second, surprenant, dans ce monde allant à sa fin¹⁸.

La généralisation de l'état de rêve, son extension, ce rougeoiement du crépuscule rapproche-t-elle le poète de la psychanalyse ? Ce que Yves Bonnefoy nomme « *la pensée en dessous, le vouloir inconscient, l'arrière-pays, ce débordement du fond* » ne peut pas être ramené au matériau inconscient du rêve. Bien que le lecteur, la lectrice de Bonnefoy puisse

15 Bonnefoy, *Ibidem*, p. 132.

16 Bonnefoy, *Ibidem*, p. 102.

17 André Breton (1924), *Manifeste du surréalisme*, Gallimard, nrf, 1963, p. 24.

18 Yves Bonnefoy, *Ibidem*, p. 102.

si souvent s'y méprendre, se croyant invitée par celui-ci à ce là-bas, cet au-delà qui peut sembler si voisin de l'inconscient.

Puis je m'endormis et je fis un de ces beaux rêves qui se détachent parfois, avec une netteté de poème, des griffonnages aveugles de l'inconscient¹⁹.

Poèmes et rêves sont liés par l'opération langagière qu'ils partagent. Cependant, pour le rêve, la mise en langage, est « *outil de désarticulation du visible* » ; son interprétation vise le *démembrement* de l'unité du monde que recherche ou célèbre le poème. Par son travail d'interprétation du rêve, dès la fin du XIXe siècle, Freud rompt avec la tradition romantique qui utilisait les rêves comme matériaux de création. « *Le refoulement a signé le divorce de Freud avec les romantiques*²⁰. »

L'écriture du poème, « *ce déploiement de l'aile parfois* » est-il semblable ou étranger à la violence pulsionnelle, tempérée par la déformation, qui nourrit le rêve ? Le rêveur, la rêveuse dispose-t-ils d'une liberté plus grande que celle du poète ? Ce sont là des questions que notre collègue André Beetschen pose dans un texte sur les peintures noires de Goya, *Le grotesque et l'effroi*, texte que j'aime transposer sur le travail du poète.²¹

La résistance du rêveur devant le puits du rêve est-elle la même que celle des poètes qui viennent ou ne viennent pas en analyse ? Souvent, les poètes qui s'aventurent sur nos divans hésitent ou même se défendent de raconter leurs rêves. S'ils les racontent, ce n'est pas pour les analyser. Ils disent haut et fort que l'analyse peut leur voler leurs rêves, voler la matière brute de leurs rêves. Les courants nourriciers de leurs

19 Yves Bonnefoy, *Un rêve fait à Mantoue*, Mercure de France, 1967, p. 45.

20 Laurence Kahn, « L'affaire d'un soupçon », in *Bonnefoy*, L'Herne, 2010, p. 150-153.

21 André Beetschen, « Le grotesque et l'effroi » in *Psyché, visages et masques*, PUF, 2010, p. 32-41.

rêves, les images qui jaillissent au bout des mots et des phrases ne survivraient pas au travail de l'analyse. Ils savent que le travail de l'analyse ne pourrait que morceler, déconstruire les images, les mots du rêve s'ils s'aventurent sur le chemin tortueux, cahoteux des associations libres. Les poètes repartent d'ailleurs très souvent avec leurs rêves inanalysés tant cette crainte est une forteresse inattaquable.

Bien que le poème soit porteur d'introspection, de réminiscences, pensons aux *illuminations* de Bonnefoy ou ce qu'il nomme *début d'auto-analyse*²², bien que cette écriture longe le *vide intérieur*, le désarroi, bien que la logique du poème soit, tout comme celle du rêve, étrangère à la logique conceptuelle, ou plutôt sans logique du tout, bien que la syntaxe du poème comme celle du rêve soit dissolue par le désir, rêve et poème restent à distance l'un de l'autre.

L'invention poétique est, pour le poète, un combat avec les mots, la forme. L'énigme que le langage poétique propose à la raison conceptuelle est portée par une recherche d'esthétique, une recherche de la beauté, une sollicitation à un plus et non à un moins de sens²³. La tension de l'un, sa gouvernance des émotions, son exigence de représentation et de forme, sa puissance signifiante qui mène à l'écriture ne sont pas celles de l'autre qui, quoique livrées la plupart du temps en images, seront reprises et défaits par les mots, déroutées par la parole, déchirées par l'exigence de mise en mots, par l'exigence de parole du récit de rêve en séance.

Le rêve est un rébus. Le poème, un tout. Le rêve est une ode à la nuit, le poème une ode à la vie. La résistance du poète n'est pas celle du rêveur. Le désarroi du veilleur inassoupi qui rêve n'est pas celui du poète. Il y a chez Yves Bonnefoy une espérance dans l'unité du monde. Une certi-

22 Bonnefoy, Prière d'insérer in *Deux scènes et notes conjointes*, Galilée, 2009.

23 John E. Jackson, À la souche obscure des rêves, La dialectique de l'écriture chez Yves Bonnefoy, Mercure de France, 1993, p. 74-75.

tude dans l'unité de l'être, une expérience de la plénitude et du néant, une ressaisie du monde dans la présence que la psychanalyse ne peut que démentir.

Bonnefoy fut heurté par la pensée de la déconstruction élaborée autour de Jacques Derrida. S'il fut, un temps, proche des surréalistes, il rejettera le mouvement de la déconstruction allant même jusqu'à remettre en question l'arbitraire du signe. Il fuyait toute théorie de l'écriture, tout postmodernisme qui aurait nié la présence où le *Je du sujet* serait absent. *Le poème est une pensée de la présence*²⁴. Bien sûr, Bonnefoy écrit des poèmes qui ressemblent à des rêves ; bien sûr, il emploie le langage sous un mode onirique ; bien sûr, il propose une écriture du soir, une écriture des ombres, où les couleurs tiennent une très grande place : « *la notion d'un rouge qui serait bleu* » ; bien sûr, il fréquente une écriture de l'archaïque :

d'un dehors qui serait un dedans, d'un tout cela qui serait un corps que des mains, d'une nature inconnue, cloueraient suant à des coussins de ténèbres [...] ²⁵.

Mais ce récit mènerait en séance, par des associations douloureuses, à *l'infans* et non à l'oiseau qui vient se percher sur une pierre. Loin de l'unité du monde que semble vouloir atteindre le poème.

L'interprétation psychanalytique du rêve ira plutôt vers la déconstruction de l'image, vers sa fragmentation en détails plus ou moins signifiants, vers un *désaccordage*. Alors que le poème prend l'image à bras le corps, la fait surgir dans sa lumière, sa couleur, sa plénitude. Chez le poète, « *L'écriture ne peut que puiser à la source obscure des rêves*²⁶, certes, mais pour garder l'éclat du rêve. Alors que le rêveur de la psychanalyse

24 J. E. Jackson, Postface, in Bonnefoy, *Rue Traversière*, Poésie/Gallimard, nrf, p. 207

25 Bonnefoy, « La huppe » in *Rue Traversière*, p. 104.

26 Jackson, *op. cit.*, p. 190.

sera dessaisi de son rêve et ramené à son désir. L'ombre de la perte introduit la division du sujet. Sa schize engendre le rêve. La source obscure du rêve, sa mémoire, ce sera l'infantile, l'inconscient refoulé et sexuel. Cet inconscient qui conteste la prétention à l'unité du sujet et qui « *fait voler [en morceaux] la présence à un monde doué de sens*²⁷. »

Il faut, en conclusion, prendre la mesure de l'écart entre le poème et le rêve. L'invention poétique et le travail analytique sont des *confidences* de nature différente, des *paroles intimes* différentes. Liées toutes deux au langage, à l'image, elles ne s'engagent pas dans le même tourment, ni dans le même crépuscule, ni dans les mêmes demeures intérieures. Nos *voyages intérieurs* diffèrent.

Par ailleurs, une attentive fréquentation de l'un et de l'autre m'a fait regarder mes rêves et ceux de mes patients de façon nouvelle. Avec les poètes, avec Yves Bonnefoy et d'autres, j'ai compris que la mémoire était un lieu. Que Psyché est un lieu, lieu du visible et de l'invisible. Non pas un « *lieu d'archives* ». Mais un lieu d'inscriptions, de collections de traces vouées à la remémoration sans mener à la restauration ou la résurrection.

Avec *L'arrière-pays* et plus encore avec *Deux scènes* qui sont des poèmes ou des textes poétiques de Yves Bonnefoy, j'ai entrevu les rêves comme des voyages de mémoire, dans des lieux non pas oubliés, mais souvent inconnus. « *Nous cherchons à nous approprier ce temps où nous n'étions pas nés*²⁸ », dit Jean-Bertrand Pontalis. Au-delà du mystère des origines, nous cherchons à comprendre l'énigme du désir ou du non-désir qui a présidé à notre naissance. Notre mémoire, ce lieu barré par le refoulement, à la fois se rappelle, déforme, oublie. Elle nous fait rêver. Issu d'un

27 Laurence Kahn, *op. cit.*, p. 150-155.

28 J.-B. Pontalis, *Oublieuse mémoire*, Le lieu de l'archive, 2011.

passé sans cesse réveillé par les restes du présent, porteur de détresse sans nom parfois, de perte, de désordre pulsionnel, réclamant la satisfaction pour un désir inconscient, voilà l'au-delà de nos rêves.

Ce sera plutôt la mémoire du souvenir, la force du souvenir, qui nourrit poètes et écrivains. Mémoire dont ils veulent préserver l'intensité précieusement, jalousement pour élargir l'horizon du monde, pour porter, malgré tout, *l'espoir du monde*.

C'est ainsi que les poètes nous accompagnent fidèlement, sur des chemins parallèles.

Table ronde

EMMANUEL PICHÉ

Emmanuel Piché

J'ai la chance, cet après-midi, d'introduire la discussion à partir des deux belles présentations de Marie Claire Lanctôt Bélanger et d'André Beetschen. C'est à un riche parcours que chacun nous convie. Un parcours entrecroisé autour des enjeux de la parole, que j'ai eu le plaisir d'entreprendre il y a quelques semaines en lisant leurs textes. Je connaissais déjà la passion de Marie Claire pour le rêve et l'écriture, sa façon magnifique d'écrire sur ces sujets en leur restituant toujours leur part de vérité et de mystère. Je connaissais moins les écrits d'André Beetschen et c'est avec grand intérêt que je me suis laissé emporter par ses dialogues avec Yves Bonnefoy, particulièrement autour de la question du fond de la psyché pour le poète et le psychanalyste, mais également en interrogeant psychanalytiquement les peintures de Goya et la tragédie d'Othello de manière pénétrante et éclairée.

J'essaierai maintenant, pour ouvrir cette discussion, de suivre deux sillons dans ce champ des enjeux de la parole, à travers ce que vous avez

abordé de la spécificité de la psychanalyse en regard de la question du rêve, du fond de la psyché et de l'intime, cela en dialogue avec la poésie incarnée par Yves Bonnefoy. Je ne pourrai que tirer de grands traits d'une matière que vous avez travaillée avec subtilité, profondeur et nuances, mais cela pourra servir d'amorce à la discussion.

Le premier sillon serait celui de la distinction entre rêve et poème. Yves Bonnefoy se réfère pour son expérience d'écriture à des « récits en rêve ». Pour lui, le rêve serait un matériau premier pour la confection du poème, les procédés du rêve seraient utilisés pour l'écriture poétique. Marie Claire Lanctôt Bélanger questionne dans sa présentation ce qu'il en est de la conception du rêve pour le poète et pour le psychanalyste. Elle fait magnifiquement ressortir, à travers par ailleurs des points de convergence entre poésie et psychanalyse, une différence primordiale qui concerne l'utilisation du rêve par chacun. Pour le psychanalyste, la mise en langage du rêve est « outils de désarticulation du visible », son interprétation cherche le « démembrement de l'unité du monde », une quête opposée à celle du poème. Marie-Claire fait valoir comment la racine du rêve se trouve dans l'inconscient, lieu des affects inconscients et des souvenirs refoulés, lieu de l'énergie pulsionnelle nécessaire à sa création, là où le désir cherche à se réaliser sous un mode hallucinatoire, en usant de ruses pour ne pas troubler le rêveur. Les matériaux du poète et du psychanalyste ne sont pas les mêmes, affirme Marie Claire. On ne peut confondre, selon elle, ce qu'Yves Bonnefoy appelle « la pensée en dessous, le vouloir inconscient, l'arrière-pays, ce débordement du fond » avec les matériaux inconscients de la psychanalyse et du rêve. Le poème ne se nourrit pas à la violence pulsionnelle comme le rêve. Il est une recherche d'esthétique, fait-elle valoir, une recherche de plus et non pas de moins de sens. Le récit du rêve, en analyse, défait à partir des mots les images et le sens manifeste, il fragmente. Le rêve est un rébus, le poème, un tout selon sa belle formulation. Marie Claire souligne l'espérance dans l'unité du monde chez Yves Bonnefoy, certitude dans l'unité de l'être, expérience de la plénitude et de la présence que la psychanalyse dément si fortement. Le rêveur, en analyse, voit

son rêve défait en morceaux pour se retrouver face à son désir et à sa source infantile, c'est-à-dire l'inconscient et son sexuel qui met à mal l'espoir d'une unité du monde.

Une première question : est-ce que la position d'Yves Bonnefoy concernant la quête de la poésie serait valable pour l'ensemble des poètes? Peut-on imaginer une poésie dont la démarche serait plus proche de celle de la psychanalyse, davantage du côté de la division de l'être et du monde, de l'expérience de la pulsionnalité, poésie de la fragmentation ou de la déliaison qui ouvrirait vers la vérité du désir inconscient? Je pense notamment aux surréalistes. Mais il me semble également que tout un pan de l'art contemporain va dans ce sens, notamment en arts visuels et en danse où la recherche d'esthétique vient au second plan pour laisser place, parfois, à la violence du pulsionnel.

Le deuxième sillon serait celui du fond de la psyché. Ici, André Beetschen dialogue également avec Yves Bonnefoy, après avoir abordé la question du fond de la psyché par l'intermédiaire de l'intime et de l'événementialité de la parole. Je me référerai dans un premier temps à d'autres textes d'André pour dire simplement combien il a tissé habilement et amicalement les ressemblances de démarches entre le psychanalyste et le poète, pour mieux faire ressortir leurs dissemblances fondamentales. Il souligne, par exemple, les propos d'Yves Bonnefoy sur la tâche de la poésie conçue comme « désir de faire valoir une certaine façon d'interroger ce qui se dérobe dans la personne (...), d'obtenir que ce réprimé refasse surface, dans un nouveau vécu », ou encore quand il parle de la poésie comme une « plongée sous les mots vers le « là-bas » de la chose – c'est l'essentiel, c'est son origine – mais aussi comme tension ultime du « moi » appelé à se renoncer dans l'évidence du monde ». Horizon partagé donc de la poésie et du psychanalyste dans l'exigence d'une parole en quête de vérité, quand celle-ci s'affranchit de la pensée conceptuelle. Du côté des dissemblances, André souligne qu'alors que le psychanalyste écoute avec un souci concernant la transformation et le changement potentiel, au cœur de la parole associative et trans-

férentielle, tentant de défaire la trame des significations notamment par l'interprétation, le poète essaie de faire voir avec les mots, tente d'approcher « l'indéfait du réel » et espère que le travail sur la langue laisse entrevoir ce que le monde recèle de mystère oublié ou perdu, dans une recherche de parole de l'immédiat que la poésie cherche à être. André signale un peu plus la dissemblance en ce qui concerne la nature de la réalité dérobée. Il se demande quel lien peut avoir l'en-dessous que veut approcher, dans une expérience de l'immédiat renouvelée et dans l'intuition de sa présence, la poésie d'Yves Bonnefoy avec la *réalité psychique* du psychanalyste, cette réalité inconsciente à l'origine des répétitions aliénantes, des angoisses, des expériences de détresse, d'inhibition et d'impossibilités multiples, de l'expérience de la folie et de la souffrance.

Ce qui m'amène à reposer la même question : la poésie est-elle toujours une quête des « paradis perdus », paradis qui seraient notamment une sorte de fusion avec le monde, sans la médiation du langage ? Et quelle serait la part de ce « fantasme » dans les impasses de l'analyse, à quelle tentation l'analyste et l'analysant sont-ils soumis, fut-elle mélancolique, concernant ce mythe originaire du monde, ce retour à l'Un fantasmé d'avant la division du sujet et du monde ? Est-ce que la pulsion de mort imaginée par Freud n'aurait pas quelque chose à dire de cette tentation ?

Cela m'amène à préciser un peu plus la question du fond. Pour le psychanalyste, rappelle André Beetschen, l'inconscient est constitué de représentations-choses inconscientes, non liées, dans l'état de chaos et de « désignification » qu'a imposé le refoulement du sexuel-infantile. L'expérience de la parole diffère dans la pratique de la psychanalyse, là où l'infantile émerge dans ses répétitions diverses, en s'opposant à l'accomplissement de soi, tandis que le poète redécouvre dans cette expérience de la parole les trésors de l'enfance. Dans la fréquentation de la psychanalyse par Yves Bonnefoy, André fait remarquer un malentendu chez le poète qui semble avoir fréquenté le Freud de la première

topique, excluant l'au-delà du plaisir et la répétition de l'effroi, dans le rêve notamment, renvoyant au fond plus obscur de la psyché. Leurs dialogues croisés autour des *peintures noires* de Goya, où le psychanalyste repère l'énigme de la destructivité pulsionnelle, font dire à André que le fond est quelque chose qui brûle et qui effracte, davantage qu'il ne serait relié, comme chez le poète à l'indéfait, à la nostalgie d'un état primitif d'avant l'acquisition du langage et du concept. Un avant de la parole qui ne serait pas tant relié à la catégorie de l'Être, mais plutôt à celle du pulsionnel, avec son angoisse allant de l'inquiétude à l'effroi. Pulsionnel originaire donc, délié, qui pousse, effracte, cherchant la satisfaction primaire, la décharge. Le fond pour le psychanalyste renvoie donc au ça freudien comme chaos inorganisé, peuplé de représentations-choses inconscientes sans sujet, lieu des motions pulsionnelles inconscientes, agissantes et déliées, des processus primaires, chaos dont se nourrit notamment le rêve.

Une deuxième question alors: que pourrions-nous imaginer comme dialogue entre Yves Bonnefoy, le poète, et Donald Winnicott, le psychanalyste, en ce qui concerne la question de l'être primant ou précédant la dimension du pulsionnel, pourrions-nous dire, la question de l'être qui serait alors, peut-être, celle du fond de la psyché mettant en scène l'indistinction psyché-environnement et la question de la créativité (reliée au vrai-self et à la présence). L'indéfait du réel n'aurait-il pas à voir avec l'*illusion* Winnicotienne, salutaire pour le devenir psychique, notamment dans cette expérience du transitionnel que le psychanalyste a située à l'origine de l'espace culturel ?

Un petit mot pour terminer concernant la question de l'intime qu'André Beetschen a abordée aujourd'hui, avec son renvoi au texte de Freud terminé en 1919, *L'inquiétante étrangeté*, une expression à laquelle il préfère celle d'intime inquiétant. La dimension de l'agir transférentiel me semble importante à redire pour spécifier la nature de la parole en psychanalyse, cette parole adressée à un autre humain présent, dans l'interaction de leurs inconscients et dans une position de dissymétrie

qui installe aussi l'étranger. Le transfert sur la langue du poète serait à ce titre différent, il n'engagerait que l'inconscient du poète en présence. André choisit judicieusement le terme d'événementialité de la parole pour ce lieu de l'intime, puisque les mots et les affects témoignent alors, dans la chaleur du transfert, de leur surinvestissement. L'intime en psychanalyse se spécifie donc par le fait qu'il est habité, terrassé pourrions-nous dire, par le sexuel infantile qui rend cet intime étranger, inquiétant. André rappelle combien l'événement de la parole en psychanalyse convoque la menace et la jouissance, la crainte de l'effraction ou celle de la transgression; l'intime, dit-il, est alors mémoire des failles qui ont mis à mal la psyché, failles de sa capacité de contenance et d'élaboration dans l'expérience d'effondrement et de moments délirants. L'intime, alors, n'est plus seulement le secret ou le préservé, mais aussi le refusé inconscient, le méconnu et le clivé. C'est ainsi que l'échec du refoulement installe l'angoisse au lieu de l'intime par l'effraction du dedans. Cet inquiétant dans l'intime est également celui de la castration et de la mort, du féminin et de l'ambivalence face à l'appui maternel escompté et en partie déçu. C'est dire combien la contrainte de répétition et le transfert de l'étranger dans l'intime n'en font pas un lieu de tout repos! Les mots ne sont plus alors un rempart contre ce qui peut agir en nous, du dedans, et qu'il faut pourtant tenter d'approcher par la représentation, avec l'écart qu'elle représente, dans le langage, d'avec la chose inconsciente qui pulse de sa modalité hallucinatoire vers la réalisation du désir, et qui déborde toujours de son obscurité, de son opacité notre parole dans sa recherche d'apaisement.

Merci Marie Claire et André pour vos beaux textes et votre parole d'aujourd'hui.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Juste un mot pour reprendre la question de l'unité. Je me suis référée au poète Yves Bonnefoy parce qu'il parle de rêve et de poésie. En plus d'être un très grand poète, il a aussi beaucoup réfléchi sur la question,

en théoricien : « Qu'est-ce que c'est qu'écrire des poèmes ? ». Quand Bonnefoy parle de l'unité du sujet, il s'agit de l'unité du sujet qui écrit. Ce n'est pas l'unité du poème, c'est l'unité du sujet qui écrit face à un monde qui se défait, qui va à sa fin comme l'exprime le poème que je vous ai lu, mais qui, aussi, est porteur d'espoir. C'est ce que j'aime chez Bonnefoy : l'idée qu'il y a une sorte de portée d'espoir à travers ses mots, même à travers les mots qui évoquent le désarroi ou le désespoir. Je pourrais reprendre ce que Freud avait dit à Romain Rolland : qu'il était, écrivain, *porteur d'espoir*. Malgré toutes les déchirures, malgré tout ce qui est évoqué, c'est un peu comme si au bout des mots et des images, il y avait toujours quelque chose qui portait une foi, une lumière. Qui dit la vérité du monde. Et je le dis d'autant plus difficilement que souvent, les poètes se suicident. Beaucoup de poètes se tuent, malgré tout : Nerval, Sylvia Plath, Hubert Aquin. La poésie ne sauve pas de la mort. Et il me semble qu'il y a un lien avec ta réflexion, je ne le dis pas d'une façon rose, il y a quelque chose qui essaie d'atteindre un espoir dans un monde (on peut penser à Walter Benjamin aussi), un monde qui se défait, qui se délite sans cesse, qui n'est pas porteur d'espoir. Un monde blessé.

Ellen Corin

Alors est-ce que ce serait, Marie Claire, l'échec à atteindre cet espoir, pour aller dans ce sens, qui ferait que la personne finalement renonce et se tue ?

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Il doit y avoir un point de butée, un échec quelque part ; mais on est toujours à se demander pourquoi : pourquoi Sylvia Plath s'est-elle tuée? Pourquoi Nerval s'est-il tué? Pourquoi Walter Benjamin ? La question de l'espoir se pose là. Il n'y a plus d'espoir, ou le désenchantement envahit tout. Je ne sais pas. Je ne veux pas interpréter de cette façon-là, parce que je trouve que la parole de la poésie est porteuse d'espoir, bien

qu'elle longe le désespoir. Souvent je me dis, en regardant derrière moi, comme lectrice, que la poésie m'a sauvé la vie ; j'en suis certaine maintenant. La poésie, celle que je lis, celle que je rêvais d'écrire a donné du sens à ma vie. Je pense à Hector de Saint-Denys-Garneau que j'ai tant lu, adolescente. Il ne s'est pas enlevé la vie, mais sa mort mystérieuse à vingt ans, dans une barque, évoque à la fois la mort et la vie. J'ai été frappée quand, peu après la mort de John F. Kennedy, son frère Robert a dit devant ce drame : « Il n'y a pas de sens, je suis dans l'insensé ». Et il s'est mis à lire des mythologies grecques, les tragédies grecques, pour chercher du sens à tout ce qui arrivait et le choquait. Je dirais que moi, j'ai lu la poésie.

Ellen Corin

Donc il y a un mouvement, il y a un espoir qui dépasse l'homme, qui est dans le mouvement même de la poésie. André, est-ce que vous auriez envie de dire quelque chose par rapport à ça?

André Beetschen

Ce n'est pas facile, parce qu'après la phrase de Marie-Claire, « La poésie m'a sauvé la vie »...

On a placé la barre assez haute.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Je suis désolée.

André Beetschen

Non, je ne mets pas en cause ce que tu proposes car je veux d'abord te dire que ton texte sur Bonnefoy, je l'ai trouvé vraiment superbe. Tu as pris le temps, à propos des *Récits en rêve*, et avec le temps, le lieu et

la mémoire sont extrêmement présents dans ce que tu dis... Ce sont des mots qui ouvrent à la question du lieu, de la topique, à la question des traces et de l'activité des traces. Ce qui est évidemment au centre de notre travail. Mais je pensais, en venant ici et en proposant mon exposé à la discussion dans un large débat, que nous courrions quand même un grand risque. Parce que, bien sûr, il ne s'agit pas du tout de comparer, ou de réduire au même, poésie et psychanalyse. Mais j'aime beaucoup la phrase d'Edmondo Gomez-Mango qui, dans son dernier livre, parle dans les deux cas « d'aventure de la parole ». Et là, oui, il y a une ressemblance. Il y a une ressemblance parce que l'objet de l'analyse et l'objet de la poésie ont une espèce de proximité quand toutes deux parlent du plus intime du sujet, en faisant en même temps l'économie d'une parole qui désigne. Ce qui est l'usage habituel, social, de l'échange langagier. Jean-Claude Rolland dit cela très bien quand il distingue justement les deux fonctions de la langue, celle qui désigne et celle qui se tourne vers l'inconscient, le palpe, se montre apte à saisir ou capter ce qui vient de l'inconscient. Alors oui, là, de ce point de vue, il y a une proximité. On découvre alors une espèce de vérité, le mot est de Bonnefoy. Et je ne dirais pas de Bonnefoy qu'il est pessimiste, pas du tout.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Il est dans l'espoir, dans l'enfance qui est pour lui *le pays de l'un*, de l'image.

André Beetschen

Il y a une sorte de solidité très impressionnante chez cet homme, de solidité paysanne presque, de bâtisseur d'œuvre. D'ailleurs il rompt beaucoup de lances dans son parcours. Il rompt des lances avec les surréalistes, et avec les psychanalystes, et il s'en explique : son projet avec les *Récits en rêve*, est de reprendre le « bien » du rêve aux seuls psychanalystes. Et il a raison, évidemment! Mais l'ambiguïté porte sur la nature de l'objet. L'objet des psychanalystes, ce n'est pas le rêve, c'est

le travail du rêve. Bonnefoy ne s'intéresse pas au travail du rêve en tant que tel, c'est-à-dire à ce qui se transforme... Mais ce qu'il dit du rêve interpelle quand même, comme une parole qui ouvre des horizons...

Je reviens sur ce que vous disiez, Emmanuel, quant à la question du fond : cela m'a beaucoup touché, en écho à ce que Bonnefoy a écrit sur « Les peintures noires » de Goya. Encore des proximités, donc : que se passe-t-il quand une œuvre, d'art plastique ou autre, présentifie soudain quelque chose d'une vérité psychique qu'on ne retrouve pas toujours dans les travaux des psychanalystes? Une force de surgissement s'affirme là, et elle saisit.

C'est en cela que ce qu'écrit Bonnefoy du « fond » est à la fois parlant et compliqué. Je ne pense pas qu'il s'agisse là encore de faire un travail de comparaison - si je l'ai fait c'est une erreur - et de dire notamment que le fond, tel qu'en parle Bonnefoy, serait le Ça. Non disons plutôt : cela a à voir avec ça. « À voir avec ça » est une jolie formule de Pontalis dans le chapitre sur le rêve dans *La force d'attraction* : ce chapitre commence par une sorte d'illusion, quand Pontalis approche ce qu'il appelle le « rêver vrai ». Vous le savez, c'est le rêve de Peter Ibbetson en prison, croyant que la vie se passe réellement comme dans le rêve qu'il vit. Ensuite, Pontalis s'occupant davantage, comme psychanalyste, de ce qui se passe dans un rêve, écrit : le rêve a à voir avec ça. Formule à la fois énigmatique mais très belle, très juste.

Ainsi « le fond », cela a à voir pour moi avec le pulsionnel du ça. À voir, dans l'analyse, avec ce qui me paraît être (peut-être Dominique Scarfone en parlera-t-il demain) avec ce pulsionnel dont pendant longtemps nous percevons essentiellement les manifestations « économiques », non langagières ou non représentées, autrement dit l'agissement de la répétition.

En même temps c'est quelque chose de l'Autre dans l'autre qui se présente dans la parole, et il faut tout le temps de l'analyse pour que

ça, comme fond, vienne au jour. Ce qui dans le Goya de Bonnefoy me semble formidable, c'est la manière dont le poète s'approche non pas du paradis perdu mais vraiment de l'effroi. Et c'est la chose la plus compliquée à penser : évoquer, en présence attentive de l'œuvre, comment ce qui s'y figure progressivement parle picturalement d'un état psychique qui est surgissement de l'effroi. J'y reviendrai sans doute un peu demain, en parlant de la destructivité et de l'apport important de Nathalie Zaltzman sur la pulsion de mort.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Je te poserais ici une question, bien que ce ne soit pas l'objet de notre rencontre : le Bonnefoy que tu connais si bien, lorsqu'il parle de Goya, ou de peinture, même dans *L'arrière pays*, dans cette déambulation dans les pierres, devant les fresques qu'il regarde et décrit, est-ce qu'il est plus près de la psychanalyse que lorsqu'il essaie effectivement de s'emparer du rêve, ou lorsqu'il écrit des poèmes qui ressemblent à des rêves ?

Emmanuel Piché

Est-ce que je peux ajouter quelque chose, parce que j'allais poser une question justement dans ce sens-là. Quand vous parlez de l'effroi duquel Bonnefoy s'approche, c'est quand il parle des peintures noires de Goya, pas dans ses poèmes.

André Beetschen

C'est vrai.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

C'est la même question. Tu l'as formulée d'une façon que je n'osais pas dire : j'ai l'impression que Bonnefoy insiste pour dire que le rêve n'appartient pas à la psychanalyse ; ce qui est vrai d'ailleurs. Les romantiques

disaient que le rêve leur appartenait. Les surréalistes le diront à leur tour. Comme si le rêve était un objet à capturer. Est-ce que Bonnefoy dans ses propos sur la peinture, les tissus, la sculpture, la littérature, le théâtre est plus près de la psychanalyse que dans ses *Récits en rêve* ?

André Beetschen

Je ne sais pas répondre à cette question. En même temps, puisqu'on est toujours avec Bonnefoy, c'est un côtoiement qui est à la fois proche et dans la distance. On pourrait peut-être appeler cela l'ambivalence... mais ce n'est pas si simple. Je crois que Bonnefoy se débat avec l'apport freudien, et ce avec quoi il se débat surtout, c'est la question de l'interprétation. Car à propos du rêve, l'interprétation est pour lui une perte de la fécondité de l'activité onirique. C'est sûrement le point de divergence le plus manifeste.

Ellen Corin

Et là, on rejoint ce que Marie Claire disait à propos des poètes qui ne veulent pas qu'on interprète leurs rêves, on est tout à fait là-dedans.

Débat

Jacques Vigneault

Merci de vos présentations. Je voudrais pour ma part revenir sur l'échange entre Emmanuel et Marie-Claire au sujet de la poésie et de l'espoir dont elle serait porteuse. Lorsqu'on pense à des poètes comme Gérard de Nerval et à son poème autobiographique : « Je suis le veuf, le ténébreux, l'inconsolé / Le prince d'Aquitaine à la tour abolie / Ma seule étoile est morte / Et mon luth constellé / Porte Le Soleil noir de la mélancolie. ». Ou à Mallarmé : « La chair est triste hélas / Et j'ai lu tous les livres... ». Ou à un poète plus radical encore comme Denis Vanier et à son poème l'Espoir dans le recueil *L'urine des forêts* : « L'espoir est un

cochon / qui mange le pain de l'âme / à même le plancher de la bouche / et la couronne des dents... ». Comment ne pas penser qu'il existe des poètes et des poèmes qui ont eu recours à la poésie pour exprimer une vision du monde plus près du désespoir ? Ou que le recours à la poésie, comme genre littéraire, n'est pas incompatible avec l'expression d'une vision du monde frappée du sceau du désespoir ? Très certainement, c'est à autre chose que tu faisais référence lorsque tu rattachais la poésie à l'espoir. Pour les fins d'une meilleure intelligibilité de la position que tu soutiens, j'aimerais voir préciser davantage quels rapports ou quels liens la poésie entretiendrait-elle avec l'espoir ou qu'est-ce qui ferait que l'activité poétique en tant que telle transsubstantifierait ses contenus les plus noirs en messages ou visions d'espoir ?

De plus, toujours dans la perspective de cette problématique, quelle place faire alors à toute cette dimension de la poésie qui - dans la foulée du Rimbaud des *Illuminations* auquel on se réfère souvent en tant que premier poète surréaliste - a innové en ne recherchant rien d'autre dans l'expression poétique que le plaisir de jouer avec les signifiants, leur musicalité, leur sonorité, leur beauté, leur polysémie, la plasticité des mots ne renvoyant à aucun signifié, mais uniquement aux matériaux de la langue pour la seule prime de plaisir à laquelle ils donnent accès ?

Telles sont les pensées qui me sont venues à propos de votre échange sur la poésie et l'espoir. Encore une fois, tous mes remerciements pour vos communications et vos échanges qui suscitent la pensée.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Merci de ta question. Je ne suis pas sûre que je vais pouvoir bien y répondre. Quand je dis que Bonnefoy travaille dans l'espoir du monde, il ne fait pas pourtant des poèmes d'espoir. Vous avez vu les poèmes qu'on vous a cités de part et d'autre. Il y a, là, quelque chose qui travaille l'espoir, ou comme s'il travaillait *pour* le monde. Un monde qu'il dit s'en aller à sa fin ; un monde qu'il voit traversé par le conflit, la guerre, la

destruction, la finitude. Ce ne sont pas de poèmes *jovialistes*, claironnants, pas mêmes *optimistes*. De la même façon, du côté des penseurs de la déconstruction, ceux autour de Jacques Derrida, on ne peut pas parler de pessimisme. On ne peut pas faire coïncider déconstruction et pessimisme. C'est une méthode de pensée, c'est une philosophie, c'est un travail de pensée que le travail de la déconstruction. Yves Bonnefoy, s'il a été un temps proche du surréalisme, était très critique envers les penseurs du structuralisme et de la déconstruction. Parce que ceux-ci décomposent l'unité de l'image, l'unité du poème, l'unité du sujet. Qu'ils se saisissent de l'énigme pour la mettre en morceaux et non pour l'accompagner ou la décrire. Bonnefoy n'aimait pas ce qu'il appelait « la pensée conceptuelle ».

Jacques Vigneault

Je n'en fais pas quelque chose de synonyme.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Il ne faut surtout pas en faire quelque chose de synonyme. Je suis d'accord avec ce que disaient André et Ellen tantôt à propos du désarroi et/ou de la pulsionnalité du côté des poètes, du côté des poèmes ; parce qu'il ne faut pas être en analyse pour qu'il y ait de la pulsionnalité. Il faut être dans la vie tout simplement. Mais les poètes ne veulent pas savoir ce qu'il en est. Il y a quelque chose du mouvement d'analyse, du travail de l'analyse et de l'interprétation qui ne peut pas s'accomplir *sur* le poème. Les poètes qui sont venus chez moi me racontaient leurs rêves. Mais il n'était pas du tout question d'y toucher. Les rêves devaient rester dans l'écrin du poème. Et il ne s'agit pas ici de la même forme de résistance qui se retrouve chez les autres analysants. Les poètes aimaient apporter leurs rêves, s'entendre les raconter, les faire résonner, je pourrais dire, dans l'espace de l'analyse, dans la chambre d'écho de l'analyse. Mais je n'étais que spectatrice. Cela aurait été effractif d'analyser, de demander d'associer, d'interpréter, de chercher le sens. Lors de ces moments-

là, je n'avais pas du tout l'intention d'entrer dans le vif du rêve, de faire intrusion là où ils ne voulaient pas que j'entre. Les poètes gardent leurs rêves comme de précieux matériaux pour les poèmes. Je crois que Bonnefoy est de ce côté. C'est différent pour d'autres catégories d'écrivains. Il y a des écrivains qui nous racontent leur travail, d'autres créateurs aussi. Une écrivaine pour livres jeunesse me raconte tous ses romans au fil de son écriture. Elle n'a pas l'impression que je peux lui voler ses histoires. Elle les écrit, me les raconte, les fait résonner dans l'espace de l'analyse, voit les liens avec son histoire. Elle dit qu'elle écrit *avec* l'analyse, nous sommes en analyse, ensemble. C'est différent pour les poètes. Leur démarche est singulière, particulière. Ils demandent à la psychanalyse de ne pas l'entraver, de ne pas l'interpréter pour arrêter le mouvement.

Emmanuel Piché

Pour reprendre la question de Rimbaud, il me semble que Rimbaud, qui d'ailleurs a un titre qui s'articule à Bonnefoy, *Illuminations*, est un poète qui est beaucoup dans la désarticulation du verbe. Et je sais aussi que Bonnefoy s'est intéressé à Baudelaire, un poète qui, vous parlez de la déconstruction, a beaucoup écrit à partir de cette notion. Je serais très intéressé à savoir ce que Bonnefoy a écrit sur Baudelaire par rapport à sa propre poésie à lui qui m'apparaît différente...

Jean Imbeault

Je voudrais partager avec la salle et avec les présentateurs d'aujourd'hui une impression vague qui m'a habité pendant la majeure partie de l'après-midi et qui s'est un peu clarifiée quand j'ai entendu André Beetschen parler du « risque » que prend le psychanalyste quand il s'avise de parler de poésie. Si j'ai entendu le terme dans le bon sens quand il a parlé de « risque », je crois permis de mettre son propos en rapport avec un texte d'Italo Calvino, un texte que je ne saurais plus exactement situer, mais dans lequel il s'interroge sur ce qui, à ses yeux, caractérise

le mieux la poésie. Je pense me souvenir que Calvino s'appuie sur des exemples tirés de Virgile ; il montre en tout cas que ce qui fait l'essence d'un texte ou d'un discours poétique, c'est sa légèreté. Il met en avant cette formule qu'il répète à plusieurs reprises : « ôter du poids » au langage, « ôter du poids » au propos ; alléger...

En termes aussi simples que possible, il me semble qu'on peut dire que ce qui rapproche la psychanalyse et la poésie, c'est que l'une et l'autre ont pour objet respectif de mettre au jour un fragment de réalité qu'elles seules peuvent faire apparaître. Et là où le terme qu'André Beetschen a employé me semblait juste, quand il a parlé du « risque » que prend l'analyste quand il s'avise de parler de poésie, c'est qu'à la différence du poète qui réussit à ôter du poids au langage, l'analyste, lui, ne peut qu'en ajouter. Le langage de la psychanalyse (son discours théorique, mais aussi bien ce qui se dit dans l'espace clos de la clinique) est un langage lourd. La psychanalyse est ainsi faite ; elle est lourde, et on ne saurait le lui reprocher.

Ça me fait repenser avec une certaine émotion à Pierre Perrault, ce cinéaste québécois, qui était aussi écrivain, et dont toute l'œuvre n'aura consisté, au fond, qu'à mettre en lumière une part de la réalité dont est fait le Québec, mais dans laquelle le Québec a toujours autant de difficulté à se reconnaître. Perrault se qualifiait lui-même de « cinéaste de la parole » : il disait que son œuvre avait « pris corps avec le réel » le jour où il avait trouvé le courage de tourner le dos à ses propres ambitions « littéraires », à la lourdeur des enseignements, des études, des discours académiques et universitaires ; ce n'est qu'alors que son engagement était devenu véritablement poétique, et qu'il avait pu entendre à nouveau les mots « légers » qui, seuls, peuvent dire la réalité simple d'un pays, de son histoire...

Marie Claire Lanctôt Bélanger

La première vocation de Pierre Perrault, c'était d'écrire de la poésie.

C'est d'abord comme poète qu'il s'est fait connaître avant d'être cinéaste, peut-être a-t-il été dramaturge aussi en même temps que poète, mais d'abord et avant tout poète. Les premiers livres de Perrault, le premier Perrault qui a existé, on pourrait dire dans notre univers culturel, c'est un poète. Et un grand poète.

André Beetschen

Ce que dit Jean Imbeault sur la question de la légèreté et de la lourdeur, me fait penser à ce que dit Freud lui-même dans l'hommage et le coup de chapeau qu'il fait très régulièrement aux poètes : bien avant nous, les poètes vont trouver les mots, aller au plus vrai quand il faut, à nous autres, user de moyens plus pesants pour parvenir aux fins de ce que nous souhaitons explorer. Je ne sais pas, Jean, si ce que tu dis reconduirait d'une manière ou d'une autre au conflit dans lequel nous nous trouvons pris entre la dimension scientifique de la psychanalyse (scientifique avec ce que la démarche de pensée elle-même exige de lenteur et de besogne) et une autre dimension, liée à l'approfondissement par la parole, et qui serait plus « poétique », je mets le mot entre guillemets.

Revenons au rêve. Laurence Kahn, soulignant le travail de la pensée de Freud dans l'article critique qu'elle écrit à propos de Bonnefoy dans le volume des Cahiers de l'Herne qui lui est consacré, part vent debout contre l'ontologie et la dimension de l'être ou de la présence, bref contre ces catégories que Bonnefoy dans son travail appelle et réclame. Et elle revient avec force sur la méthode associative conduisant à l'interprétation du rêve : méthode de disjonction, de désaccordage écrit-elle, à laquelle on ne peut pas échapper dans notre travail de psychanalystes. Elle oppose alors très clairement (est-ce la lourdeur et la légèreté?), la méthode et la pensée freudiennes à ce qui reviendrait à se satisfaire simplement du rêve comme il est, alors que le rêve est avant tout - tu parlais de métis tout à l'heure - un mode de travestissement du désir inconscient.

Cette pensée freudienne sur les processus du rêve, le fameux chapitre 7 de *L'interprétation du rêve* en révèle à chaque lecture la complexité extraordinaire : non seulement par les processus psychiques mis en place (condensation et déplacement, ou dramatisation, bref, tout le travail qui constitue le rêve comme surface) mais par ce en quoi ces processus assurent l'accomplissement du désir inconscient, à la fois présent mais déformé, déplacé. C'est là que Laurence Kahn souligne, à l'encontre du poète, la réalité d'une méthode scientifique, à l'opposé d'une démarche de poésie qui serait plus ontologique ou philosophique.

Mais avec cet écart, dont nous débattons aujourd'hui, se maintient le questionnement sur ce qui vient, et sait, nous parler, nous convoquer. Qui sait nous parler d'autre chose (vous évoquez Rimbaud), et cette autre chose n'est pas seulement l'inconscient. Quand Bonnefoy utilise lui-même, le mot d'inconscient, on peut le critiquer à bon droit. Car s'il parle d'inconscient pour dire un lieu qui semble plus à même, selon lui, de capter et de figurer des symboles, celui-ci n'est pas, pour nous, l'inconscient refoulé tel que nous l'entendons. Mais ma question demeure au fond : qu'est-ce que nous dit cette aventure de parole qu'est la poésie ?

Ellen Corin

Par rapport à ça, une des choses qui me frappent dans votre texte, André, c'est la fréquence avec laquelle vous utilisez les mots d'événementialité, l'évènement de la parole, l'évènement de la perception. On a l'impression qu'avec ça, il y a quelque chose qui pulse de ce qui justement, n'est pas dans la lourdeur de tout ce qu'on peut en dire, mais qui vient dérouter, qui vient faire signe de l'inquiétant, qui est à l'intérieur.

André Beetschen

J'ajouterais simplement une anecdote, et qui n'est certes pas là pour me montrer désobligeant vis-à-vis d'un homme que j'ai beaucoup aimé

et admiré. Yves Bonnefoy, lorsque nous avons eu des rencontres en colloques où nous parlions des rapprochements possibles et des écarts entre psychanalyse et poésie, disait très souvent qu'il n'avait pas fait d'analyse et qu'il se serait peut-être décidé si cela n'était pas un peu tard... Mais une question revenait toujours, avec insistance, et d'une façon amusante : « Mais qu'est-ce que le transfert? Que voulez dire quand vous parlez de 'transfert' » ? Part énigmatique, ou d'inconnu, et pourtant silencieusement active, sans doute, dans son travail poétique...

En restant encore sur le rêve, il faudrait ajouter que dans le champ psychanalytique lui-même, le rêve est loin de créer une sorte de consensus. Il y a des propositions divergentes, à la fois quant à la théorisation sur l'objet-rêve, à la fois quant aux options sur l'interprétation. On sait la position de Pontalis - à la suite de Winnicott qui privilégiait l'expérience du rêver - qui lui fera proposer la formule de « pensée rêvante » : une proposition au moins aussi complexe que celle de *Récits en rêve*. Peut-être est-ce le propre du rêve que de faire coexister dans les énoncés qui s'en inspirent des formulations paradoxales ! Qu'est-ce qui est installé dans la pensée, en effet, pour qu'elle soit dite telle ?

Il y a quelques années, un joli numéro de la revue que dirigeaient Jean-Claude Rolland et Catherine Chabert, (*Libres cahiers pour la Psychanalyse*) s'est appelé « *Regards sur le rêve* ». On pouvait y lire, justement, les écarts notables entre par exemple la position de Jean-Claude Rolland quand il parle du rêve comme terre d'accueil, terre d'accueil du primitif, et la position de Gilbert Diatkine ou de Laurence Kahn, insistant tous deux sur le rêve comme activité de l'esprit. Ainsi y a-t-il de nombreux points de vue sur le traitement même du récit de rêve, et il faudrait certes prendre la mesure de la théorisation de Bion, avec laquelle je ne suis pas familier. Mais nous en avons eu un aperçu, au dernier CPLF de Gênes, avec la présentation de Civitavese.

Bon... Le questionnement sur le rêve n'est pas l'objet primordial de nos échanges. En faisant appel à Yves Bonnefoy, il s'est agi de faire travailler

l'ambiguïté de faire usage du rêve tout en en relevant sa fécondité. Et cela sans être le moins du monde inquisiteur vis-à-vis d'une pensée et d'une force poétique qui m'ont ouvert des portes, et ont suscité des résonances précieuses aussi dans mon écoute d'analyste.

Ellen Corin

Marie-Claire, tu veux rajouter quelque chose?

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Non. Je suis tout à fait d'accord avec ça.

Ellen Corin

En fait, ce qui rejoint vos deux textes, c'est qu'il s'agit chaque fois d'inquiéter l'intime, par rapport à un intime qui serait du côté d'un familier. Et je me demandais, pas en écho à la question de Jean mais un peu dans la ligne de ce qu'il a ouvert : comment garder trace de cette inquiétude dans l'écriture psychanalytique? Ne pas en faire quelque chose qui serait du côté d'une construction trop secondarisée : garder une rigueur, mais une rigueur qui rende compte de cet inquiétant sur lequel vous avez mis l'accent.

Dominique Scarfone

C'est un peu à l'incitation de Jean Imbeault tout à l'heure que j'ai eu la pensée suivante : est-ce que on pourrait réconcilier la notion de légèreté dont parle Virgile à propos de la poésie et le traitement du rêve par la psychanalyse, en pensant que l'unité dont il est question du côté des poètes, ça serait l'unité de l'acte poétique. Un petit détour va me permettre d'illustrer ce que je veux dire. Pendant deux millénaires et quelque, on a débattu du paradoxe de Zénon d'Élée qui disait qu'on ne peut pas faire un pas parce qu'avant de faire un pas, il faut faire la moitié

d'un pas, et avant la moitié d'un pas, il faut faire la moitié de la moitié d'un pas et ainsi de suite. Et donc, que le mouvement n'existe pas. Henri Bergson a résolu cette aporie d'une façon très simple, je dirais très légère (je fais encore une fois un clin d'œil à Jean qui s'est beaucoup intéressé à Bergson). Il a dit qu'un demi-pas, cela n'existe pas. Quand on fait un pas, on fait un pas d'un seul acte, d'un seul geste. L'acte poétique ne serait-il pas de ce genre-là : faire un pas ? Ce qui veut dire que c'est seulement dans une optique psychanalytique, non pas avec la sophistique de Zénon, mais avec le stroboscope de la méthode freudienne, que l'on essaiera de décomposer le pas unitaire, que l'on effectuera une « violence analytique » au rêve. Freud lui-même a mentionné que les rêves ne sont pas faits pour être interprétés. L'analyse fait donc, d'une certaine façon, violence au rêve. Violence légitime, mais qui n'empêche pas que le rêve a le droit d'être autre chose que l'objet de la psychanalyse, comme André l'a bien dit. En fait, ce n'est pas le rêve qui est l'objet de la psychanalyse, c'est le travail du rêve. Mais peut-être le poème n'a-t-il rien à voir avec le travail du rêve, justement parce que il résulte d'un acte, d'un élan unitaire, malgré tout le travail que son auteur doit faire par la suite, j'imagine. On sait que les poètes travaillent dur sur la matière de la langue, ce qui est autre chose que le travail du rêve. Il y a donc une possible unité de l'acte, mais qui n'empêche pas que, du point de vue psychanalytique, on puisse y voir à l'œuvre un travail qui n'a rien à voir avec la poésie et qui concerne les finalités propres de l'analyse

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Je trouve ça très intéressant, l'unité de l'acte. Il faut ajouter l'unité du sujet qui pose cet acte, qui écrit. Chez Bonnefoy, l'inconscient n'est pas coupé de la conscience par le refoulement, n'est pas l'inaccessible tel que défini par la psychanalyse.

Emmanuel Piché

L'unité de l'acte mais chez Bonnefoy, on entend beaucoup parler de

l'idée d'un originaire. Donc, l'unité serait dans ce qui se serait perdu avec le langage conceptuel, ce à quoi le poète essaie de revenir, ce qu'il essaie de rendre à travers les mots. Donc est-ce que ça a un lien avec l'unité de l'acte à laquelle tu fais référence, Dominique?

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Tu disais tantôt dans ta question : « au-delà des mots » ; je pense que le poète n'est jamais au-delà des mots. C'est son matériau. Et, il le travaille, il tord ce matériau, comme le sculpteur le fait avec sa pierre, jusqu'à sa limite même. Le poète est dans les mots, dans les sonorités, dans les images mises en mots. Il me semble que je ne dirais jamais qu'il est au-delà des mots ni en-deçà non plus.

Emmanuel Piché

Moi non plus. J'ai dit ça?

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Peut-être ai-je mal compris quand tu as dit « au-delà des mots ». Je dirais, le poète est dans l'originaire ; mais cet archaïque, c'est mon regard sur lui. Quand je lis « *le rouge qui est un bleu* », quand Bonnefoy écrit « *les confins, l'invisible* », quand ses poèmes sont des énigmes j'ai parfois l'impression que Bonnefoy travaillait avec des images hypnagogiques. C'est un enjeu, un travail difficile pour les mots d'attraper ces images, de les mettre en mots. D'après moi, le poète se situe très souvent de ce côté-là. Dans l'originaire ou dans l'archaïque ; mais ça, c'est le regard d'un psychanalyste sur son œuvre. Je ne sais pas ce qu'il en dirait : *les confins, l'invisible*.

André Beetschen

Ce qu'il en dirait, je ne sais pas mais je rebondis sur autre chose parce

que je trouve qu'on ne peut pas généraliser. Parce qu'on est d'abord, chacun de nous, en lien intime avec **un** poète ou quelques uns, mais pas avec **les** poètes. Avec à chaque fois quelqu'un qui nous saisit, nous interpelle, nous appelle à quelque chose. Il y a là une dimension d'Autre, de celui-ci qu'on choisit et par qui on est choisi d'une certaine manière, à l'écoute de telle ou telle œuvre. Ainsi ai-je beaucoup aimé, Marie-Claire, ce que tu as dit sur ce sentiment dont nous sommes saisis à la lecture de tel poète. Et pourquoi Rimbaud ne produit-il pas, quand je le lis, le même effet, même si je souscris tout-à-fait à ce qui a été dit du dernier Rimbaud, avec le décalage impressionnant qui s'installe dans sa vie. Où est-ce qu'il va après? Il arrête et il part dans le désert faire je ne sais pas quoi, du trafic d'armes peut-être, on ne sait pas très bien. C'est un mystère total, un mystère de l'être. Ce que vous dites des derniers poèmes de Rimbaud parle de quelque chose comme ça, un accomplissement dont le sens se dérobo.

J'ai aimé ce que tu disais au début de ton exposé. Quand on lit (je reviens à Bonnefoy), quand on lit Bonnefoy, il y a cette impression que c'est très difficile. L'impression que ça ne colle pas, qu'il y a des articulations qui sont étranges, qui tiennent au monde psychique très singulier du poète. Car celui-ci, je crois, nous met devant une énigme, signifiante mais pas au sens où nous l'entendons : sexuel, et fantasmes originaires... C'est une énigme qui touche à l'être, au rapport étrange aux choses, aux frontières indécises : elle a donc quelque chose d'inquiétant. C'est pour cela que j'ai proposé un rapprochement avec « l'intime inquiétant ou l'inquiétante étrangeté ». Avec bien d'autres, j'ai énormément d'intérêt et d'affection pour ce texte freudien d'une rare complexité. Un texte vraiment à la croisée des élaborations freudiennes, et dans lequel Freud se livre, d'ailleurs avec une sincérité extraordinaire. En même temps la métapsychologie y est comme débordée car les modèles existants jusqu'à présent ne marchent pas, ou mal : on se raccroche littéralement aux branches, entre le narcissisme, le double, le moi et la pulsion de mort qui va poindre son nez... Cette dimension de l'inquiétant parle aussi d'infantile, et avec lui, on retrouverait le fond, peut-être. Je pense

d'ailleurs que ce dont parle aussi Bonnefoy, et qui me touche grandement, est la question du rapport de l'enfant au langage, c'est-à-dire la manière dont il l'entend et se l'approprie venant des autres. Probablement, dans l'histoire de Bonnefoy, des autres très proches, sa mère, son père pourtant absent ou absenté... L'œuvre poétique est un éveil, elle révèle un « arrière-pays ».

Martin Gauthier

Je vais rebondir là où tu t'es arrêté parce que ça rejoint le fil que vos propos évoquent en moi et où j'ai le goût de vous ramener. Même s'il arrive que la poésie soit évoquée pour parler de psychanalyse, je suis tenté de mettre les psychanalystes plus souvent du côté des mauvais poètes. Ou plutôt, devrais-je dire, c'est lors de petits et précieux moments avec nos patients où, ensemble, nous créons une véritable poésie. Si justement le poète sait redonner la magie aux mots, il nous faut retrouver l'enfant, ou l'*infans* plutôt disais-tu, retrouver le mot dans son éveil, dans ses premières apparitions. Vous vous souviendrez d'un des premiers textes de Freud de 1890, où il parle de la psychothérapie en général comme cherchant à redonner leur coloration magique aux mots. Il y a quelque chose de cet ordre-là au cœur de l'enjeu poétique. Si je rebondis sur ce que disait Jean tantôt, en contrepoids à ce qu'on perd facilement quand on se met à parler théoriquement, ce serait plus au niveau de la parole et de l'oralité en séance que je situerais la poésie, où j'espérerais retrouver la poésie. J'ai le goût d'introduire ici la question des slameurs comme nouvelle forme de poésie et vous entendre rebondir là-dessus.

André Beetschen

Je ne peux pas rebondir sur le slam, parce que je n'en ai pas une connaissance suffisante. Par contre, je suis tout à fait sensible à ce que tu dis au début. Est-ce que cela rejoint la question de l'origine? Oui, il y a une dimension d'originaire, en tout cas d'originaire des mots, d'originaire du langage, d'originaire dans la création. Je pense à ce premier texte de

Freud sur le traitement psychique, avec la convocation de la magie des mots.

Martin Gauthier

Par rapport à ce que tu disais, je voulais ramener le corps. Je voulais nous ramener à la texture même des mots ; c'est dans ce but que j'évoque le slam. Il me semble qu'il y a quelque chose de l'expérience même de la corporalité de l'acte de parler, de l'expression corporelle, de la voix avec tout ce qu'elle fait résonner, que le slam rend plus palpable, plus présent.

Emmanuel Piché

Avant le slam, il y a le rap aussi.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Oui, puis il faudra, comme le rappelle André, relativiser tout ça. Les poètes que je connais ne trouvent pas que le rap ni le slam sont des écrits de poésie. Ils ne trouvent pas que les belles chansons qu'on entend à la radio, c'est de la poésie. Ils définissent leur travail de façon différente. Je suis contente qu'on ait parlé de Civitarese. Civitarese est confus quand il dit : nos rêves sont des poèmes ou encore: nous sommes tous des poètes. Je lui avais dit : mes amis poètes ne sont pas d'accord avec cette généralisation du geste poétique. Tu sais, c'est la même attitude quand on dit : tout le monde est philosophe. Moi je suis philosophe, je ne suis pas d'accord avec cette généralisation qui banalise la spécificité d'une création, d'une méthode de pensée. Ou encore: tout le monde est psychanalyste. Vraiment ? D'accord, comme le disait André, on ne peut pas parler de *la* poésie. Mais certains poètes ont de la difficulté à reconnaître qu'une belle chanson de Vigneault c'est de la poésie. Même chose pour le rap. C'est une très belle chanson, un cri, un engagement du corps et de l'esprit, mais ce n'est pas nécessairement

de la poésie. Je pense que Bonnefoy aussi ne pourrait pas être mis en chanson ni en slam, il y a quelque chose d'un travail, d'un burinage avec les mots, avec les images, avec les couleurs, qui relève d'un travail très exigeant, aux limites du langage. Et l'on ne peut pas prétendre que tout le monde est poète. Je dis ça, sous toute réserve. Je ne suis pas la gardienne du titre de poète.

Ellen Corin

Nous allons rester sur cette question de travail qui nous prépare au travail de demain. Alors, merci beaucoup à tous de votre assistance et à demain. Merci beaucoup, André Beetschen, Marie-Claire et Emmanuel.

La parole et la rencontre des résistances

ANDRÉ BEETSCHEN

Parler à l'analyste, mais dans l'observation de la règle de dire tout ce qui vient : dès le début de la cure, puis dans son déroulement, le moi s'insurge, refuse, se rebelle. Et tout le travail de la cure, mais aussi celui de la tâche théorique, va être d'explorer les résistances à la parole associative. Résistances à la parole, résistances de la parole, aussi. Dans « La technique psychanalytique », ce chapitre de « La tâche pratique » de l'« *Abrégé de psychanalyse* », Freud écrit : « Le surmontement des résistances est la partie de notre travail qui réclame le plus de temps et la plus grande peine »¹.

La définition est plusieurs fois reprise : les résistances sont faites de la force psychique qui entrave l'effet thérapeutique en ce qu'il est « l'action de rendre conscient ce qui, dans le ça, est au sens le plus large, refoulé »². Les résistances sont au présent de toute cure, dès son début, dans l'affrontement à la négativité structurale de l'inconscient, dans l'opposi-

1 Freud S., « *Abrégé de psychanalyse* », OCF XX, PUF, 2010, p.272

2 Freud S., *ibidem*, p.272

tion que rencontre inévitablement l'acte analytique. Dès le début, autrement dit : les résistances ont partie liée avec le contre-investissement par quoi s'instaure le refoulement originaire.

Résistances *dans*, à et de l'analyse comme l'évoquait Dominique Clerc lors d'Entretiens que l'APF consacra au thème en 2002. Si l'avancée du traitement se fait à la mesure des obstacles découverts et affrontés, la reconnaissance des résistances impose l'exploration métapsychologique. Mais comment évaluer le terrain et la force de l'adversaire quand l'ambiguïté de la résistance offre ses deux versants : la lutte contre l'obstacle et le maintien de la satisfaction du symptôme, du fantasme ou de l'identité.

Je ne referai évidemment pas ici l'ensemble du parcours freudien, depuis le « Traitement d'âme » jusqu'aux textes d'après 1937, « L'analyse finie et l'analyse infinie » et l'« Abrégé de psychanalyse ». Je me limiterai à ce qui, dans ces derniers textes, met l'accent sur les résistances liées à la destructivité psychique, en pensant à des situations analytiques particulièrement difficiles qu'il m'est arrivé d'affronter comme « une butée de l'intraitable ».

Mais il faut retenir d'abord ce constat paradoxal touchant la parole en analyse : alors même qu'elle tente de se faire exploratrice par l'associativité de pensée prescrite par la règle fondamentale, elle se trouve asservie au pulsionnel, et elle en vient à épouser la résistance en s'engageant dans les détours infinis ou en s'immobilisant dans la contrainte de répétition ou le silence. Le déplacement associatif, s'il signe d'un côté la fécondité du travail psychique, devient parfois un évitement de surface, effet de résistance à son tour.

Dans son procès d'adresse à l'autre, la parole rencontre avec la négation sa propre résistance interne, et elle agit autant qu'elle énonce. La dimension d'*Agieren* inconscient dans la parole est ici en cause : Jean-Luc Donnet (qui a parlé de « l'antinomie de la résistance ») et Laurence

Kahn y ont mis l'accent avec insistance, en revenant sur ce texte fondateur qu'est « Répétition, remémoration et perlaboration ». Un titre auquel il faudrait rajouter « Interprétation » puisque ce qui est adressé en parole ou en acte à l'analyste requiert de principe l'interprétation, même si celle-ci vient sur fond d'écoute silencieuse et de refus.

L'*Agieren*, manifestation de la « motion pulsionnelle » dans la parole, est cette forme de résistance qui se refuse à la représentation, contraignant par là à ce que le travail d'interprétation en séance ne puisse être assimilé sans reste à celui de l'interprétation du rêve. Discutant « l'agir de parole » de Jean Luc Donnet³, Laurence Kahn pointe l'effectivité hallucinatoire où se manifeste le plus inconscient du transfert, à l'insu de celui qui parle. Elle écrit : « L'usage de la parole dans la cure est la « force motrice » du transfert dans la mesure où l'agent inconscient trouve dans ce *dire* qui est un *faire* le dispositif à travers lequel s'exerce la force de la répétition »⁴.

L'élaboration du contre-transfert passe par la reconnaissance et la prise en compte de cet *Agieren* de et dans la parole, autrement dit par la saisie et l'élaboration de ce qui est *fait* à l'analyste. Laurent Danon-Boileau, quant à lui, oppose dans « La force du langage » - son rapport au CPLF consacré à « La cure de parole » - parole associative et parole compulsive⁵. Le combat contre les résistances est bien, pour une part, celui de l'advenir psychique de l'*Agieren*.

Ainsi, et quelles que soient les configurations cliniques dans lesquelles l'affrontement aux résistances est à l'œuvre, il nous faut explorer les résistances de et chez l'analyste : la difficulté de maintenir l'écoute « en

3 Donnet J.-L., Entre l'agir et la parole, *La situation analysante*, Paris, PUF, 2005

4 Kahn L., « L'effectuation hallucinatoire et la déformation », in « *La cure de parole* », RFP, PUF, 2007, p. 1560

5 Danon-Boileau L., « La force du langage », in « *La cure de parole* », *op.cit.*, p. 1341-1409

égal suspens », avec le « refusement » nécessaire qui éloigne le comprendre trop vite un inconscient qui se dérobe. L'expérience quotidienne ne nous montre-t-elle pas que l'activité associative des patients dépend très étroitement de notre disponibilité associative et de notre discours intérieur silencieux ? Autrement dit de notre capacité d'imaginer la réalité psychique de l'autre, les lieux de douleur infantile ou de jouissance séquestrés qui se font jour dans le dire et l'agir ? Certes, nous ne manquons pas d'indices : les *Einfälle*, les idées incidentes dans la parole adressée, l'attention aux mots et aux affects, avec le mode de surgissement des pensées en séance. Jean-Claude Rolland a ainsi proposé, avec « l'interprétation analogique »⁶, une méthode de saisie de l'enchaînement des manifestations inconscientes dans la séance d'analyse. La rencontre de la résistance, chez l'analyste aussi, est en tout cas liée à l'impossible accès direct à la chose refoulée, inconsciente, donc à l'inévitable déformation, à ce que celle-ci impose de déception et d'insatisfaction dans le travail de la cure.

Ainsi chez l'analyste encore, la résistance s'attache-t-elle pendant longtemps à la construction du transfert, revenant sur les façons dont nous sommes saisis, sur notre capacité ou non d'imaginer l'autre dans un silence qui n'est pas absence, de laisser se déployer notre « pensée rêvante » où sont sollicités nos mouvements d'identification et de régression formelle dans l'écoute. Traiter avec les résistances, c'est donc, en devinant la psyché de l'autre, en évaluant les forces qui la traversent, prendre aussi la mesure de la temporalité nécessaire au choix de l'interprétation. La résistance est-elle pour autant interprétable ? Freud parle plutôt de « mise à découvert de la résistance », indiquant ainsi l'activité souterraine de celle-ci. Cette mise à découvert relève davantage, je crois, du « maniement du transfert » (*Handhabung*) que de son interprétation.

6 Rolland J.-C., « Charmes de l'analogie », *Avant d'être celui qui parle*, , Connaissance de l'inconscient, Gallimard, 2006, p.39-68.

En 1923, sont écrits à peu près en même temps, « Résistances contre la psychanalyse » (texte d'abord écrit en français) et « Inhibition symptôme et angoisse » où ce qui a commencé d'être la « décomposition de la personnalité psychique » en instances conduit Freud à distinguer les cinq formes de résistances liées aux différenciations topiques. Si demeure l'indication générale de « résistance à l'inconscient », la chose nouvelle est que l'exploration des résistances ne peut maintenant s'indexer au seul moi : chaque partie désignée de l'appareil psychique peut faire résistance et ceci va de pair avec le privilège donné, depuis la seconde topique, à « la motion pulsionnelle » sur la représentation inconsciente.

Aujourd'hui, c'est sur la résistance du ça, du pulsionnel inconscient, que je souhaite revenir. Et ce questionnement sur le pulsionnel, sur sa dimension économique en particulier, me conduit à explorer d'avantage les résistances qui s'attachent aux formes de la destructivité psychique. Différentes voies m'y conduisent : des cures de patients difficiles, où le tragique est parfois malheureusement au rendez-vous, et la participation récente⁷ à un colloque sur « L'intraitable », qu'organisa Jacques André. Mais aussi l'affinité de longue date que j'ai avec les travaux de J.-B. Pontalis et de Nathalie Zaltzman qui se sont occupés, les deux de manière différente, des pulsions de destruction.

Je reviens donc tout d'abord à ce texte freudien qui mêle d'une façon extraordinaire clinique et métapsychologie, et dont chaque lecture continue d'ouvrir de nouvelles perspectives : « L'analyse finie et l'analyse infinie »⁸, dans le mouvement même de son écriture, reparcourt les chemins de l'exploration freudienne des résistances. Sont identifiées trois formes de résistance : celles issues du traumatique, de la force

7 Beetschen A., « Traiter avec l'impossible », in *L'intraitable*, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 2019, p.15-30

8 Freud S. (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », OCF-XX, PUF, 2010, p.13-55.

pulsionnelle et de la modification du moi. Mais ce sont les perspectives concernant l'affrontement du moi et de la pulsion qui sont privilégiées : les difficultés de « liquidation » des revendications pulsionnelles laissent ces poches de résistance que Ferenczi appellera curieusement « nids de fantasmes ».

Alors que le travail analytique achoppe moins, ici, sur le bastion du symptôme ou du fantasme, et sur le complexe de castration, c'est le destin du retournement contre le moi de la pulsion porteuse du « penchant à l'agression » qui devient prévalent : la destructivité est agie par la contrainte de répétition. Les résistances passent alors de celles contre l'inconscient des représentations refoulées à celles contre « la chose inconsciente », obscure et agissante, en lien avec le chaos pulsionnel du ça. La guérison, elle-même, « est traitée comme un nouveau danger ». Pour autant, écrit Freud, « On aimerait ne pas avoir à compter avec une résistance contre la mise à découvert des résistances »⁹.

Ces résistances sont beaucoup plus difficiles à situer topiquement. Appartiennent-elles encore au moi ? Non, elles peuvent être, « en un certain sens, séparées à l'intérieur du moi ... et il faut alors les traiter comme part intégrante du ça ». De cette appartenance, elles gardent leur puissance de négativité : un non au mouvement de la vie, à l'excitation libidinale, non à l'action reconnue de l'autre. Résistances qui immobilisent, résistances inconscientes : le patient ne sait pas à quel point il est agi, hanté, par une négativité qui ne parvient que difficilement à être directement adressée. Cependant le *non* de la résistance ne peut être conçu de façon unitaire : le passage du contre au non, jusqu'à la négation, dessine un chemin du développement psychique.

Sur cette emprise ou cet empire du non, J.-B Pontalis est revenu avec force, entre autres dans son « Non, deux fois non : tentative de défi-

9 Freud S., *ibidem*, p.44

niton et de démantèlement de la réaction thérapeutique négative »¹⁰. Il y mène l'examen attentif de la différence entre résistance et défense, il y souligne l'impasse tragique de l'adresse transférentielle : « Plutôt rester malade que *tomber guéri*. La chute, ou la rechute, préserverait de la perte ». Il a indiqué comment, chez telle patiente, la résistance de l'intraitable était paradoxalement soumise à la passion de guérir une mère folle. Et dans « L'affirmation négative », il a promu deux figures littéraires d'« intraitables » : le « Bartleby le scribe » de Herman Melville (*I would prefer not to*, « j'aimerais mieux pas » : celui qui ne cède pas sur son non-désir) et le « Michaël Kohlaas » de Heinrich von Kleist, dans l'obstination du refus et la destruction acharnée de l'autre. Nathalie Zaltzman, de son côté, elle qui n'a pas lâché le champ de la guérison, a qualifié d'« irréductibles » ceux qui ont installé leur vie psychique dans une négativité salvatrice, après qu'ils aient affronté « une expérience-limite ».

L'abord des résistances qui se présentent dans « L'analyse finie et l'analyse infinie » comme dans l'« Abrégé de psychanalyse » conduit jusqu'au « besoin de punition ou au besoin d'être malade » : le mot de besoin est à remarquer, quand il désigne ces résistances ultimes, puisque « besoin » est chez Freud un mot de l'auto-conservation. Ainsi les ultimes résistances pourraient-elles être gardiennes d'identité ? Mais avec « la force du pulsionnel », la force « actuelle » ou subissant des « renforcements », il s'agit de rendre compte du « quantitatif » et du point de vue économique pour les changements survenus dans la cure. Le surmontement des résistances se heurte à la nature de la libido (viscosité, inertie, manque de plasticité) et il obéit donc au régime de la quantité. Convoquer le facteur « x » laisse cependant dans l'ombre l'énigme de la force de la pulsion et le passage aléatoire de la quantité à la qualité... La déliaison ou la démixtion pulsionnelle contribuent-elles à cette « force » énigmatique du pulsionnel, qui par-

10 Pontalis J.-B., *Perdre de vue*, Connaissance de l'inconscient, NRF, Gallimard, 1988, p.73-99

ticipe à l'acharnement de la part d'agression destructrice retournée contre le moi ?

Acharnement : le mot ferait entendre la répétition, imparable et maléfique, l'implacable du destin et de ses forces mauvaises, la furie répétée des coups portés contre le moi jusqu'à sa mort et dans le désespoir parfois d'un épuisement où s'éteindrait la répétition pulsionnelle. Pensons au combat de Tancrede et Clorinde où deux êtres qui s'aiment s'affrontent à mort, cachant sous l'armure qui les protège, leur nom et leur sexe, aveugles sur ce qui les pousse passionnément l'un contre l'autre. Une sorte de suspens du temps, arrêté dans la répétition, un évanouissement de l'objet et de son existence séparée, comme si la pulsion déliée s'obnubilait. Je retrouve ici un débat que j'avais eu il y a quelques années avec J.-B. Pontalis, à l'occasion d'un colloque qui lui était consacré¹¹. A propos de la pulsion de mort, j'avais intitulé mon propos « Sur l'acharnement de la pulsion de mort » et J.B. Pontalis avait objecté : « Quand il m'arrive de penser en séance pulsion de mort, c'est toujours en direction de l'inanimé ». Déliaison, désarrimage, vers l'inanimé : *Entbindung*. Je pense à ces moments de cure où la parole devient exsangue, comme avec cette patiente me disant, en reprenant les mots de Marguerite Duras, qu'elle était « exténuée de désir ».

Le moi, dans la détresse de l'abandonnement, résiste comme il peut, mais avec ses défaillances anciennes, contre la destructivité pulsionnelle et on pourrait reprendre ici la discussion sur la pulsion de mort . « Pulsion sexuelle de mort » chez Laplanche, pour qui l'acharnement pulsionnel semble la manifestation de l'inconciliable-même du sexuel, de la sauvagerie de la pulsion sexuelle déliée. Mais revenir à « la mort dans la vie » : André Green et Nathalie Zaltzman ont chacun donné ce même titre à l'un de leurs textes, et on se souvient de la phrase

11 Beetschen A., « Sur l'acharnement de la pulsion de mort », in *Fenêtres sur l'inconscient, l'œuvre de J.-B. Pontalis*, Delchaux et Nestlé, 2012, p.45-60

de Freud : « Si on ne veut pas abandonner l'hypothèse des pulsions de mort, il faut leur associer, dès le tout début, des pulsions de vie ».

Un sursaut de la vie, et de la parole, qui résiste à la destructivité délétère, Nathalie Zaltzman l'a proposé avec sa « pulsion anarchiste ». Elle a mis en évidence, en particulier, la fonction essentielle de l'effroi : « C'est l'effroi dans la situation extrême qui constitue la condition favorable pour le passage d'un fonctionnement silencieux des pulsions de mort à leur déploiement audible et tangible. Je supposerais que l'activité des pulsions de mort dérive d'une tension des besoins corporels et de leur déprivation, sans relais possible de satisfaction hallucinatoire, mais surtout que la *déprivation* (point de départ équivalent mais non comparable pour les pulsions de mort avec l'étayage assuré par les pulsions sexuelles par les satisfactions) ne devient une source somatique de cette catégorie qu'en association avec l'effroi ».¹²

Espérer une parole qui puisse sortir du silence pour dire l'effroi, la détresse traumatique du moi face à ce qui le submerge. Il faut, pour cela, réexaminer les forces et les faiblesses du moi, ses propensions au clivage, ce qu'il met en œuvre contre les menaces de déréliction, de perte de la réalité, et toujours de perte d'amour. Car en reculant d'effroi, « il se cramponne à ses contre-investissements », désarmé quand la contrainte de répétition porte à son point le plus aigu le paradoxe de la décharge comme mode de satisfaction, en révélant sans doute, dans la déliaison même, le destin d'une excitation qui n'a trouvé aucun secours dans l'offre de l'objet.

Le long travail de la parole dans la cure analytique est toujours exploration de la douleur du moi. Le moi qui ne peut se dégager de la persistance répétitive de ses mécanismes de défense anciens, dépassés et pourtant actuels et devenus à leur tour des résistances. Le moi hanté

12 Zaltzman N., « Une volonté de mort », in *Le métier du psychanalyste, Topique*, 41, Dunod, 1988, p.72-73

par les identifications qui ont tenté de traiter la perte ou l'éloignement des objets primaires investis par les pulsions destructrices ou érotiques. Dans la « régression du choix d'objet à l'identification » gît, pour le moi, le risque mélancolique (les travaux de Catherine Chabert ont particulièrement insisté sur ce destin) : la perte d'objet est tenue inconsciente pour ignorer le souhait meurtrier envers un objet désormais inclus mélancoliquement dans le moi. Ce risque mélancolique, dans la cure, est bien un accomplissement délétère des pulsions de destruction envers le narcissisme alors que la haine, elle, est une façon paradoxale de conserver l'objet (je pense au numéro de la NRP sur *L'amour de la haine*).

Mais, à un moindre niveau de gravité, quel rude obstacle représente la résistance « narcissique » d'un moi menacé par la pulsionnalité, érotique ou destructrice, qui le vise ! Il y va de la possibilité-même du transfert positif (Freud : « L'amour de soi ne trouve ses limites que dans l'amour de l'étranger, l'amour pour des objets »). On peut trouver étrange, d'ailleurs, l'absence de toute référence au narcissisme dans « L'analyse finie et l'analyse infinie ». André Green a justement exploré la survenue et la disparition de l'occurrence du narcissisme avant et après 1924 : il lie son extinction à la théorisation freudienne des pulsions de mort ou de destruction et sa proposition de narcissisme de mort, en opposition au narcissisme de vie, lui semble la plus apte à illustrer le concept de pulsion de mort (vers l'inanimé). Dans « Vingt ans après - Narcisse Janus », il écrit : « La clôture narcissique sur soi-même qui affirme avec véhémence que le moi est tel qu'il est, qu'il ne doit rien à l'objet, que c'est sa nature qui s'affirme non seulement autosuffisante mais auto-constituée, c'est le bastion le plus résistant à l'analyse »¹³.

Résistances du moi en désaide, encore, quand se maintient secrètement la conservation d'une jouissance incestueuse (garder la présence de

13 Green A., « Le narcissisme et la psychanalyse : hier et aujourd'hui », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Minit, 1983, p.10-28.

la mère, ne pas cesser de vouloir être le premier, l'élu, le préféré, le plus aimé, quitte à être le bouffon...) dont l'idéalisation massive dans le transfert à l'analyste peut être le témoin. La parole est immobilisée par ce transfert idéalisant qui tente de mettre à distance la négativité du transfert, comme si l'objet devait aussi être sauvé. Par ce renversement, ou ce déni, d'une destructivité délétère l'idéalisation renforce puissamment un sentiment de culpabilité inconscient. Pourquoi le dire inconscient, ce sentiment ? Serait-ce subir la punition sans le risque mélancolique du jugement ? Sans doute la destructivité et l'effroi se rejoignent-ils quand est approchée dans le travail de la cure, avec les plus grandes résistances, une imago maternelle archaïque terrorisante ou défaite par la détresse, ou le délire. Celle-ci peut alors déclencher une haine qui submerge, et qui est adressée, dans la violence même des mots, à l'analyste. Mais se déchaîne dans le même temps la cruauté d'un surmoi soumis imparablement aux pulsions de mort.

Le risque de l'immobilisation de la parole du patient, de la défaite résignée du moi face à la destructivité du pulsionnel, conduit-il l'analyste à une passivité obligée ou consentie qui menace de faire pacte avec l'inanimé ? Qui fait courir, aussi, le danger de se renverser parfois en un activisme interprétatif qui montre vite son inanité quand il trahit parfois crument la haine dans le contre-transfert. Qu'y a-t-il donc d'agi dans l'adresse de la détresse, ou dans la douleur d'une analyse où tout paraît immobilisé ? J.-B. Pontalis l'a écrit pour ces analyses où nous sommes « touchés au mort », mis à l'épreuve, dit-il, par « les attaques, le plus souvent silencieuses, contre l'analyse, contre l'activité de pensée, aussi bien celle du patient que celle de l'analyste. On dirait alors que le lien transférentiel est si massif qu'il interdit toute *liaison* et *déliation* ».

Touchés dans le mouvement même de notre vie psychique, qui espère en le déplacement, la plasticité des représentations et des identifications. Touchés dans l'habitation de notre corps parfois. Ainsi ai-je toujours lu avec une certaine émotion dans les premières pages de « L'analyse finie et l'analyse infinie » ce passage où Freud, atteint du

cancer de la mâchoire qui a nécessité des opérations répétées, évoque le cas de l'Homme aux Loups (ce patient aux résistances telles qu'il fallut fixer le terme de l'analyse) : « Les fragments de l'histoire d'enfance, non venus jusqu'ici au jour dans l'analyse, se détachaient après-coup comme des fils après une opération ou comme des fragments osseux nécrosés... »¹⁴.

Le principe même du traitement analytique demeure de rechercher des voies de liaison psychique, de continuer en somme « d'aller au moi » - je lis ici Freud et la dernière page, impressionnante de sollicitude pour le moi, de « La technique psychanalytique » dans l'« Abrégé »¹⁵ - de construire les stigmates de ses atteintes précoces, des deuils impossibles, des pertes subies. Aussi, le travail fait avec la reconnaissance de l'angoisse me semble-t-il un enjeu essentiel du traitement des résistances. Laisser advenir l'angoisse dans la parole en séance, et en présence, en autoriser le déploiement... Bien sûr, l'angoisse est toujours porteuse de destructivité : elle porte plainte contre les attaques pulsionnelles qui la provoquent et les objets qui ne peuvent épargner la souffrance qu'elle inflige. Mais elle est aussi l'émergence d'un affect qui subjective le pulsionnel en interrogeant l'autre et son désir, et l'étranger de l'autre, dans le transfert-même. Un surmontement des résistances se produit quand l'angoisse de perte et de deuil, prise en charge par la parole et expérimentée dans le transfert avec l'analyste, soutient le désendeuillement des identifications qui emprisonnaient le moi. Georges Favez, qui fut l'un des premiers psychanalystes de l'APF, a parlé de l'expérience analytique comme d'un « rendez-vous avec l'angoisse »¹⁶. La parole d'angoisse signe la résistance à l'effondrement du moi, elle se défait de l'effroi.

14 Freud S., « L'analyse finie et l'analyse infinie », *op.cit.*, p.19

15 Freud S., « La technique psychanalytique » in « Abrégé de psychanalyse », *op.cit.*, p.274-275.

16 Favez G., « La résistance de l'analyse », *Aux limites de l'analysable*, NRP, 10, Gallimard 1974, p.193-199.

Car l'angoisse est encore signe de la résistance du sexuel, du libidinal, d'Eros, dans ces situations-mêmes où la destructivité semble régner. Revenant à « L'analyse finie et l'analyse infinie », constatons que ses dernières pages, après celles consacrées aux résistances liées à la pulsion de destruction, font retour au sexuel avec « la récusation de la féminité dans les deux sexes ». Reprise en main des résistances par le sexuel, et refus freudien de ne pas tout recouvrir par la pulsion de mort...

Cela m'évoque l'analyse de Paule où l'affrontement à la destructivité, avec le mélange de l'angoisse et de l'effroi, fut longtemps au premier plan.

Ce fut une cure difficile pour cette jeune femme venue en analyse pour des états de panique éprouvés à chaque fois comme une expérience destructrice de mort imminente. Paule est en grande difficulté avec sa féminité, où le risque de passivité est renversé dans la répétition d'actes très violents. Elle est, dit-elle, « rentre-dedans ». Le risque de la parole associative lui est longtemps resté paralysant. Elle garde le souvenir d'épisodes traumatiques de l'enfance : un doigt coupé ayant nécessité une chirurgie terrorisante pour l'enfant, des cauchemars infantiles au cours desquels l'environnement de sa chambre d'enfant devenait « étrangement inquiétant ». Atteintes précoces au moi, donc. Et quand je lui signale, même avec prudence, la part fantasmatique active dans ces moments de panique, cela éveille chez elle une réponse haineuse.

Dans le transfert, j'incarne longtemps une figure paternelle sadique (mon père : le « mâle dominant et chef de la meute ») tandis que la figure maternelle, pourtant appelée au secours dans les crises de panique, est associée à la froideur de l'analyste : figure indifférente et lointaine, asservie à sa seule idéologie. La résistance s'inscrit dans la constante oscillation entre la destructivité des « crises de mort » (associées par Paule à la crainte de sa défaillance maternelle vis-à-vis de ses propres enfants) et sa féminité refusée, mais où la dimension homosexuelle se révéla cependant puissante : « Peut-être que ce serait

seulement d'une femme que je supporterais l'approche », me dit-elle un jour. La position phallique d'affrontement meurtrier au père tenait résolument à distance l'amour oedipien.

J'étais assez désespéré par la répétition de la destructivité et des moments d'effroi jusqu'au jour où un évènement de transfert fit glisser de l'effroi à l'angoisse : Paule imagina, pour la première fois, que la scène d'évanouissement avait soudain lieu devant la porte de mon immeuble, en arrivant à sa séance.

C'est scène est un évènement de transfert qui la dégage de la répétition. Paule me dit : « J'ai imaginé que je craquais devant chez vous », et elle ajoute : « Vous ne viendriez pas me chercher, je le sais, ce n'est pas votre boulot ». Elle poursuit en disant que c'est la même chose, « craquer devant », qui la rend incapable de nouer des liens sociaux réguliers.

Je dis : « l'émotion de craquer devant moi c'est comme de se sentir coupée »

Long silence : j'imagine que le « coupé » fait un trajet silencieux en elle. Peut-être aussi le « craquer devant ». Et puis elle dit : « À qui je voulais faire appel ? » Elle pense alors à son père et d'une façon nouvelle : « Quand il était là, il ne supportait pas que je demande à ma mère de me protéger dans mes crises de panique... cela ne devait être qu'entre lui et moi »

Et puis vient soudain cette pensée-image, très claire : « c'est comme si je trouvais un noyau dur, au centre de moi, un petit œuf en métal qui rayonne ». Je rappelle à Paule un souvenir venu récemment dans l'analyse, comme une pensée incidente : elle avait associé la passion colérique pour son père au souvenir d'une petite boîte précieuse, qu'il avait rapportée d'un voyage. Elle pense à un enfant qu'elle pourrait avoir pendant l'analyse... et elle associe dans une sorte de parole rêvante : « c'est bizarre de penser qu'il y a quelque chose qui est la source de

mon angoisse et qui est en même temps très précieux. J'ai peur qu'on y touche et pour ça, je pourrais tout casser... C'est trop précieux pour qu'on y touche...après il n'y aura plus rien ».

Tout ne se transforma pas avec l'évènement de cette scène de transfert ! Pourtant quelque chose de libidinal, dont la condensation-déformation est ici présente, sembla changer l'effroi habituel en angoisse dans le lien au père. S'était installée dans le transfert une forme de mixtion pulsionnelle venue desserrer le verrou d'une résistance habituellement soumise à la répétition.

Le travail avec la résistance, dans ces situations cliniques où la destructivité fait rage, n'est-il pas de chercher les voies d'une mixtion, d'un mélange pulsionnel ? Mais qu'est-ce qui assure, et qu'est-ce qui défait l'alliage ? Liaison et mixtion/ déliaison et démixtion pulsionnelle ne sont pas, je crois, équivalents. La référence à la déliaison, cette pure activité de la pulsion, est d'un usage paradoxal : le mot signifie en effet, dès le « Projet de psychologie scientifique » une brusque libération d'excitation (de plaisir, de déplaisir, ou d'angoisse) et il est d'emblée pris, donc, dans une perspective économique ; mais il devient aussi signifiant du processus de l'analyse, quand s'impose le régime de l'association libre. Dans notre langue, c'est un vieux mot de la marine : « le jeu entre certaines pièces d'un navire ». Si la déliaison peut détruire, elle peut aussi donner du jeu !

La déliaison qu'impose le destructif du pulsionnel n'est jamais complètement surmontée puisque la tendance à l'extinction reste le cœur « économique » de la pulsion. Et il reste à penser le fondement infantile des pulsions de destruction dans leur rapport au moi en construction : je n'ai sans doute pas assez fait droit au traumatique et à l'effraction, ni aux modalités diverses, complexes, de liaison qui reviennent à l'appareil psychique et dont les résistances donnent l'aperçu. Si le traumatique et sa charge d'effroi ont découragé tôt l'espoir de trouver secours dans l'objet secourable, et déclenché ainsi la violence du pulsionnel délié, l'espoir est cependant que la contrainte de répétition elle-même, par l'inévi-

table usure à laquelle elle est soumise dans la parole et par l'élaboration « contre-transférentielle » qu'elle reçoit, se transforme dans ces formes mixtes, ces « alliages », que sont le masochisme de la « réaction thérapeutique négative », ou le sentiment de culpabilité devenu conscient dans l'attaque aux objets, et donc à l'analyste dans le transfert.

Une autre solution, économique plus que d'alliage, est peut-être offerte au conflit entre moi et revendications pulsionnelles de nature érotique ou agressive avec le « renoncement pulsionnel », tel que Freud l'évoque à la fin de « L'homme Moïse et la religion monothéiste »¹⁷. On observe ici une proposition de déplacement des charges pulsionnelles, entre moi et surmoi : « Le renoncement pulsionnel, écrit Freud, aurait pour conséquence une tension de déplaisir persistante si on ne réussissait pas à abaisser la force même de la pulsion par des déplacements d'énergie ». Déplacements alors liés à l'instauration du sur-moi : « Ce renoncement pour des raisons internes, par obéissance au sur-moi, a un autre effet, économique ».

Un mot, en terminant, sur les résistances chez l'analyste : comment les difficultés évoquées de l'expérience clinique viennent-elles mettre en crise nos identifications, celles par lesquelles nous nous sommes constitués, et aliénés en partie, dans nos analyses et nos formations ? Quel est le possible dépassement – sans doute le mot de déplacement conviendrait-il mieux – de nos résistances les plus inflexibles, celles liées aux « restes » inconscients de nos analyses ? La possibilité, la nécessité, de convoquer de quelque manière un « tiers » en nous, un tiers dont ne peut certes s'absenter la référence surmoïque, mais un tiers qui puisse entendre dans les moments des plus grandes résistances de notre expérience analytique, me semble « l'enjeu de parole » envers lequel nous sommes éthiquement obligés.

17 Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, OCF-XX, PUF, 2010, p.194-200.

Les propositions successives d'aménagements techniques faites par Ferenczi (technique active, principe de relaxation et néo-catharsis, enfin analyse mutuelle ; avec l'élasticité de la technique et la référence au « tact ») ont tenté d'élaborer, dans le contre-transfert, l'accueil des mouvements les plus régressifs, et les résistances les plus fortes dans un processus analytique centré sur la reviviscence du traumatisme. « L'analyse jusqu'au bout » visait pour l'analyste hongrois ce qu'il appelait « le caractère », où il voyait une réserve d'intraitable. Freud fut toujours réticent devant les propositions techniques et Ferenczi s'en désespéra : la lecture du « Journal clinique » donne la mesure de l'affrontement obstiné à l'intraitable, avec le courage et la part de détresse de celui qui conclut son Journal clinique par ces mots assez terribles : « se réaménager ou mourir ».

Au fond, les résistances rencontrées dans les analyses difficiles, il faut leur laisser la chance de nous modifier, tout comme l'enfant, ou l'*infans*, a pu faire l'expérience de modifier l'objet.

Enjeux pulsionnels de la parole¹

DOMINIQUE SCARFONE

Bien que la psychanalyse soit une discipline à part entière, et dont le domaine est plus étendu que celui de la cure, il reste que notre pratique est le lieu par excellence où faire l'expérience de l'inconscient. En me proposant de discuter devant vous des enjeux pulsionnels de la parole je pars donc de ce qui, dès la préhistoire de la psychanalyse, a été appelé « cure de parole » ou « cure par la parole », soit la « talking cure » ainsi baptisée par la célèbre patiente de Breuer.

Il existe bien des façons d'approcher la question de ce qui lie la parole au concept de pulsion. Traditionnellement, on se contente de décrire un mouvement de « psychisation » par lequel, sans que l'on puisse dire exactement comment, la pulsion, dont la source serait somatique, finit par trouver un chemin vers l'expression la plus abstraite. Ainsi, dans les *Nouvelles conférences d'introduction*, Freud écrit que :

¹ Présenté au Colloque annuel de la Société psychanalytique de Montréal « Les enjeux de la parole », Montréal, 5-6 avril 2019.

« La source [de la pulsion] est un état d'excitation dans le corporel, le but, la suppression de cette excitation, c'est sur la voie de la source au but que la pulsion devient psychiquement efficiente. » (Freud, 1932, p. 179.)

Ce que André Green, par exemple, a interprété ainsi :

« C'est comme si, lors du parcours pulsionnel, tout un travail s'élaborait qui avait pour résultat de faire progressivement basculer la pulsion, née des profondeurs du corps, du côté du psychisme, c'est-à-dire d'un état qui transforme la direction du mouvement en intentionnalité » (Green, , p. 50.)

Le problème que Green, ni personne d'autre d'ailleurs, ne résout pas, c'est de savoir en quoi consiste ce « travail » qui des profondeurs du corps fait basculer la pulsion du côté du psychisme. On peut, bien sûr, se dire que de savoir cela ne changerait rien à notre pratique. Mais si l'on veut continuer d'assurer à notre discipline des bases solides, on est obligé ou bien de tenter des réponses plus satisfaisantes, ou alors de se demander si la question ne serait pas mal posée.

Freud, pour sa part, dans le même texte des *Nouvelles conférences*, avoue qu'il ne sait rien de cette transformation. « La doctrine des pulsions est, pour ainsi dire, notre mythologie. », écrit-il, « [l]es pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination. » (Freud, 1932, p. 178.)

Cela a au moins le mérite de reconnaître les limites de la théorisation de ces pulsions dont Freud dit que nous ne pouvons faire abstraction d'elles dans notre travail, mais ajoutant aussitôt : « et cependant nous ne sommes jamais sûrs de les voir distinctement ». Suite à quoi il reprend la description métapsychologique qu'il avait déjà faite dix-sept ans plus tôt en distinguant notamment le concept de pulsion de celui de stimulus :

« Une pulsion se différencie donc d'un stimulus en ce qu'elle est issue de sources de stimulation à l'intérieur du corps, qu'elle agit comme une force constante et que la personne ne peut se soustraire à elle par la fuite comme cela est possible pour un stimulus externe. » (*Op. cit.* p. 179.)

Notons que cette convention ainsi proposée ne dit rien sur la *nature* de la pulsion, et rien non plus sur son passage du corps au psychique. Mais souvenons-nous également qu'en 1915, dans « Pulsion et destins de pulsions », il avait déjà évité de se prononcer là-dessus en posant la pulsion comme « concept-frontière entre animique et somatique », « représentant psychique des stimuli issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme », et finalement comme « mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique du fait de sa corrélation avec le corporel ». Concept frontière, représentant, mesure... Dès cette époque, donc, la pulsion se définit comme *fonction* et non comme entité. Ce n'est pas encore la mythologie de 1932, mais on n'est pas non plus dans l'ontologie d'une « chose » non-psychique qu'il s'agirait de « psychiser ». Au contraire, dans ce que je viens de citer, la pulsion est d'emblée le « représentant psychique » de stimuli corporels. Elle ne semble donc nullement avoir besoin de « basculer » du corporel au psychique parce qu'en fait elle y est déjà. Cependant, Freud parle bien de « stimuli issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme ». Cela a tout l'air d'une conception dualiste de type cartésien, le corps étant la « *res extensa* », la chose étendue ou matérielle, et la psyché la « *res cogitans* », la chose spirituelle. Pourtant, le même Freud va à l'exact opposé de ce dualisme lorsque, dans ses notes de fin de vie il écrit : « La psyché est étendue [au sens de la *res extensa*], n'en sait rien. » (Freud, 1939, p. 320.) On peut donc voir chez Freud des ambiguïtés sinon des contradictions en cette matière, ce qui ne doit pas nous empêcher de creuser plus avant dans sa pensée.

Toujours en 1939, dans l'*Abrégé de psychanalyse*, Freud qualifie les pulsions de « forces que nous supposons derrière les tensions des

besoins du ça² », définition qui, malgré les apparences, ne rend pas les pulsions plus concrètes. On peut en effet considérer que la notion de « force » utilisée par Freud est celle de la physique classique, où la force est le produit de la masse multipliée par son accélération, selon l'équation newtonienne $F=ma$. Freud ne dit évidemment rien de ce que serait cette masse, ou son accélération. Le physicalisme freudien est bien présent, mais ce n'est pas du matérialisme vulgaire.

Toutefois, les problèmes persistent. Par exemple lorsque, dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud dit des pulsions de vie et de mort qu'elles sont « conservatrices » et explique cela ainsi : « de tout état qu'un être a atteint procède une tendance à restaurer cet état, dès qu'il a été abandonné ». En d'autres mots, un être vivant est fait à la base de matière inorganique, il aura donc tendance à revenir à l'état inorganique et la pulsion de mort se charge de ce retour. Or, de deux choses l'une : ou bien Freud ne fait là qu'exprimer en d'autres mots la deuxième loi de la thermodynamique, c'est-à-dire la tendance interne à tout système clos à retrouver l'équilibre énergétique (entropie) – et dans ce cas nul besoin d'invoquer une pulsion particulière –, ou alors il pose une continuité sans faille entre la matière inorganique et les être vivants, ne tenant aucunement compte du saut qualitatif et quantitatif qui existe entre les deux états. Ainsi, un être vivant se définit par son travail constant visant à maintenir une différence de niveau d'énergie avec son environnement (aspect quantitatif) et son mode de fonctionnement absolument différent de la matière inerte (aspect qualitatif). Si donc il y a quelque chose de conservateur dans le vivant, c'est bien l'effort pour se maintenir en vie (auto-conservation), tout le contraire d'« aspirer à retourner » à un état que comme vivant il n'a jamais connu. Pour le dire autrement, le vivant est sans doute apparu plus tard que la matière inorganique dans l'univers, la matière inerte a précédé les organismes vivants, a été antérieure *au* vivant, mais cela ne fait pas

2 Tout de suite après Freud dit à nouveau des pulsions qu'elles « représentent les exigences corporelles posées à la vie d'âme ».

de l'être inorganique (la matière inerte) l'état antérieur *du* vivant. Il n'y a pas de « progression » de l'inerte au vivant, mais apparition du vivant ; par conséquent, la mort n'est pas un « retour », c'est une pure et simple dissolution.

Au vu de ces oscillations et apories, on peut se demander si une autre approche pourrait les éviter tout en nous maintenant dans la logique freudienne.

Les systèmes vivants

Le vivant, c'est ce à quoi nous avons affaire en psychanalyse. Et il existe aujourd'hui des théories du vivant qui valent un détour pour nous psychanalystes, détour qui nous permettra de tenter une autre réponse au problème des pulsions, de leur place tant dans l'appareil psychique que dans la cure, et de leur rapport avec la parole.

Une conception moderne des organismes vivants, développée à partir des travaux des théoriciens chiliens Umberto Maturana et Francisco Varela, y voit des systèmes *autopoïétiques*, c'est-à-dire auto-organiseurs (Varela, 1989). Conception inéluctable, à moins d'invoquer un Créateur. L'*autopoïèse* signifie aussi que les systèmes vivants ne sont pas des systèmes à *input/output*, ni par conséquent des systèmes stimulus/réponse chers aux comportementalistes et basés sur le modèle de l'arc réflexe. L'auto-crédation et l'autonomie du fonctionnement est leur caractéristique essentielle, avec, par extension, la capacité de s'auto-réparer en cas d'atteinte à leur organisation, dans la mesure où l'atteinte n'est pas de taille à détruire leur barrière protectrice. Cette barrière, faut-il souligner, n'est pas un simple contenant. On l'appelle « clôture opérationnelle » pour souligner qu'elle est un agent qui assure *activement* le maintien du système en assurant la persistance des différences énergétiques entre dehors et dedans. La clôture opérationnelle – pensons par exemple à la membrane cellulaire – lutte constamment contre la loi d'entropie, contre la tendance à l'équilibre thermodynamique, équilibre qui signifierait pré-

cisément la mort du système, sa dissolution dans l'environnement. Ce faisant, elle travaille aussi à assurer l'autonomie du système, c'est-à-dire le fait de fonctionner selon ses propres lois internes. Cela nous est déjà familier en psychanalyse, si l'on pense à la façon dont Freud discute, en 1915, de l'inconscient par contraste avec le préconscient-conscient en disant que, au-delà de la qualité consciente, c'est le fonctionnement selon des lois différentes qui les distingue.

Il s'ensuit que la clôture opérationnelle est constitutive du système non pas à la manière d'une simple palissade, mais en tant que partie intégrante de ce qu'il y a de vivant dans ce système. Il découle aussi de cette conception que l'environnement est par définition dangereux, potentiellement destructeur pour un système donné ; cela, non par quelque intention malveillante ni par quelque pulsion de destruction propre à l'environnement, mais par le simple fait que le système n'est système que par sa différence avec son environnement. Abolissons la différence et nous abolissons tant le système que l'environnement, puisque ces deux concepts sont inséparables et ne fonctionnent qu'en se définissant l'un par rapport à l'autre. Leurs positions relatives sont d'ailleurs interchangeable, à la manière des pronoms « Je » et « Tu » lors d'un dialogue. Chaque entité vivante peut être vue en tant que système, mais elle peut aussi former l'environnement pour un autre système si ce dernier se définit par différence avec elle. Il s'ensuit aussi que, bien que dangereux pour le système, l'environnement lui est essentiel. La conception autopoïétique du vivant est, comme on le voit, tout autant une conception écologique.

Tout cela peut paraître loin de la recherche freudienne, mais considérons ce qui suit :

« Pour ce qui est de la vésicule vivante [...] Ce petit morceau de substance vivante est en suspens au sein d'un monde extérieur chargé des énergies les plus fortes et il serait anéanti par l'action des stimuli de celui-ci s'il n'était pourvu d'un pare-stimuli. » (Freud, 1919a, p. 298)

On aura reconnu un passage de *Au-delà du principe de plaisir*, et on aura été frappé par sa grande ressemblance avec la description des systèmes autopoïétiques. Pour la vésicule vivante (lire : le système), le monde extérieur (l'environnement) est chargé d'énergies qui l'anéantiraient si elle ne s'était pourvue d'un pare-stimuli (d'une clôture opérationnelle). Certes des différences persistent, par exemple, dans la façon qu'a Freud de concevoir le pare-stimuli comme une couche corticale à toutes fins pratiques morte, une sorte de couche cornée qui ne serait donc qu'un bouclier passif³. On ne tiendra pas rigueur à Freud, écrivant à une époque où la biologie cellulaire est à ses débuts, de ne pas connaître la riche gamme d'activités qui est le propre de la membrane qui englobe une cellule vivante, de sorte que pour penser le pare-stimuli il s'est plutôt inspiré de la couche cornée de la peau, ou de l'écorce des arbres. Ce qui n'est pas faux ; mais ce que Freud semble négliger, bien que ce soit implicite dans sa description, c'est que le pare-stimuli n'est pas un simple bouclier ; il est tout autre que passif, du moins si on le conçoit comme clôture opérationnelle rendant possible ce que Varela appelle des « couplages structurels », c'est-à-dire des possibilités d'échanges non-destructeurs entre système et environnement. Il faut en effet noter que si un système ne peut absolument pas se passer de l'environnement, comme déjà mentionné, d'autre part le système intervient dans son environnement et en quelque sorte le définit comme sa niche écologique. Les couplages structurels sont donc des ports de commerce, si l'on veut, assurant la vitalité de l'ensemble système/environnement.

La faculté de langage : pare-stimuli et couplage structurel

La métaphore de la vésicule vivante surgit sous la plume de Freud dans la partie dite par lui « spéculative » de *Au-delà du principe de plaisir*, au cours de sa quête d'une théorie du traumatisme psychique.

3 On retrouve là, à peine modifiée, l'idée des « barrières de contact » formulée dans le *Projet* de 1895.

Théorie qui pourrait sembler s'opposer à la théorie du conflit intrapsychique – et il n'est pas rare de nos jours de voir, dans les publications psychanalytiques, le modèle pulsionnel évacué au profit du modèle traumatique. Ce serait un trop grand détour, pour mon propos d'aujourd'hui, de m'engager directement dans cette discussion⁴. Je l'aborde néanmoins tangentiellement dans ce qui suit, en me centrant désormais plus directement sur le thème de la parole.

Ayant introduit, quoique sommairement, la théorie des systèmes autopoïétiques, il me faut maintenant ajouter que cette théorie ne se limite pas à décrire les seuls organismes biologiques. Le sociologue allemand Niklas Luhmann, par exemple, l'a étendue à tout système auto-organisé, dont les groupes et sociétés humaines et les systèmes psychiques individuels. Nous pouvons donc aborder sous cet angle le système psychique tel qu'en lui-même, sans nous en tenir à sa seule métaphore biologique⁵. Nous trouvons alors que pour ce système, une faculté essentielle apte à établir des couplages structurels – c'est-à-dire des rapports non-destructeurs avec son environnement –, c'est la faculté de langage. Langage, faut-il préciser, entendu au sens qu'établit Ferdinand de Saussure, à ne pas confondre avec la *langue* et encore moins avec la *parole*. Langage qui chez Saussure *n'est pas un système*, c'est une *faculté* parce que :

« [p]ris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des

4 J'en ai traité plus en détail dans mon travail intitulé « Ten short Essays on How Trauma is Inextricably Woven Into Psychic Life » (Scarfone 2017).

5 Métaphore qui incarne chez Freud un des « morphismes » identifiés chez lui par Laplanche (1987) ; dans ce cas précis : le « biomorphisme ».

faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité⁶. » (Saussure, 1916, p. 15-16.)

Par contre, ce qui fait système, c'est la *langue* :

« Pour nous elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. » (p. 15).

Mais alors que la langue est un produit social, et qu'elle « n'existe parfaitement que dans la masse » (p. 19), sa mise en œuvre, son *exécution* « n'est jamais faite par la masse ; elle est toujours individuelle, et l'individu en est toujours le maître ; nous l'appellerons la *parole*. » (*Ibid.*)

Ces définitions, dont je m'excuse du caractère un peu scolaire, sont essentielles afin de souligner l'importance de la parole, car si celle-ci est toujours individuelle, si elle est l'exécution par un individu du système de la langue, si elle est elle-même produit social de la faculté du langage, il s'ensuit que le système psychique, en tant que capable de parole, a comme environnement privilégié le système de la langue. (Rappelons qu'un système peut être un environnement pour un autre système.)

Considérons maintenant l'*infans* plongé dans un bain familial et social où règnent des langues multiples, langues dont Ferenczi a su décrire la confusion possible et ses effets. L'idéal, croirait-on, serait que la parole de ces autres, les adultes, soit reçue sans obstacle, que la langue des autres soit transparente pour l'enfant qui y baignerait comme un poisson dans une eau cristalline. Or il n'en est rien. Les langues que

6 Ce qui détruit d'avance toute idée d'un « inconscient structuré comme un langage » (Lacan), puisque le langage, selon Saussure (dont Lacan pourtant s'inspire) n'a pas de structure.

parlent les adultes véhiculent des messages énigmatiques ou compromis, comme le montre Laplanche (1987), avec leur charge de *Sexual* dont l'effet est nécessairement traumatique à des degrés divers. Dans le meilleur des cas, le trauma est minime et l'appareil psychique demeure dans l'ensemble intact et capable de « traiter » les dits messages, c'est-à-dire de les traduire en partie : c'est le cas de l'*implantation* ordinaire du *Sexual*, dont on peut dire qu'il s'agit d'un trauma *structurant*. Mais le trauma peut être intense au point d'endommager l'appareil psychique lui-même, à empêcher sa différenciation topique : c'est le cas de l'intromission violente du *Sexual* par voie de messages qu'il est impossible ou interdit de traduire. Entendre ici que dans le second cas, il est interdit ou impossible à l'enfant de « prendre la parole », c'est à dire d'intervenir comme sujet dans le système de la langue, de mettre en œuvre sa faculté de langage avec sa fonction traductive. La faculté de langage nous apparaît en effet comme la « clôture opérationnelle » ou le pare-excitation par excellence, sa fonction traductive effectuant les couplages structurels avec l'environnement. Mais la clôture, comme déjà dit, n'est pas inerte et permet de ressentir les perturbations dues à l'environnement ; par ailleurs, l'impossibilité dans laquelle se trouve l'enfant de traduire intégralement l'élément perturbant dans le message véhiculé dans la langue de l'autre est ce qui fait précisément de lui un *in-fans* (celui qui ne parle pas), du moins par rapport aux composantes sexuelles du message de l'autre.

La parole comme appropriation

Revenons à Freud, mais cette fois à sa lettre à Fliess du 6 décembre 1896 (anciennement connue comme « lettre 52 »), qui est la source du modèle traductif élaboré par Laplanche. Freud y pose que la perception [des messages de l'adulte, dira Laplanche] donne lieu à l'inscription de « signes de perception ». À présent, distinguons, en simplifiant, au sein de ces signes une partie « claire » [message tendre d'attachement, par exemple] et une partie énigmatique, compromise par le sexuel de l'adulte. Dans le modèle de Freud les signes de per-

ception seront soumis à des traductions successives, traductions dont les ratés laisseront derrière eux des « *fueros* », en retard par rapport à la production nouvelle de sens. Et Freud s'empressera de préciser que ces ratés dans la traduction, *c'est ce que cliniquement nous appelons refoulement*. (Freud, 1896, p. 265.) Pour Laplanche aussi, les « *fueros* », les laissés pour compte de la traduction, sont refoulés ; mais il va plus loin dans la logique freudienne et pose qu'ils deviennent par le fait-même les « objets-sources » de la pulsion.

Si la faculté de langage, entendue ici comme faculté traductive, est un pare-excitation, c'est parce que, comme nous le voyons dans le cas de l'intromission, la langue de l'adulte comporte des messages qui se comparent à ce que Freud appelait des « énergies surgrandes » du monde extérieur contre lesquelles la « vésicule » (ici l'appareil psychique et par conséquent le moi de l'infans) doit se protéger. Le modèle traumatique d'*Au-delà du principe de plaisir* est ici à nouveau reconnaissable. Mais conjuguons le modèle de la vésicule confrontée au monde extérieur avec le modèle de la « lettre 52 » et avec la théorie de la séduction généralisée : on voit alors l'impact traumatique comme non seulement *compatible* avec la théorie pulsionnelle (ou théorie du conflit intra-psychique), mais aussi comme *source* des pulsions.

La faculté de langage est un pare-excitation qui lie en bonne partie (c'est-à-dire traduit, rend conformes au moi de l'enfant) les excitations venant du monde adulte, mais qui échoue aussi en partie ; nous avons vu que cet échec de traduction, Freud le nomme *refoulement*. Nous avons donc trauma et refoulement tout ensemble. Or qu'est-ce qui permet d'ajouter à cela que les restes non-traduits sont des sources pulsionnelles ? Plusieurs raisons, la première étant que le refoulé ne reste pas inerte, mais « pousse » sur le moi qui s'accommode parfois très mal de ce retour du refoulé. Ce moi perçoit donc le refoulé en tant que pulsion. On s'appuie pour dire cela sur les mots mêmes de Freud :

« Nous la représentons [la pulsion] comme un certain montant d'énergie qui pousse dans une direction déterminée. C'est de ce pousser qu'elle tient son nom : pulsion. » (Freud, 1932, p. 179.)

De même, dans « Constructions dans l'analyse », Freud parle de « pulsion vers le haut (*Antrieb*) du refoulé » (Freud, 1937, p. 70).

De la sorte, la pulsion est libérée de la conception tant ontologique que mythologique. Nous n'en retenons que le mouvement, que le processus par lequel « ça pousse ». Les restes intraduits (« *fueros* ») étant refoulés, ils sont par définition exclus du système du moi ; ils en constituent par conséquent l'environnement. Environnement qui par définition est dangereux, potentiellement destructeur pour le système. *Le modèle du traumatisme est ainsi importé à l'intérieur même du système psychique.* Le modèle du refoulement est la reprise à l'interne du modèle traumatique décrit dans le rapport avec le monde extérieur. Rien d'étonnant à cela si nous considérons que pour Freud le sexuel infantile est par essence traumatique. Mais il y a plus. Dans un court texte en introduction à *Sur la psychanalyse des névroses de guerre* d'Abraham et Ferenczi, écrit la même année que *Au-delà du principe de plaisir*, Freud travaille précisément à unifier en une seule conception théorie du refoulement et théorie traumatique et aboutit ainsi à cette conclusion :

« Les difficultés théoriques qui font obstacle à une telle conception unificatrice ne semblent pas insurmontables : ne peut-on pas qualifier à bon droit le refoulement, qui est au fondement de toute névrose, de réaction à un trauma, de névrose traumatique élémentaire ? »⁷ (Freud, 1919b, p. 223.)

Ce qui concorde parfaitement avec le modèle de la lettre 52. Comme on le voit, il n'y a pas chez Freud de contradiction entre traumatisme et

7 J'ai examiné cela plus en détail dans l'article déjà cité « Ten Short Essays... » (Scarfone, 2017).

refoulement et, comme déjà vu, on peut généraliser l'idée au-delà de la névrose classique. Mais revenons à la parole.

Les « *fueros* », ces exclus, poussent donc, pour ainsi dire, sur la clôture du moi pour y être admis, traduits, la psyché étant une machine essentiellement traductive, herméneutique : la production de sens, la prédiction, la connaissance de son environnement est sa tâche centrale⁸. Or, suivant la « lettre 52 », toute traduction se subdivise en un volet proprement traductif et un volet refoulant qui reflète son échec partiel. On conçoit sans peine que le volet traductif est un fait de parole. Le refoulé, lui, se situe exactement à l'opposé, constitué de ce qui n'a pas encore été pris dans le réseau de la langue du sujet, ce refoulé, faut-il souligner, n'étant rien d'autre que le sexuel infantile. Nous revoilà donc en présence de la part en chacun de nous qui ne parle pas, l'*in-fans*. La parole, dans la vie comme dans la cure, est ce qui tente de dire le réel inconscient – la réalité psychique – comme on parle de la réalité matérielle. Pour dire cette dernière, si les mots manquent au début, ils seront appris. Mais pour la réalité psychique, nous serons toujours en reste, et c'est le travail de la cure de donner à l'analysant la possibilité d'élargir sa capacité d'exécuter la fonction du langage, de se débrouiller avec la langue de l'autre et ses messages énigmatiques, de se les approprier dans sa langue propre, en prenant la parole.

La prise de parole, c'est ce qu'on a de mieux à proposer pour le travail d'analyse. Dans *Le moi et le ça* Freud laisse de côté le problème de définir positivement ce qu'est l'inconscient, n'en faisant que le vis-à-vis anarchique du moi cohérent. Il s'intéresse plutôt à ce que signifie le « devenir conscient ». Une fois de plus il délaisse l'ontologie pour s'attarder aux processus. Il définit comme condition du devenir conscient le fait d'adjoindre aux motions refoulées des représentations de mots. Nous sommes en 1923, et l'appareil traductif de la lettre 52 n'est pas

8 C'est pour cela que pour *analyser* nous devons travailler dans le sens contraire de l'herméneutique (Laplanche, 1995).

mentionné, mais sa présence implicite me semble indiscutable. Dans la logique de cet appareil, il va de soi que tout devenir conscient n'épuise jamais le « à traduire » inconscient, mais laissera encore des « *fueros* ». Tout devenir conscient est aussi un refoulement.

« Ces représentations de mots, dit Freud à cette occasion, sont des restes mnésiques, elles furent un jour des perceptions et peuvent, comme tous les restes mnésiques, redevenir conscientes [...] [N]e peut devenir conscient que ce qui fut un jour perception *cs*, et, en dehors des sentiments, ce qui provenant de l'intérieur veut devenir conscient doit tenter de se transposer en perceptions externes. Cela devient possible par le moyen des traces mnésiques. » (Freud, 1923, p. 264-265.)

Ces restes mnésiques sont, croit Freud, « contenus dans des systèmes immédiatement contigus au système *Pc-Cs* (Préconscient-Conscient) ». Ils constituent en quelque sorte une réserve linguistique issue de la langue de l'autre, des formes symboliques qui ont été transmises au cours de la relation adulte-enfant. C'est, si l'on veut, le résultat de ce qu'Aulagnier décrit comme le travail du porte-parole, de sa violence primaire inéluctable.

La parole en analyse est par conséquent l'acte par lequel un sujet s'auto-organise, ne serait-ce que pour un court laps de temps, en se différenciant du système de la langue de l'autre, tout en puisant dans cette même langue pour énoncer ce qui a été jadis perçu mais qui s'est enregistré comme exclu, comme « *furo* » et qui est source pulsionnelle, potentiellement destructrice. Souvenons-nous en effet que le système de la langue de l'autre est par définition étranger au système du moi et donc dangereux pour lui. Le moi peut d'ailleurs se trouver scindé entre une langue qui est sienne et une langue aliénée. Dans le meilleur des cas, le moi se retrouve comme « ceinturé » par un ensemble de représentations intermédiaires, formations de compromis, telles les

amorces de fantasmes⁹ ou les fantasmes proprement dits, corps-mêlés à la fois familiers et étrangers. Mais sans le pare-excitation qu'est la faculté de langage avec sa capacité traductive, le sujet verrait à tout moment son organisation saccagée par la montée pulsionnelle de ce qu'il n'a pu en son temps faire sien, voire admettre en son voisinage. Ni peut-il, ce sujet, « exécuter », parler telle quelle la langue de l'autre sans s'y aliéner totalement. Ses traductions/refoulements successifs ont au contraire constitué un trésor de représentations-mots et des amorces de fantasmes qui se nouent en des configurations diverses, originales, même si parfois pathogènes. Ces dernières pourront éventuellement être dénouées à travers un travail de dé-traduction qui donnera à leurs éléments temporairement déliés leur pleine dynamique pulsionnelle, leur poussée, les rendant aptes à se re-conjuguer différemment. Cela ne va pas sans un certain degré d'angoisse et donc de résistance.

La pulsionnel, c'est donc la vitalité même de ce que la langue de l'autre dépose aux frontières de la psyché et dont la traduction institue pour une part une prise de possession par le moi et d'autre part un refoulement. Quant à la destructivité, comme on a vu, elle est déjà là sans que l'on ait besoin d'invoquer une pulsion spécifique : c'est la différenciation elle-même entre système vivant et environnement, entre psyché individuelle et message de l'autre, qui l'institue. Autrement dit, c'est le processus même par lequel un organisme (biologique, social, psychique) prend vie et s'auto-organise qui met du même coup en évidence les conditions de sa possible destruction. Quant à la parole, elle est cet acte éphémère par lequel le système vivant qu'est le psychique délie et relie d'un même geste vie et mort, en une chorégraphie sans auteur, mais non sans poésie. La poésie, après tout, est bien inscrite dans ce terme un peu abstrus d'auto-poïèse en tant que marque distinctive du vivant.

9 Voir à ce sujet mon article « Fantasme et processus de fantasmatisation » (Scarfone, 2016).

Références

Freud, S. (1896) Lettre du 6 décembre 1896 in *Lettres à Wilhelm Fliess*, Trad. Françoise Kahn et François Robert, Paris, PUF, 2006, p. 263 et ss.

Freud, S. (1919a) Au-delà du principe de plaisir, *Oeuvres Complètes de Freud*, vol. XV, 1996, p. 273-338

Freud, S. (1919b) Introduction à *La psychanalyse des névroses de guerre*, *Oeuvres Complètes de Freud*, vol. XV, Paris, PUF.

Freud, S. (1923) Le moi et le ça, *Oeuvres Complètes de Freud*, vol. XVI, Paris, PUF.

Freud, S. (1932) Angoisse et vie pulsionnelle, in *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. Oeuvres Complètes de Freud*, vol. XIX, Paris, PUF.

Freud, S. (1937), Constructions dans l'analyse, *Œuvres complètes de Freud*, Vol XX, Paris, PUF, 2010, p. 61-73.

Freud, S. (1939) Résultats, idées, problèmes, *Œuvres complètes de Freud*, Vol XX, Paris, PUF, 2010, p. 319-320.

Green, A. (2002), *La pensée clinique*, Paris, Éditions Odile Jacob.

Laplanche, J. (1987) *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF.

Laplanche, J. (1990) Implantation, intromission, in *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, 1997.

Laplanche, J. (1995) La psychanalyse comme anti-herméneutique, in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, « Quadrige », 1999, p. 243-261.

Saussure, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, disponible en version électronique <https://arbredor.com/ebooks/CoursLinguistique.pdf>

Scarfone, D. (2016) Fantasma et processus de fantasmatisation, *Revue française de psychosomatique*, 2016/2 (n° 50), p. 47-68.

Scarfone, D. (2017) Ten Short Essays on How Trauma is Inextricably Woven Into Psychic Life, *The Psychoanalytic Quarterly*, Volume LXXXVI, Number 1, p. 21-43.

Varela, F. (1989) *Autonomie et connaissance*, Paris, Seuil.

Table ronde

SUZANNE TREMBLAY

Suzanne Tremblay

J'avoue que c'est tout un défi après la richesse, la complexité et la densité des présentations de ce matin. J'ai eu deux images en vous écoutant – en particulier Dominique. Je te réécoutais jeter des ponts entre les théories des systèmes vivants, la vésicule de Freud, Laplanche, le self, la langue, et j'étais partagée entre des images d'acrobates ou de jongleurs. Alors je te laisse choisir. Je tiens tout d'abord à remercier les organisateurs de ce colloque, Ellen, Laurence et Carole pour leur invitation à animer cette Table Ronde. C'est à la fois un honneur et un plaisir d'animer la discussion suite à ces deux présentations qui tout en s'arrimant à la métapsychologie freudienne apportent une réflexion à la fois nouvelle et rigoureuse sur les enjeux pulsionnels de la parole.

Chers André et Dominique, c'est avec un plaisir renouvelé que je me suis plongée dans la lecture de vos textes. Partagée entre l'enthousiasme pour une pensée originale et tellement bien ficelée qu'elle entraînait mon adhésion et le vertige engendré par les multiples associations qui

me venaient, je me suis dit que j'étais bien mal partie pour une discussion. Il m'a fallu les laisser reposer un peu pour y revenir. Avant de passer la parole à la salle, j'aimerais reprendre quelques éléments de vos présentations et tenter de les faire dialoguer entre elles, en faisant ressortir les points de convergence ou de divergence. Il m'est bien sûr impossible, dans le temps qui m'est imparti, d'en faire ressortir toute la richesse et la complexité mais je vais tenter d'en tirer quelques fils qui me sont apparus essentiels, ou à tout le moins qui m'ont interpellée davantage. Je dois vous avouer que je demeure avec beaucoup de restes non traduits.

J'ai été frappée tout d'abord par les angles différents que vous avez choisis pour aborder les enjeux pulsionnels de la parole. Alors que Dominique, tu déploies cette question en nous emmenant aux frontières de la psychanalyse avec les théories des systèmes vivants, vous avez privilégié André de l'aborder sous l'angle de la résistance, résistance inhérente à toute parole dans la cure. Cela m'amène au premier point que j'aimerais faire ressortir. Dominique, revoyant la notion de pare-stimuli à la lumière des théories du vivant et des systèmes autopoïétiques comme un filtre, une clôture opérationnelle qui, comme tu le dis, fait partie intégrante du système, donc comme un lieu d'échange entre le dedans et le dehors, tu soumetts l'hypothèse que le langage est cette faculté qui permet de favoriser les échanges avec l'environnement. Faculté de langage, entendue comme faculté traductive, qui agit comme un pare-excitation qui lie les excitations, les messages énigmatiques, venant du monde adulte.

Tu mets l'accent sur la fonction liante et pare-excitante de la parole, alors que, de votre côté, André, vous mettez de l'avant la part des résistances de la parole dans la cure et cela : « *même quand elle tente de se faire exploratrice par l'associativité prescrite par la règle fondamentale. La parole dès lors est contrainte, elle épouse la résistance en s'engageant dans les détours, ou en s'immobilisant dans la contrainte de répétition ou le silence.* » Parole associative qui, si elle peut témoigner de la fécondité de l'analyse, peut aussi devenir évitement, résistance.

Quand la parole signe l'aliénation du sujet, toute parole « vraie » – et dès lors toute entreprise analytique – devient transgression et menace la survie du moi. « Tout ce que je dirai pourra se retourner contre moi », me répète une patiente. L'entreprise de l'analyse met alors d'emblée le moi en péril qui se voit pris entre une aliénation au désir de l'autre, ce désir fut-il de tout dire, et le risque d'une prise de parole.

Ma première question s'adresse à André Beetschen. Quand l'entreprise analytique elle-même ne peut être que menace pour un moi sous emprise ou menacé par la destructivité, la possibilité d'un transfert sur la parole est compromise. Dans ces cas, comment redonner à la parole – voire même l'instituer – sa fonction de liaison et d'échange ?

André Beetschen

Immense question ! Dans ce que vous dites ici, vous soulignez ce qui est au cœur de la résistance dont je parlais tout à l'heure dans mon exposé. Comment travaillons-nous avec cette résistance-là ? Je ne sais pas si l'on redonne la parole. Je crois plutôt que ce qui se réalise avec l'expérience analytique change le mode d'expression de la parole, de par l'obstination de l'analyste à travailler sur ce qui n'est pas dit dans la parole, donc sur l'*agieren*, sur l'*agieren* du transfert : en deçà donc de ce que dit la parole, et sur sa dimension d'acte, sur ce qu'elle fait à l'analyste. Ceci est certes le propre de toute cure et ceci est différent pour chacune parce que le patient ou la patiente méconnaît longtemps ce qu'il ou elle agit dans l'acte psychique de transfert de la parole. Alors comment cela se traite-t-il dans le cours courant de la cure ? La seule réponse que je puisse faire, c'est que l'ouverture à la parole se produit comme un effet (de la parole associative, du surmontement des résistances) plutôt que comme une décision qui s'apparenterait à une décision opératoire.

Suzanne Tremblay

Bien, d'ailleurs je souhaitais enchaîner sur la résistance et cela va

peut-être permettre d'élaborer davantage cette question. André, dans votre présentation, vous avez choisi de vous attarder à la question des résistances, en particulier les résistances du ça liées aux formes de la destructivité. Vous dites : « De cette appartenance, elles gardent leur puissance de négativité : un non à la vie, à l'excitation libidinale, au sexuel, un non à l'action de l'autre. Donc immobilisation, plus de déplacement... » Et vous avez très bien illustré, entre autres dans le cas de Paule, comment opère l'analyse quand les premières liaisons/ transformations pulsionnelles n'ont pas eu lieu. Vous avez montré dans cette courte vignette l'importance de l'angoisse, qui vous semble essentielle. Je me rappellerai toujours ces paroles d'André Lussier qui était un de mes superviseurs quand j'étais candidate. Il répétait toujours : « Suivez le fil de l'angoisse ». J'ai donc été frappée de voir comment vous situez aussi l'angoisse dans son rôle central. Vous illustrez bien tout ce passage de l'effroi à l'angoisse à travers cet événement transférentiel que vous citez et dans laquelle apparaît une première liaison pulsionnelle chez Paule.

En fait la question, je ne sais trop comment je pourrais la formuler. C'est à propos du traitement de la résistance, lequel doit passer par la recherche des voies de liaisons pulsionnelles. : liaison/déliation ou mixtion/démixtion, deux processus que vous décrivez comme n'étant pas nécessairement équivalents. En quoi ces deux processus différents selon vous ? Ou est-ce deux manières de nommer la même chose ?

André Beetschen

Je n'ai pas de réponse assurée là-dessus. D'ailleurs les deux termes en opposition dualiste sont distingués par Freud lui-même : liaison/déliation et mixtion/démixtion que l'on appelle aussi intrication ou désintrication. Je pense que la question de la déliation est vraiment quelque chose qui concerne spécifiquement la pulsion. La dimension de la décharge – c'est comme cela que la déliation apparaît dès le départ dans *Les Lettres à Wilhelm Fliess* – est la question même de l'économie de la

pulsion. La déliation engage à mes yeux la présence agissante des processus primaires, et donc un certain type de manifestations psychiques et d'énoncés.

Tandis que le couple mixtion/démixtion concerne un possible alliage des pulsions. On est là dans la deuxième théorie des pulsions, autrement dit celle du dualisme pulsion de mort ou de destruction et pulsion de vie. Mixtion/démixtion concerne effectivement une capacité acquise par le moi au travers du développement psychique, capacité stimulée dans la cure par l'investissement des liens libidinaux, notamment oedipiens. Ainsi ne dirais-je pas que la liaison est un alliage pulsionnel : elle est davantage un type d'opération psychique alors que l'alliage, si je prends l'exemple du masochisme qui est là un événement central, avec la question du masochisme primaire, du masochisme gardien de la vie, me semble typiquement une forme de mixtion pulsionnelle.

Dominique Scarfone

Je voudrais intervenir pour préciser que la question de la mixtion/démixtion se pose seulement dans la mesure où l'on suit Freud à propos de la dualité pulsionnelle pulsion de vie/pulsion de mort. Si au contraire on suit Laplanche, pour qui la pulsion de mort est une pulsion sexuelle de mort, alors cette question d'alliage des pulsions ne se pose plus. Il n'est question que de liaison (pulsion de vie) et de déliation (pulsion de mort).

Suzanne Tremblay

L'autre question concerne l'utilité de l'utilisation du concept de la pulsion de mort. Il m'a semblé André et Dominique dans vos présentations que vous divergez sur cette question pour éclairer les formes extrêmes de destructivité. André, vous affirmez dans l'un de vos textes que j'ai lu en préparation de ce colloque que la destructivité du pulsionnel n'est jamais complètement surmontée puisque la tendance à l'extinc-

tion reste le cœur économique de la pulsion. Destructivité du retour au zéro, la pulsion de mort serait alors liée à une intensité dévastatrice qui ne trouverait aucun recours auprès de l'objet.

Dominique, tu réfutes cette conception de la pulsion de mort comme tendance au retour à l'inanimé. S'il y a quelque chose de conservateur dans le vivant, dis-tu, c'est l'effort pour se maintenir en vie face à un environnement qui, tout en lui étant essentiel, constitue une menace pour le système. « Quant à la destructivité, » nous dis-tu, « elle est déjà là sans que l'on ait besoin d'invoquer une pulsion spécifique [...], c'est le processus même par lequel un organisme biologique, social, psychique prend vie et s'organise qui met du même coup en évidence les conditions de sa possible destruction. »

Alors ma question, que j'ai reformulée parce qu'en t'écoutant ce matin j'ai compris un peu différemment que pour toi la pulsion elle-même est destructivité et que ce n'est donc pas utile d'ajouter une autre pulsion, si je t'ai bien suivi. Ma première question pour toi était : qu'en est-il des formes extrêmes de destructivité ? Est-ce possible de les concevoir sans avoir recours à la notion de pulsion de mort ? Et la seconde question : à ce moment-là comment comprendre leur genèse infantile ? Quel est le rôle de l'environnement premier dans la genèse infantile de la destructivité ?

Dominique Scarfone

C'est une bonne question. Il faut, je crois, partir de l'idée que la pulsion est nécessairement désorganisante, que la pulsion ne veut rien savoir de l'organisation. C'est le moi qui, à l'aide de tout ce qui se construit à la faveur d'une relation suffisamment bonne à l'objet, se construit grâce aux frayages qui en quelque sorte canalisent une part de l'énergie pulsionnelle dans des circuits viables et atténuent ainsi l'effet purement anarchique de la pulsion.

Ma querelle avec l'expression « pulsion de mort » vient entre autres du fait que le mot « mort » fait tout de suite appel à des images parfois même romantisées, « l'être-pour-la-mort » chez Heidegger, par exemple. Or, d'une part je crois que ça n'a rien à voir avec ce que visait Freud, qui était la mort biologique, mais cette mort biologique elle-même est problématique parce que la seule « mort », dans « pulsion de mort », à laquelle nous ayons affaire en psychanalyse, c'est la destruction psychique, la désorganisation psychique.

Quand on en parle cliniquement, on passe, à mon avis, trop facilement à un autre niveau, celui de la destructivité agie. L'*agieren* dont parle André me semble tout à fait important, c'est un *agieren* qui a un résultat pratiquement comportemental, observable et qui reflète l'incapacité de liaison par le moi de l'énergie pulsionnelle. Il est donc tout à fait possible de poser que c'est par défaut d'introjection de la pulsion, pour parler comme Ferenczi, que se manifeste extérieurement cette destructivité. Celle-ci apparaît alors comme une défaillance de liaison du moi, une défaillance à contenir et à élaborer l'énergie pulsionnelle. Donc pour moi, il n'y a pas de contradiction avec ce que disait André et avec quoi je suis totalement d'accord : que ou bien on travaille à partir de l'*agieren*, à partir de ce qui n'est pas encore psychique, ou alors on délue (on analyse) ce qui était psychique mais qui s'était en quelque sorte figé dans un nouage stéréotypé, répétitif et improductif, enfermé dans la contrainte de répétition. On travaille alors à délier, dénouer ces formations figées dans l'espoir qu'un nouveau travail de liaison soit possible, mais cette déliaison réactive tout de même le plan de l'agir. Or, pour moi, il est essentiel de se rappeler que le transfert ce n'est pas ce que les patients *nous disent*, c'est ce que les patients *nous font vivre*. André l'a très bien souligné et je souscris totalement à cette idée que cette sorte d'agir est le cœur même du transfert.

André Beetschen

La pulsion de mort est au cœur d'un débat si récurrent que nous n'allons

certes pas le régler aujourd'hui! Le problème est cependant de savoir à partir de quand l'on reste ou l'on sort, concernant le pulsionnel – tu l'as bien dit au sujet de la dimension vivante du pulsionnel – du registre du plaisir. *Au-delà du principe de plaisir* repose sur cette question-là : en effet, avec le second dualisme quelque chose est mis en évidence, qui ne s'inscrit plus dans les formes psychiques que prend la pulsion. Il ne s'agit pourtant pas de verser dans une sorte de célébration de la pulsion sexuelle mais de se demander comment ce qui ne fonctionne plus dans le registre du plaisir peut être maintenu dans le cadre ou l'unité de la notion de pulsion.

Dominique Scarfone

Ce que tu dis est très important, et, à ce sujet, je me réfère pour ma part à Michel de M'Uzan qui était absolument allergique à la notion de pulsion de mort, mais qui pourtant était à mon avis celui parmi les analystes qui a le plus travaillé de façon conséquente avec la notion d'un au-delà du principe de plaisir. Il a beaucoup travaillé à partir du point de vue économique, de la fonction de décharge (je pense par exemple à son article « Les esclaves de la quantité »). Il a donc travaillé avec l'aspect quantitatif qui rend possible une conception de l'au-delà du principe de plaisir sans référence au concept de pulsion de mort. Pourtant il désigne bien là, de façon beaucoup plus opérationnelle si l'on peut dire, beaucoup plus actualisée, ce que l'expression freudienne de « pulsion de mort » tente de désigner, mais de M'Uzan ne nous entraîne pas sur des chemins métaphysiques. L'incarnation, si l'on peut dire, de l'au-delà du principe de plaisir, c'est la contrainte de répétition. D'ailleurs je voudrais souligner que dans l'exemple de Paule que tu as donné, j'entendais quelque chose de l'article « Le même et l'identique » de Michel de M'Uzan où il donne l'exemple d'une répétition qui *semble* être à l'identique (en fait, une répétition à l'identique, ça n'existe pas vraiment), mais au milieu de laquelle s'introduit un jour une petite différence. C'est ce qui semble se passer chez Paule qui tout à coup imagine avoir sa crise non plus n'importe où, mais devant ta porte. Cette petite

différence la fait traverser du côté d'une répétition élaborative plutôt que de rester aux prises avec une répétition improductive. Il me semble que c'est de ce problème qu'il s'agit surtout dans *Au-delà du principe de plaisir* (contrainte de répétition ou possibilité d'élaboration psychique) et que pour cela on n'a pas besoin du concept de pulsion de mort.

André Beetschen

Je suis d'accord avec cela et le mot figure dans mon exposé en disant que le débat est actuel. Dans ce que j'écris actuellement, j'évite d'employer le mot pulsion de mort. J'emploie le mot pulsion de destruction bien davantage que celui de pulsion de mort. En tout cas, ton appui sur Michel de M'Uzan est très pertinent et il ouvre à ce que celui-ci a mis en évidence comme champ du « vital-identital », dans l'opposition au « sexual » libidinal, objectal et narcissique, ainsi désigné par Jean Laplanche.

Suzanne Tremblay

Alors ça sera peut-être une légère répétition par rapport à ce qu'on vient de dire, mais j'avais quand même envie de parler de la question de l'*agieren* qui nous mène à la question du transfert et du contre-transfert et des résistances du côté de l'analyste. La parole analytique est dite dans le transfert où elle ravive l'infantile; alors que la règle enjoint au patient de tout dire, paradoxalement c'est l'*infans*, les sans-parole qui s'incarne dans le présent de la séance. Paradoxe de toute parole en analyse qui porte en elle ce qui l'excède. L'*agieren*, manifestation de la motion pulsionnelle dans la parole, est une forme de résistance qui se refuse à la représentation, dites-vous André, dans votre présentation. L'Inconscient trouve dans ce *dire* qui n'est plus un dire mais un *faire*, le moyen par lequel s'exerce la force de la répétition. Dominique, tu réfères ailleurs à celle-ci comme la part aphasique du langage, à ce qui cherche à se dire en deçà des mots. De son côté, Roussillon la désigne comme fonction rhétorique du langage, c'est-à-dire cette part de la

parole en-deçà de la représentation, part agissante qui cherche à produire un effet sur le récepteur. L'*agieren* est donc tout autant ce qui se refuse à la représentation que ce qui aussi fait signe, pave la voie à une parole potentielle.

Comme vous le rappelez dans votre exposé André, le combat contre les résistances est bien celui, pour une part, de l'advenir psychique de l'*agieren*. Cela pose la question du contre-transfert et des résistances chez l'analyste. Je vous cite : « *La résistance la plus grande s'attache à la construction du transfert à partir de la façon dont nous sommes saisis comme analyste, jusque dans notre capacité d'imaginer l'autre à partir de notre « pensée rêvante» et de la tolérance à nos mouvements de régression formelle.* » Épreuve donc du contre-transfert lorsqu'il s'agit de tolérer une passivité obligée ou consentie, *passibilité* selon l'expression de Dominique, où le risque est de faire collusion avec l'inanimé dites-vous, ou lorsque, touchés dans le mouvement même de notre vie psychique, « touchés au mort » selon l'expression de Pontalis que vous nous rappelez, nous avons recours à un activisme interprétatif qui tout en montrant ses limites, trahit parfois la haine dans le contre-transfert.

Alors la prochaine question s'adresse à vous deux. Dans les analyses difficiles, ce mouvement de psychisation de la pulsion à la parole ne peut donc se penser sans que l'analyste ne fasse l'épreuve du contre-transfert. Comme vous l'illustrez si bien André dans l'analyse de Paule, il faut se laisser modifier par le patient, dites-vous, tout comme l'*infans* a pu faire l'expérience de modifier l'objet et j'ajouterais, encore plus s'il n'a pu faire cette expérience de modifier l'objet. Mais cela n'est-il pas vrai de toute analyse et pas seulement avec les analyses difficile ?

André Beetschen

C'est moins une question qu'une remarque pertinente. J'ai évoqué que j'avais à l'esprit des patients difficiles, compliqués, au destin parfois tragique. Qu'advient-il lorsqu'on essaie de penser à ce qui s'est

passé, à ce qu'on a fait, à ce qu'on n'a pas fait, à ce que l'on a manqué ? J'accorde beaucoup d'importance, comme vous l'avez remarqué, à ces moments de contre-transfert découragé de l'analyste. C'est-à-dire ces moments où non seulement on se sent perdu (on l'est quand même assez souvent devant la répétition!) avec l'impression que notre acte rencontre une force d'inertie ou de destructivité telle que nous ne trouvons pas, ou nous trouvons difficilement, les ressources pour imaginer, créer, inventer d'autres représentations. Quand la possibilité d'une activité interprétative se dérobe, le risque est grand qu'avec le silence s'installent passivité et passivation.

C'est une situation que je trouve, sur un autre plan, extrêmement difficile à élaborer dans le travail de supervision, lorsqu'il s'agit de s'éloigner des contenus et des processus secondaires. Notamment pour que les analystes en supervision puissent, surtout lorsqu'ils sont dans le cursus de formation, c'est-à-dire quand la représentation – but de la supervision pèse d'un poids trop lourd (il faut se montrer bon analyste, intelligent etc...), faire état de ces moments de vide et d'impuissance traversées. Ceci, pour être essentiel, est néanmoins très difficile.

Dominique Scarfone

Tu écris quelque chose dans ton texte, André, qui me semble important : c'est à propos du fait que l'écoute en égal suspens de l'analyste est tout aussi importante, sinon plus, que l'association libre du patient. J'ai travaillé ces derniers temps sur la question des associations libres. On sait que c'est une tâche impossible, l'association libre étant, tout comme l'écoute en égal suspens, toujours contrariée par la tendance au retour au discours et à l'écoute naturels. Serais-tu d'accord pour dire que dans le fond, quand on invite le patient à associer librement, on sait qu'au bout de quelques phrases on va retomber dans le discours courant. C'est à l'analyste que revient la tâche essentielle de maintenir une écoute qui suppose chez l'analysant une association libre même lorsqu'elle ne l'est pas. Et que par conséquent la résistance chez l'analysant est ce qui

rend difficile ou impossible le maintien de cette sorte d'écoute. Cette écoute peut être immobilisée, pétrifiée par les agirs, même verbaux, des patients ; agirs qui poussent l'analyste du côté d'une écoute plus ordinaire, ou alors induisent une perte de repères, comme tu le soulignais à l'instant : cela donne ces moments de désespoir analytique où on a l'impression que plus rien n'est possible. Dans ce sens, on pourrait dire que la résistance de l'analyste et la résistance du patient, dont on parle souvent comme de deux choses séparées, qu'en fait ces résistances se jouent à l'interface de la parole et de l'écoute ; parole qui chez l'analysant, n'est pas encore une parole, mais un agir ; et écoute qui chez l'analyste n'est plus une écoute, mais une réaction à l'agir. C'est là que les résistances sont peut-être à situer. Tu as beaucoup parlé des résistances du ça et tu as cité Freud et les multiples sortes de résistances qu'il identifie vers la fin, alors que dans la première partie de son œuvre il disait que l'inconscient ça ne résiste pas, ça ne fait que s'exprimer. En même temps, quand on catégorise et classe ces résistances, est-ce que l'on ne perd pas de vue l'aspect interactif, l'aspect de l'interface où se jouent les résistances quelles qu'elles soient ?

André Beetschen

Je suis tout à fait d'accord avec ça. Toute ton idée d'interface est très juste. L'interface est autre chose que la surface psychique, celle du rêve par exemple. C'est là que se joue effectivement ce que l'on appelle, de différentes manières, royaume intermédiaire ou frontière conscient/préconscient. C'est là que nous travaillons, sur cette frontière où s'articulent effectivement, se nouent plutôt, les résistances de l'analyste et du patient.

On a peu de temps mais je voudrais dire un mot sur ce que, Dominique, tu nous as dit ce matin et que l'on a jusqu'ici laissé un peu de côté. Car il est quand même formidable de découvrir un nouveau Guillaume d'Occam ! Oui, j'ai beaucoup aimé cette référence à Guillaume d'Occam avec ce que tu as dit notamment sur la question de la traduction. Aussi

ma question est-elle la même que celle que j'avais posée à Laplanche dans un séminaire à Paris (je ne sais pas si tu y participais), il y a quelques années, à propos de sa conception de la traduction dans l'appareil psychique. Cette question touche à nouveau à ce que j'indiquais ce matin en insistant sur la question du moi. Au fond dans ce que tu nous proposes, avec l'accent que tu mets sur la traduction, ma question, absolument bête peut-être, mais que je repose néanmoins est : Qui traduit ? Et comment ? Parce qu'avec la position dans laquelle est installé l'*infans* soumis aux messages compromis de la séduction maternelle, j'ai un peu l'impression que cet *infans*, justement, est d'une certaine manière tout équipé pour que se mette en oeuvre ce que tu appelles la capacité de traduire. Est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose de vraiment compliqué qui impose de penser cette « capacité traductive » dans ses impasses ? Autrement dit dans ce en quoi le moi, qui est sans doute l'instance traductive, est lui-même envahi ou empêché par les identifications, notamment quand règne l'envahissement mélancolique ? Donc, qui traduit ?

Dominique Scarfone

C'est une question importante et j'aimerais que Laplanche soit encore en vie pour voir s'il serait d'accord avec ce que je vais dire. Ce n'est pas le moi qui traduit : ça traduit. À mon avis, s'il y a un instinct d'autoconservation efficace – bien que pour Freud (« lettre 52 ») il soit condamné à échouer en partie – c'est celui de la traduction. C'est la fonction herméneutique de base chez chacun. En fait c'est la traduction qui, dans sa réussite partielle et son échec partiel, produit d'un côté les éléments constitutifs du moi et de l'autre côté les restes non traduits qui forment l'inconscient. Donc ce n'est pas le moi qui traduit, le moi est un résultat de la traduction.

André Beetschen

Mais quand tu dis de même, tu reviens d'une certaine manière à l'ontologie alors.

Dominique Scarfone

Oui, pour la traduction, je dirais oui. La traduction, je dirais, fait partie de la constitution on pourrait même dire biologique, dans la mesure où tout organisme vivant a besoin de prendre connaissance de l'environnement et de construire un sens qui est compatible avec sa survie. Donc c'est, si l'on veut, la clôture opérationnelle qui traduit. C'est la fonction du langage, c'est la « faculté de langage » de Saussure. Et c'est la même chose pour ce que dit Freud de la perception : ce n'est pas le moi qui perçoit. Quand Freud dit dans *Le moi et le ça* : « La perception est au moi ce que les pulsions sont au ça », on est trop vite porté à conclure : « Ah oui, le moi perçoit ! » Alors que ce n'est pas ça du tout. Les êtres vivants sont des êtres de perception et la perception donne lieu à la constitution du moi, de la même façon que les pulsions constituent le ça, si on veut parler en termes ontologiques à la manière de Freud. Donc perception, traduction, faculté du langage, voilà des instincts ou fonctions préexistants à toute différenciation. Évidemment, je décris ici une séquence chronologique qui dans les faits ne se vérifie pas en tant que telle, mais je crois que c'est important d'insister sur le fait que ce n'est pas le moi qui traduit.

Débat**Wilfrid Reid**

Très brièvement, du côté d'André Beestchen, je retiendrais un énoncé de votre travail. Vous évoquez ce que vous désignez comme la détresse traumatique du moi devant la pulsion. Il m'est venu à l'esprit la conception du traumatique chez les Botella. Selon eux, le caractère traumatique d'une représentation, de toute représentation du fait même d'être une représentation, ne peut empêcher la psyché de lier, de fonctionner selon les principes des topiques et des processus primaires et secondaires ; ce qui se répète dans la névrose traumatique, c'est une perception non une représentation ou si l'on veut

une représentation vécue inconsciemment comme une perception. Dans le langage de Freud, on serait peut-être tenté de penser à une non-distinction représentation/perception. Les Botella s'inscrivent ici dans le prolongement de la pensée de Green qui considère la représentation comme étant la fonction fondamentale de la psyché. Green soulignera comment dans la première topique, le système inconscient comporte des représentations inconscientes de désir alors que dans la deuxième topique, le Ça ne comporte que des motions pulsionnelles ; nous sommes alors en deçà de l'actualisation de la représentation. En ce sens, on peut faire un lien entre *Au-delà du principe de plaisir* et la deuxième topique.

Maintenant j'aurais une question pour Dominique. Tu nous présentes un sujet assez vaste quand tu proposes de repenser la métapsychologie en nous référant au système autopoïétique de Varela. Ma question porte sur un aspect plus limité de ta présentation, soit le schéma de 1919 de Freud. Si je me souviens bien, il y a l'environnement, la perception et à l'intérieur, l'auto-organisation. On sait que Henri Atlan s'est aussi intéressé à la notion d'auto-organisation comme une composante fondamentale du vivant. Cette notion est très parlante pour nous psychanalystes. Nous considérons volontiers que pour être vivante» dirait Winnicott, la psyché se doit d'avoir accès à l'auto-organisation. Ceci dit, s'agirait-il d'une donnée de départ ou plutôt d'une acquisition qui peut ou non advenir selon les aléas du rapport avec l'environnement ? Comme tu sais, pour Winnicott, au départ, l'individu n'existe pas seul ; l'unité fonctionnelle est l'ensemble individu/environnement. L'auto-organisation serait une acquisition heureuse d'un rapport suffisamment bon psyché/environnement.

Dès lors, à l'intérieur, qu'en est-il du traitement des excitations ? Cela ne relève-t-il pas de la représentation ? Dans son rapport au CPLF, Dominique Suchet dira que la psychanalyse est née en opposant à un enfant victime de l'environnement, un enfant auteur et créateur de ses représentations parentales. Quand l'enfant devient auteur et

acteur de ses représentations parentales ne sommes-nous pas là en présence d'un destin heureux de l'auto-organisation?

Dominique Scarfone

Bien sûr, la psyché fonctionne par représentance, comme tu l'as bien dit. La représentation en fait, même en dehors de la théorie psychanalytique, chez Varela par exemple, résulte de l'auto-modification du système quand il est perturbé à ses frontières par l'environnement. Ce n'est pas que quelque chose de l'environnement entre dans le système, c'est que cela force le système à se faire une représentation de ce qui se passe au dehors, et donc à s'auto-ajuster. Cela dit, que tu t'en tiennes seulement au modèle d'*Au-delà du principe de plaisir* de 1919, pourquoi pas ? Ce que j'ai voulu montrer c'est que le modèle de 1919 de Freud est tout à fait superposable ou à l'inverse, que les autres modèles sont superposables au modèle de Freud et que dans ce sens, il n'y a pas de contradiction.

À la question : est-ce que l'auto-organisation est un acquis ? Je dirais que ce n'est pas l'auto-organisation qui est un acquis. L'auto-organisation est un principe de tout ce qui est vivant. Mais évidemment pour le développement de la psyché, cela suppose certaines conditions : Aulagnier a insisté sur le fait qu'il faut ne serait-ce qu'un léger excès de plaisir sur le déplaisir pour que la psyché se développe, sans quoi elle s'arrête. Autopoïèse signifie auto-organisation et auto-réparation, donc aussi développement ; mais comme le développement exige des conditions favorables dans l'environnement, et qu'il peut être entravé, alors on peut dans ce sens le voir comme un acquis.

André Beetchseen

Je voulais simplement vous remercier de ce que vous évoquiez la question de la représentance pulsionnelle à la suite de l'importance que Green lui a accordée. Cela me semble effectivement fondamental.

Louis Pinard

Les échanges sont tellement intéressants que je me demandais si je n'étais pas en train de perdre ma question, mais elle me revient. Alors, « ça traduit », je trouve que c'est une idée très intéressante, et que Dominique a rapportée ou a ramenée à quelques reprises, si je ne me trompe pas, au principe ontologique à la suite d'un commentaire d'André Beetschen. Ce « ça traduit » ne serait pas de l'ordre de la fonction d'un moi qui n'est pas encore évolué – disons-le comme ça, puisqu'il est justement le résultat de la traduction – je comprends bien cela. Mais qu'est-ce qui détermine ce que seront les *fueros* ? Pourquoi ce *fueroci* et non ce *fuerola* ? Est-ce seulement l'effet du principe de plaisir/déplaisir qui fait que l'on prend ce qui est le plus agréable et que l'on repousse ce qui ne l'est pas ? Est-ce que c'est ça ? Est-ce que c'est un facteur, je ne sais pas, constitutionnel ? J'aimerais vous entendre commenter sur ce point-là : donc pourquoi ces *fueroci* ?

Dominique Scarfone

Dans sa *Lettre 52* Freud dit que les *fueros* existent parce que si la traduction était réussie, elle engendrerait du déplaisir ; par conséquent il y a un refus de traduction. Dans le modèle que Laplanche en tire, le refus de traduction résulte de l'impossibilité pour l'enfant de traduire intégralement le message de l'autre à cause d'une déficience constitutive qui est celle de l'enfant en manque de « code traductif » devant le sexuel refoulé de l'adulte. À la fin de sa vie, Laplanche a appelé cela le *Sexual* pour s'assurer qu'on ne le confonde pas avec la sexualité en général. Le *Sexual voyage incognito*, à l'insu du parent, dans ses communications avec l'enfant. Pour celui-ci, cela constitue des énigmes intraduisibles, mais qui sont toujours imbriquées dans les communications ordinaires au sein du processus d'attachement, par exemple. Les théoriciens de l'attachement négligent le fait que dans l'attachement il y a du sexuel qui transite. L'enfant peut très bien s'ajuster, s'accorder comme dit Stern, sur le plan du vital ; il y a un accordage relativement

facile entre la mère et l'enfant ; mais en ce qui concerne le *Sexual*, l'*infans* n'a justement pas de mots pour cela. Quelque chose s'enregistre quand même, mais comme un corps étranger, comme un *fuero*. *Fuero*, en espagnol, ça veut dire ce qui est à l'extérieur. Si on suit Laplanche, c'est extérieur au moi du fait de l'incapacité, de l'impossibilité pour l'*infans* de saisir la dimension du sexuel qui vient pourtant s'implanter en lui. Une fois que l'implantation a eu lieu, des traductions vont quand même être tentées, l'*infans* va s'y essayer : ça produit les théories sexuelles infantiles, ça produit la sexualité infantile par auto-organisation chez l'enfant. Et une fois que la sexualité infantile s'est établie, lorsqu'enfin surgit la sexualité biologique à la puberté, la place est déjà prise. Donc, on reste toujours, adultes ou enfants, aux prises avec l'énigme du sexuel parce que le sexuel infantile s'est installé à demeure.

Louis Pinard

D'accord, c'est du sexuel mais il me semble que tu ouvres aussi la voie, la possibilité que cela puisse être relié à de ce que de M'Uzan énonce en parlant de l'identique et de l'*identital*. Je vais faire le lien avec l'ontologique : c'est comme si il y avait quelque chose même avant le sexuel qui pourrait faire décider du futur de cet élément à traduire et qui ne sera jamais complètement traduit. Pas seulement pour des raisons d'inconfort, disons sexuels, mais pour des raisons d'*identital*.

Dominique Scarfone

Comme tu le sais peut-être déjà, De M'Uzan a utilisé ce néologisme en « *al* », l'*identital*, pour l'accorder avec le *Sexual* de Laplanche. Et en effet il y a une place très explicite, nommée comme telle, dans le modèle de de M'Uzan pour la théorie de la séduction de Laplanche. Sauf que de M'Uzan souligne que pour qu'il y ait séduction, il faut un corps, il faut l'« être organique », comme il l'appelle en citant Freud, un corps excitable par le message de l'autre. La séduction, ce n'est pas quelque chose qui se passe dans l'éther, ça prend un corps érogène. Par ailleurs

de M'Uzan s'est beaucoup penché sur la question du développement de l'identité, de la création du double et introduit la séduction comme moment particulier sur la ligne de développement qu'il décrit, « après » la constitution du *vital-identital*. Mais il faut noter que développement de l'identité et séduction ne sont pas deux choses vraiment séparées dans le temps : on est obligé de les étaler sur une ligne temporelle pour la clarté de l'exposition.

André Beetschen

Mais pourquoi dire alors *fuero* ? On n'est pas obligé, à mon sens, de qualifier les éléments qui seront les *fueros* à refouler. Et Laplanche, à la fin de sa fin, tu le sais, a été amené à modifier et à complexifier sa théorie du refoulement en distinguant ce qu'il appelle l'inconscient « enclavé » et l'inconscient « intromis ». C'est-à-dire en proposant une distinction topique qui soit sous la dépendance autant de la nature que de la qualité des messages compromis. On voit ici que la théorie, dans ce qu'elle peut avoir de généralité gênante, appelle et admet, à la suite des travaux que Laplanche a conduits avec Christophe Dejours, des constructions fécondes quant à la nature de l'inconscient.

La fin de la cure : parole de conviction et vérité de parole

ANDRÉ BEETSCHEN

Conviction et vérité, deux états de la parole, un ajointement de la pensée et du langage que la décision de fin de cure, ce suspens de la relation de transfert qui est avant tout relation de parole, vient actualiser. Qu'est-ce qui se trouve alors mis en jeu avec la fin de la cure ? De quelle vérité la parole se soutient-elle ? Certes, il n'y a pas en cette occurrence de problématique généralisable (même si la situation de séparation s'impose comme un fait) car les formes que prend la terminaison dépendent évidemment de ce qui fut amené dans l'analyse comme souffrance psychique, de ce qui y trouva réponse et changement, de ce qui ouvrit à la reconnaissance de l'inconscient.

« L'analyse finie et l'analyse infinie »¹ est cet écrit auquel on ne cesse de revenir quand nous tentons de prendre la mesure des changements espérés, ou déçus, face à la répétition, au surmontement des résistances, aux modalités économiques de la transformation, à l'affronte-

1 Freud S. (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », OCF-XX, PUF 2010, p.17-53.

ment, in fine, entre moi et pulsionnel. Le mot de guérison fut choisi, en 2008, pour thème d'Entretiens de l'APF² où nous avons essayé de nous confronter avec cette question conflictuelle, depuis Lacan et J.-B Pontalis (« Une idée incurable », écrit-il). Et après Freud : « L'élimination des symptômes de souffrance, écrit-il, n'est pas recherchée comme but particulier, mais elle se produit, l'analyse étant effectuée conformément à la règle, en quelque sorte comme gain marginal »³. Plus tôt, il aura dit dans « L'interprétation du rêve » : « La tâche de la psychothérapie est d'apporter aux phénomènes inconscients la libération et l'oubli... ».

La fin et les fins, les buts de l'analyse ? Il serait trop long de faire appel à l'énumération des critères de fin d'analyse (ceux de John Rickman en 1950, par exemple) d'autant que depuis Freud et Ferenczi, et leur différend sur l'ambition convoquée quant à la fin de l'analyse (la question de « l'analyse à fond »), le débat est ouvert. Les repères sont-ils toujours ceux de la remémoration la plus complète de l'infantile (les lacunes comblées) quand les analyses aux « limites de l'analysable » ont fait apercevoir des modes de « devenir conscient » autres que ceux liés à la levée du refoulement ? La liquidation de la névrose de transfert est envisagée par Jean Laplanche comme possibilité de « transfert de transfert », et en examinant l'après de l'analyse, Michel de M'Uzan écrit en 1997⁴ : « une cure peut être considérée comme achevée sans pourtant être complète ». Daniel Widlöcher différencie, lui, dans l'évaluation du travail analytique des « buts de traitement », qui se fondent sur le référent métapsychologique, et « des buts de vie » dont la pertinence est avant tout clinique. Il écrit « Nous ne savons pas définir la réussite d'une psychanalyse autrement que par

2 Quelle Guérison ? Mal, maladie, malaise, Annuel de L'APF, PUF, 2009.

3 Freud S. (1923), « Psychanalyse » et « théorie de la libido », OCF-XVI, PUF, p.201.

4 De M'Uzan M., « Les yeux de Chimène », *Aux confins de l'identité*, Connaissance de l'inconscient, NRF, Gallimard, 2005, p.64-74.

des considérations relatives » et il ajoute « La psychanalyse n'a de fin qu'asymptotique ».

Pour ma part, je souhaite interroger, à propos de la terminaison de la cure, le sentiment de *conviction* qui peut accompagner, pas toujours il est vrai, la décision de fin, en une parole qui fait acte. Conviction d'une expérience vécue, qui surmonte le doute, mais qui n'évite pas le questionnement : qu'est-ce qui s'accomplit quand est imaginée la perte anticipée de la séparation (Je pense au livre de Catherine Chabert : « Maintenant, il faut se quitter... »⁵), quelles résistances soudaines se manifestent dans l'inquiétude, l'ambivalence et le sentiment de culpabilité ? Autrement dit, quel rapport soudain actualisé à la « réalité psychique » et à la vérité vient au jour dans le risque que prend la parole, si du moins la décision de fin se soutient d'une véritable logique psychique plus que d'une conformité à la norme sociale.

Je vais prendre l'exemple d'un patient installé dans une très longue analyse, exemple paradoxal puisque je me suis dit longtemps que cette analyse serait interminable. L'évolution de la cure fut marquée par des moments dépressifs graves, des effondrements, et une répétition transférentielle inflexible qui associa longtemps dépendance et révolte vis-à-vis de l'imgo maternelle tandis que le père était maintenu dans une sorte de distance confuse, voire de mépris. Distance et ironie agies dans le transfert à l'analyste. Il y eut de grands moments de déréliction, accompagnés d'angoisses dépersonnalisantes ou hypochondriaques, de vécus d'étrangeté et de modifications corporelles. Mais surtout, ce patient était plongé dans une insatisfaction permanente, qui alimentait une déception tout aussi constante. Elle touchait à mes interprétations, censées n'être jamais assez excitantes, alors même qu'elles étaient attendues avec une grande idéalisation. Je prenais la mesure du sentiment vécu d'une insupportable angoisse

5 Chabert C., *Maintenant, il faut se quitter...* Petite Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 2017.

de castration alors même que la plainte récurrente disait l'attente déçue des effets escomptés de l'analyse : écrire, tomber amoureux. Violence, certes, d'un transfert négatif qui touchait autant au corps qu'à la pensée du psychanalyste, et à sa capacité interprétative : ces attaques étaient cependant méconnues dans leur violence et longtemps la position masochiste repoussa la saisie et l'admission d'une culpabilité consciente.

Je me suis souvent étonné de n'être jamais vraiment découragé avec ce patient : sans doute parce que je lui reconnaissais malgré l'infamale répétition, une sorte de courage de vivre. La fin de la cure avait été évoquée à plusieurs reprises, et toujours différée : « L'analyse, disait mon patient, ne pouvait pas n'avoir mené qu'à ça » !

Alors d'une façon que je n'avais pas imaginée – mais une rencontre amoureuse nouvelle eut aussi pour ce patient une importance décisive – voilà que se produisit comme un rassemblement, un resserrement de sa vie psychique autour de la figure paternelle, jusqu'ici tournée en dérision. À partir d'un rêve inédit où je figure : « Vous me recevez chez vous, il y a beaucoup de monde... Je voudrais que nous nous retrouvions seuls dans votre cabinet, mais nous sommes empêchés... Je vois que vous êtes tout préoccupé... et je vois soudain que vous portez les signes d'une maladie grave, mortelle... Je pense que vous allez bientôt mourir... ».

Il est bouleversé, pense à la fin de son analyse « ... pas tout de suite, j'ai besoin d'y penser d'avantage, j'ai encore besoin de vous »... Et lui vient soudain en séance la remémoration de souvenirs d'enfance joyeux avec son père, dans la voiture de sport dont celui-ci était entiché. Je dis : « faire encore un peu de voiture avec moi... ». Silence...

À la séance suivante, il vient avec un nouveau rêve : « Nous allons tous les deux au cimetière, devant la tombe de mon père »... Silence

et gravité. À la fin de la séance, il me dit : « Aujourd'hui je vous paye pour que vous m'aidiez à enterrer mon père une deuxième fois ». Je dis : « La deuxième fois, c'est peut-être ici »...

Ce moment de la cure, et ce qui bien sûr s'y associa ensuite pendant plusieurs séances, fut décisif. Le patient décida, avec une ferme conviction, que le temps était venu pour lui de mettre fin à son analyse. Ce avec quoi je fus d'accord.

Ce moment de fin de cure garde évidemment une grande part d'énigme ! J'entends cependant l'effet transférentiel d'une levée de refoulement d'un souhait meurtrier jusqu'ici maintenu inconscient. Et la possibilité soudain offerte qu'advienne, via le transfert, ce sentiment de culpabilité jusqu'ici tenu à l'écart n'est certes pas indépendante du long travail précédent dans la cure : il faudrait déployer davantage la condensation liant la préoccupation du patient pour sa santé, son souhait de rapprochement intime dans une dimension homosexuelle, avec un souci maternel pour l'objet. Peut-être ceci fut-il d'ailleurs activé par la rencontre amoureuse, nouvelle quant au désir qui s'y engageait : un fruit de l'analyse aussi. Dans ce moment décisif de fin de cure, en tout cas, les souhaits meurtriers venus au jour entraînèrent la manifestation d'un surmoi bienveillant avec la retrouvaille d'un père libidinal. Un surmoi qui autorisait la survenue d'un sentiment de culpabilité tolérable.

« Il faut être deux pour guérir », a écrit Pierre Fédida, et deux aussi pour qu'une cure se termine en vérité, avec la conviction donnée par l'expérience du transfert. Car ce par quoi j'ai été saisi fut bien, grâce à l'accomplissement fourni par le rêve, l'actualisation transférentielle d'un souhait meurtrier découvrant du même coup un sentiment de culpabilité conscient et réparateur. Là s'est enracinée la conviction que l'analyse pouvait aller à son terme.

La conviction et le travail de la parole : j'essaie d'approcher, en évoquant ce moment de fin de cure, ce qui donne témoignage intime du travail

réalisé entre psychanalyste et patient. La conviction parlée contre le doute, portée par la fragilité de la parole, mais effet de vérité quand la mise à jour des résistances ou la levée de refoulement suivent l'interprétation ou la construction. Conviction fragile, loin de la certitude. Freud se demande, dans « Constructions dans l'analyse » : « Qu'est-ce qui nous garantit, pendant que nous travaillons aux constructions, que nous ne faisons pas fausse route et que nous ne compromettons pas le succès du traitement en soutenant une construction inexacte ? »⁶. Il répond au questionnement, on le sait, en examinant moins la valeur relative du oui et du non que celle du travail associatif qui suit la construction.

À de très nombreuses reprises, le mot conviction se rencontre comme un fil rouge tout au long de l'œuvre freudienne : non seulement dans l'évocation de la tâche pratique, mais aussi dans l'expérience du rêve, de l'amour ou du délire (voir « Gradiva »). Le mot qui impose son ambiguïté – entre savoir et expérience vécue – n'est-il pas lié, dans une dimension économique, aux métaphores des bataillons et des combats contre la maladie, cet adversaire digne d'estime pour Freud ? Notamment quand il écrit : « L'issue finale du combat que nous avons engagé dépend de relations quantitatives... Ici, une fois de plus, Dieu est avec les bataillons les plus forts – assurément, nous n'arrivons pas toujours à vaincre, mais du moins pouvons-nous reconnaître la plupart du temps pourquoi nous n'avons pas vaincu »⁷.

J'ai essayé ailleurs⁸ d'interroger le statut de cette « conviction ». *Überzeugung* : ce qui est au-dessus de la preuve, ce qui s'en passe, et qui se différencie alors de la croyance en ceci que, différemment d'elle, elle ne s'attache pas, en tout cas s'attache moins, à un objet. Intime convic-

6 Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », OCF-XX, PUF, 2010, p.65.

7 Freud S. (1938), « Abrégé de psychanalyse », OCF-XX, PUF, 2010, p.274.

8 Beetschen A., « Un accomplissement dans la pensée », *La conviction*, Association psychanalytique de France, PUF, 2015, p.43-60.

tion : l'acte psychique intime de tenir pour vrai. Le philosophe Fernando Gil, dans un livre qu'il lui a consacré⁹, confère à la conviction « le caractère d'opération hallucinatoire de l'évidence ». Et si nous cherchons à la distinguer de la certitude ou de la croyance, la conviction fait précisément appel à la parole (effet de persuasion ou de rhétorique) tout en demeurant un accomplissement de pensée côtoyant l'accomplissement du fantasme, voire du délire et de son « indice de certitude », pour reprendre une formule de Michel de M'Uzan. Pourtant, il ne s'agit pas de faire droit à un mysticisme, ni à une imagination débridée soumise à la seule loi de la satisfaction pulsionnelle : définir, plutôt, un régime de fonctionnement psychique de la pensée dans la parole, un régime qui ne soit pas seulement celui de la preuve ou de l'acceptation intellectuelle. En exergue à l'« Abrégé de psychanalyse », Freud écrit : « Ce petit écrit entend rassembler, pour ainsi dire de manière dogmatique, les thèses de la psychanalyse sous la forme la plus ramassée et dans la version la plus définitive. Bien entendu sa visée n'est pas d'exiger la croyance ni de susciter la conviction »¹⁰. La croyance s'exige du dehors quand la conviction, elle, vient du dedans. En somme, elle n'est forte qu'à la mesure du possible abandon que lui fait vivre la parole : « Penser en désaccord avec soi-même, contre soi-même, écrit J.-B. Pontalis, tâche aussi difficile que nécessaire ».

Je reviens à la possible terminaison d'une cure analytique : la conviction s'établit comme le résultat, l'aboutissement, le gain d'un travail où la perlaboration douloureuse des résistances a laissé des traces mémorielles qui en sont les plus fidèles témoins. Laurence Kahn écrit ainsi : « La conviction s'obtient intérieurement entre acceptation, refus, hostilité, soumission ». Et surtout, elle trouve son fondement le plus assuré dans l'expérience intime et vécue du transfert. Freud, dans l'« Abrégé » : « Ce que le patient a vécu sous les formes du transfert, il ne l'oubliera plus, et cela a pour lui une force plus convaincante que tout ce qui a

9 Gil F. *La conviction*, Flammarion, 2000.

10 Freud S. « Abrégé de psychanalyse », *op.cit.*, p.229.

été acquis d'une autre manière ». ¹¹ Cette force « plus convaincante que tout » n'est-elle pas au plus près de ce « Croire en l'inconscient » ¹² où Daniel Widlöcher, tirant la psychanalyse hors du religieux, voit l'action de la réalité psychique engagée dans le transfert ?

Ainsi la fin de l'analyse a-t-elle convoqué la perlaboration des résistances, que déploie le dernier paragraphe de « Remémoration, répétition et perlaboration » : « De toutes les parties du travail analytique, elle est celle qui exerce sur les patients la plus grande action modificatrice et celle qui distingue le traitement analytique de toute influence suggestive » ¹³. Tâche infinie, en effet : le *durch* de la *Durcharbeitung* n'indique pas seulement la traversée, mais dit aussi le temps nécessaire et astreignant. *Durcharbeiten*, c'est faire la journée continue. Avec l'incessante résonance freudienne de l'*Arbeit* (*Traumarbeit*, *Trauerarbeit*, *Kulturarbeit*...) sont voisins de *Durcharbeiten*, dans ces quelques pages si denses, *Überzeugen* (convaincre) *Überwindung* (surpassement des résistances), *Erwartung* (l'attente). Le temps longtemps mis en suspens dans la cure mais on sait la décision que prit Freud dans la terminaison de l'analyse de « L'homme aux loups ». « Le terme fixé, je le laissai partir guéri ».

En revenant à l'intime du travail de la cure, demandons-nous encore comment la conviction partagée entre patient et analyste se fait signe d'admission et de reconnaissance d'une vérité estampillée par la remémoration d'un évènement, d'une scène, d'une douleur infantile jusqu'ici refoulée. Et revenons à « Constructions dans l'analyse », au Freud archéologue, et à ce qui doit s'établir entre patient et psychanalyste comme une même scène partagée, compte tenu de l'attente nécessaire

11 Freud S. *ibid*, p.270.

12 Widlöcher D., « Croire en l'inconscient », *L'inconscient mis à l'épreuve*, NRP, 40, PUF, p.97-113.

13 Freud S. (1914), « Remémoration, répétition, et perlaboration », OCF-XII, PUF 2005, p.195

et du « moment propice » où la construction pourra être proposée. Freud écrit : « Si nous avons correctement tout préparé, nous obtenons souvent que le patient confirme immédiatement notre construction et se souvienne lui-même de l'épisode interne ou externe oublié. Plus la construction coïncide exactement avec les détails de ce qui a été oublié, plus son assentiment sera facile. Notre savoir sur ce point est alors devenu aussi son savoir » ¹⁴. Notre savoir est aussi devenu le sien : phrase forte et énigmatique, qui fait entendre la confiance de Freud dans sa méthode, mais dont n'est pas absent le risque de la suggestion.

La fin de « Constructions dans l'analyse » est ici décisive quand il est dit que, pour un certain nombre de cas, le souvenir remémoré est inaccessible directement. Ce sont les éléments « à côté », porteurs d'un surinvestissement *überdeutlich*, qui seront gage de véracité. Autrement dit, la conviction se fonde ici sur la reconnaissance essentielle de la déformation dans l'accès à la chose inconsciente. Jean-Claude Stoloff ¹⁵, assignant lui aussi à la conviction un rôle déterminant qui « l'écarte d'une croyance aveugle, inaccessible à toute démarche critique », propose que grâce à elle « s'organise une vraisemblance » (plutôt qu'une vérité) des interprétations et des constructions lorsque la remémoration n'est pas à même de restituer la « vivance mnésique » de la scène infantile.

Mais je voudrais maintenant examiner comment la conviction tisse le lien que nous entretenons avec la métapsychologie freudienne et ses auteurs : dans quel degré de savoir, ou de certitude, nous situons-nous, de quelle liberté de pensée disposons-nous devant une œuvre qui dit précisément ce que la pensée a tenté de repousser ou de méconnaître ? Chez Freud, la conviction métapsychologique n'est jamais un aboutissement : elle assure cependant les étapes du parcours de pensée tout

14 Freud S. (1937), « Constructions dans l'analyse », *op.cit.* p.70-71

15 Stoloff J.-C., « L'avenir d'une conviction », *Psychanalyse et civilisation contemporaine*, PUF, 2018, p.215-239.

en se confrontant sans cesse au conflit, au doute intérieur, aux débats avec les contradicteurs régulièrement convoqués. Suivre l'explorateur de l'inconscient, relire les textes freudiens en oubliant régulièrement leur complexité (combien de fois ai-je relu « Pour introduire le narcissisme » en échouant à en fixer la construction difficile, que j'avais pourtant cru tenir !). À chaque fois, donc, prendre la mesure du cheminement, des barrages, essayer de saisir ce qui impose les bifurcations dans l'avancée.

Freud, dans « Au-delà du principe de plaisir », et au plus fort de la spéculation la plus audacieuse : « On pourrait me demander si et dans quelle mesure je suis moi-même convaincu des hypothèses développées ici. Je répondrais que je ne suis pas moi-même convaincu et que je ne demande pas plus aux autres d'y croire »¹⁶. Et un peu après, dans « Malaise dans la culture » : « Je n'avais au début soutenu qu'à titre d'essai les conceptions développées ici, mais au cours du temps elles ont acquis sur moi un tel pouvoir que je ne puis plus penser autrement »¹⁷. Dans l'« Abrégé de psychanalyse », ce sera « l'inférence d'une certain nombre de processus en soi inconnaissables » qui appellera la conviction.

À la discussion qu'il va engager avec moi, Martin Gauthier donne comme titre : « Pièces à conviction. Sur quelles évidences se fonde une psychanalyse ? ». À évidences et convictions, faut-il rattacher les Schibboleths : sexualité infantile, refoulement, inconscient, accomplissement de désir dans le rêve ? Nous ne pouvons travailler sans la conviction que la douleur psychique actuelle a une relation avec nos premiers liens, qu'elle a chance d'être retrouvée/élaborée par la parole et le transfert. Notre rapport avec la métapsychologie n'est pas un rapport de savoir mais de conviction et de perlaboration, parce que le transfert à Freud et à sa pensée y est un essentiel moteur. Mais alors, quelle

16 Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », OCF-XV, PUF, 1996, p.333.

17 Freud S. (1930), « Malaise dans la culture », OCF-XVIII, PUF, 1994, p.305.

influence ont nos convictions métapsychologiques sur notre pratique psychanalytique ? Et comment pouvons-nous les transformer, voire en changer ?

Ainsi avons-nous choisi, pour les Entretiens de l'APF de janvier dernier, le titre « Le refoulement en héritage ». Freud écrit, dans « Sur l'histoire du mouvement psychanalytique » : « La doctrine du refoulement est maintenant le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse, à la vérité la partie essentielle de celle-ci, et elle n'est elle-même rien d'autre que l'expression théorique d'une expérience qui se laisse repérer aussi souvent qu'on le veut lorsqu'on aborde l'analyse d'un névrosé sans recourir à l'hypnose ». Dira-t-on alors que le refoulement est une « pièce à conviction » ? J'aime bien ce mot de Martin Gauthier parce qu'il indique non seulement le procès toujours en cours fait à la psychanalyse, mais aussi, de façon plus compliquée, les différends métapsychologiques qui visent, selon les écoles de psychanalyse, l'énigme du refoulement originaire et la nature du contre-investissement.

Je soutiendrais cependant que les convictions attachées à la pensée métapsychologique se trouvent particulièrement sollicitées par les constructions sur l'origine, et l'originaire, davantage que par celles sur la métapsychologie des processus. Car origines et fondements – fussent-ils « nouveaux » comme le propose Laplanche – sont des objets de pensée particulièrement investis par le narcissisme, surtout quand est interrogée à leur propos la notion de « vérité historique ».

Ainsi vais-je m'appuyer sur des échanges doctrinaux qui ont marqué la vie de pensée de l'APF et les discussions qu'ils suscitèrent dans la communauté analytique : à chaque fois, rencontre de la vérité et de la conviction quand se propose le questionnement sur l'origine du sexuel en l'humain, en lien avec l'origine du fantasme, ou le questionnement sur l'origine et le développement du sentiment de culpabilité en appui sur la survivance du primitif.

Le *Phantasieren* freudien a représenté très tôt un enjeu de pensée essentiel quant à sa nature de formation psychique, sa position topique de « métis » entre préconscient et inconscient, sa proximité avec le jeu et le rêve diurne.

Le questionnement sur son origine est évidemment présent dans le titre de l'article-princeps qu'écrivirent en 1964 Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis. Dans « Fantasma originaire, Fantasmes des origines, origine du fantasme »¹⁸, la complexité de « l'objet-fantasme » chez Freud est explorée mais l'article fait aussi apercevoir des lignes de rupture : celle, en 1964 (année de la création de l'APF) de la séparation d'avec Lacan – pourtant les références au symbolique, à la « structure », au réel et à l'imaginaire continuent d'émailler le texte de l'article – et peut-être déjà celle qui fera s'éloigner plus tard les deux auteurs du Vocabulaire.

Sur l'origine une vive controverse est engagée avec Susan Isaacs et son article d'inspiration kleinienne, « Nature et fonction du fantasme »¹⁹. Article majeur, qui constitua l'un des principaux éléments des discussions qui animèrent, en 1943-1944, la Société britannique de psychanalyse, mais article qui transforme en profondeur les conceptions freudiennes : d'abord avec la proposition de distinguer, par deux écritures différentes *fantasy* (les rêveries ou productions imaginaires conscientes) et *phantasy* (« ...le contenu primaire des processus mentaux inconscients »). Cette conception du fantasme inconscient, même quand elle invoque la filiation freudienne, introduit en réalité des différences considérables : elle fait du fantasme, à l'origine de la vie psychique (et donc au commencement du transfert : d'où la nécessité affirmée de son interprétation précoce), l'expression directe des pulsions du ça et des processus

18 Laplanche J. et Pontalis J.-B., « Fantasma originaire, fantasmes des origines, origine du fantasme », in *Les temps modernes*, 215, avril 1964, p.1833-1868.

19 Isaacs S. (1948) « Nature et fonction du fantasme », in Klein M., Heimann P., Isaacs S., Rivière J., *Développements de la psychanalyse*, PUF, 1966, p.64-114.

défensifs qui animent la relation d'objet primitive. Celle où dominent, avec les pulsions destructrices et les angoisses primitives, ces mécanismes tout aussi primitifs que sont le clivage et le déni, la projection et l'introjection des « bons » et « mauvais » objets.

Le débat va concerner l'origine de la satisfaction sexuelle de « dédommagement » qu'offre le fantasme. Certes, cette « satisfaction en fantaisie » révèle la mise en scène d'une excitation pulsionnelle liée à l'investissement dramatisé des objets œdipiens, mais comment la naissance psychique du fantasme s'origine-t-elle dans la qualité « symbolisante » des premiers échanges avec les objets plutôt que dans l'autoérotisme ? Et que devient le traitement possible du fantasme dans la cure ? La trop grande clarté de la découverte interprétative du fantasme chez Dora a précipité, on le sait, la rupture avec l'analyste alors qu'il aurait fallu ménager un ralentissement par l'obscur du transfert et par les représentations d'attente. Et donner place et fonction à la fantaisie masochiste dans l'écoute de l'analyste.

La question de la satisfaction tirée de l'activité psychique de la fantaisie va être reprise par Daniel Widlöcher et Jean Laplanche²⁰. Leur échange indique bien l'enjeu : se prononcer sur la nature et l'origine du « sexuel », du « sexuel infantile » et de sa permanence dans la sexualité adulte.

Pour Widlöcher, le fantasme est scène d'action, « présentation d'action » pour reprendre la définition donnée de la représentation inconsciente. La discussion sur l'auto-érotisme comme condition du fantasme et de la satisfaction hallucinatoire s'ouvre à nouveau : Laplanche et Pontalis ont terminé leur article en situant l'origine de la fantaisie dans le temps « second », auto-érotique, de la sexualité infantile. Temps « auto » et de rebroussement sur le corps et l'activité d'esprit d'une

20 On trouvera ce débat entre Daniel Widlöcher et Jean Laplanche dans *Sexualité infantile et attachement*, Petite Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 2000.

excitation sexuelle qui, dans la recherche de l'accomplissement, se détache de l'objet de satisfaction. Daniel Widlöcher²¹ approfondit cette dimension auto-érotique de la fantaisie dans laquelle il voit la créativité-même d'une sexualité infantile qui traite et reprend après-coup les expériences qui ont accompagné les conduites d'attachement. Et il va solliciter, pour penser le registre économique propre au plaisir instantané et hallucinatoire du fantasme, le modèle de l'avant-plaisir : *Vorlust*, tiré du mécanisme du *Trait d'esprit*.

L'idée est bien de proposer un « auto-érotisme » du ou dans le transfert, auto-érotisme qui soutient les expériences de plaisir psychique dans la cure, qu'elles soient de l'ordre des surprises de la parole ou du fonctionnement associatif de la pensée, et qui témoigne de la relance des accomplissements fantasmatiques de la vie sexuelle infantile dans la cure. Car, écrit Daniel Widlöcher, « le mécanisme de production de la satisfaction auto-érotique psychique est en partie stimulé par la présence et la pensée du psychanalyste ».

L'activité de fantaisie éclaire-t-elle alors, par son fondement dans une sexualité infantile auto-érotique et créative, l'énigme du « sexuel humain » et de son origine ? C'est ici que le débat entre Laplanche et Widlöcher s'avère riche : pour Widlöcher, il y a une « tendance propre à l'auto-érotisme », et la sexualité infantile dispose « d'une genèse propre ». Ce qui le conduit à souligner « la tendance hédonique plus générale à produire du plaisir par l'hallucination de la satisfaction ».

Laplanche, lui, réfute cette conception hédonique et endogène de la sexualité infantile. Il soutient, dans la genèse du sexuel infantile, « un primat de l'autre », avec l'implantation par l'adulte de « messages compromis » au sein d'une « situation anthropologique fondamentale » qui spécifie la dissymétrie adulte-enfant. Ce qui a évidemment

21 Widlöcher D., « Amour primaire et sexualité infantile », *Sexualité infantile et attachement*, op.cit. p. 1-55.

des conséquences sur la conception de l'origine du fantasme et de son lien avec le refoulement : l'inconscient du fantasme porterait la marque de la séduction par « l'autre ». Ainsi Laplanche écrit-il, à propos du fantasme du vautour chez Léonard de Vinci, et du caractère auto-représentatif de ce fantasme, que « le fantasme de l'implantation représente l'implantation du fantasme »²².

J'ai choisi ce débat Widlöcher-Laplanche pour me demander comment il nourrit nos convictions quant à l'origine du sexuel infantile. Pour ma part, en revenant à la condition du fantasme et en relisant le texte de Freud – « Un enfant est battu » – qui en explore avec une telle précision la genèse, je considère que le second temps inconscient et construit du fantasme propose bien une sorte de « greffe » de l'excitation sexuelle. Que celle-ci soit implantée par le père qui bat, ou qu'elle soit l'œuvre des puissants désirs œdipiens de la petite fille, reste indécidable.

Une autre construction métapsychologique concernerait, cette fois, l'origine du sentiment de culpabilité chez le petit d'homme et dans la culture. Autrement dit, la constitution individuelle et collective d'un sur-moi, avec la question de la survivance du primitif au sein de la psyché, et de l'interrogation freudienne sur le « penchant à l'agression » et son devenir psychique. La nécessité pour Freud de penser le meurtre et son retournement dans « la faute tragique » a été tôt présente avec le parricide et l'inceste et leur retournement, révélés dans la tragédie œdipienne.

La force de la pensée freudienne sur la culture fait que les textes cliniques métapsychologiques et anthropologiques se répondent quand, s'attachant à penser l'hostilité et le meurtre, ils questionnent autant la survivance du primitif que l'origine de la religion. En prenant appui sur la religion privée du névrosé obsessionnel (« L'homme aux rats »),

22 Laplanche J., *Problématiques III, La sublimation*, PUF 1980, p.94.

aux prises avec ses impulsions meurtrières et sa toute puissance de pensée, qui fait de la pensée du meurtre l'équivalent de l'acte de meurtre.

Alors la conviction appelée par la construction de l'origine soutient une « vérité historique » qui se voit chargée, dans « Constructions dans l'analyse » ou dans « L'homme Moïse et la religion monothéiste » de faire admettre la survivance de l'archaïque, du primitif. Freud écrit : « Si l'on appréhende l'humanité comme un tout, et qu'on la met à la place de l'individu humain isolé, on trouve qu'elle aussi a développé des formations délirantes qui sont inaccessibles à la critique logique et contredisent la réalité effective ; si elles peuvent malgré cela exercer un empire extraordinaire sur les hommes, l'investigation conduit à la même conclusion que pour l'individu isolé ; elles doivent leur pouvoir à leur teneur en vérité historique, vérité qu'elles sont allées puiser dans le refoulement de temps originaires oubliés »²³. Et la conviction de Freud ne laisse pas d'impressionner : « Je n'hésite pas à affirmer que les hommes ont toujours su – de cette manière particulière – qu'ils ont possédé un jour un père primitif et qu'ils l'ont mis à mort ».

Que faisons-nous aujourd'hui de cette « fiction ou de cette fiction vraisemblable », comme l'écrit Laurence Kahn, du meurtre du père primitif ? Quelle conviction sollicite-t-elle ? En quoi nous est-elle nécessaire quand nous essayons de penser l'origine et la constitution du sur-moi depuis l'identification et les pulsions de destruction, et après que nous ayons pris connaissance des propositions de Mélanie Klein ou de Winnicott sur la genèse du sentiment de culpabilité et le souci pour l'objet ?

Malaise dans la conviction donc, quand elle ne peut éviter de faire appel à la croyance, celle animée par le transfert. Il nous faut pourtant prendre le risque de la parole dans nos constructions métapsychologiques. Tout en gardant en vue la question de la « vérité historique », j'entends cette

23 Freud S., « Constructions dans la psychanalyse », *op.cit.* p.72

parole risquée dans une œuvre de pensée qui s'est malheureusement trop vite éloignée, celle de Marie Moscovici. Elle fut en effet l'une des psychanalystes de l'APF qui soutint avec détermination, en particulier dans « Le roman secret » (préface à « L'homme Moïse et la religion monothéiste ») et dans « Un meurtre construit par les produits de son oubli »²⁴, la fiction freudienne et sa vérité historique : « Il y a eu meurtre dans les temps archaïques de l'humanité, c'est un fait, c'est un acte. C'est un commencement et il prend un temps interminable ».

Elle l'a fait en ne quittant pas l'interrogation actuelle sur le meurtre et la guerre, la répétition du mal dans l'histoire de l'humain, et en soutenant le lien indénouable du « psychique et du culturel », de l'archaïque ou du primitif avec le civilisé. Avec l'exigence d'une lecture de Freud qui ne choisit pas entre ce qu'on peut retenir ou ce qu'on souhaite négliger. Tout lire avec une égale attention : ceci fit revenir très précisément Marie Moscovici sur les outils de la pensée freudienne sur la mémoire : « traces mnésiques impérissables », « mémoriaux, écrit-elle, lieux où sont déposés des fossiles psychiques, déformés, défigurés, caviardés, mais toujours 'vrais' de quelque façon... (ils sont) les objets-mêmes de la psychanalyse ».

La conviction, cette expérience de vérité de parole, nécessite la levée du doute pour qu'avance la pensée. Elle témoigne par là d'un accomplissement de désir mais elle exige aussi, contre le risque de la croyance aliénante, qu'on la remette à chaque fois sur le métier du psychique. Je crois que si, depuis l'expérience du transfert et l'admission toujours blessante de l'inconscient, elle n'animait plus la parole de l'analyste, la psychanalyse perdrait le plus vivant d'elle-même.

24 Moscovici M., « Le roman secret » et « Un meurtre construit par les produits de son oubli », *Il est arrivé quelque chose*, Ramsay, 1989

Pièces à conviction

MARTIN GAUTHIER

*« Le temps n'est pas dans l'horloge
Mais dans votre coeur qui bat »*

(Gilles Vigneault, Je demeure où l'amour loge)

«La dernière erreur s'appelle alors vérité»

Freud (1933, p. 231)

Dans la suite logique du questionnement de nos résistances les plus profondes, André Beetschen nous invite à réfléchir à la conviction, notamment sous l'angle économique. Notre invité a une belle phrase dans une conférence antérieure (2014) quand il dit : « Explorer la conviction est une façon de revenir au coeur des opérations psychiques d'accomplissement et de transformation auxquelles la psychanalyse donne accès. » Cette exploration de la conviction sied bien à ce qui nous rassemble aujourd'hui: la SPM a 50 ans! Un tel anniversaire appelle un

travail de re-fondation qui questionne nécessairement nos assises et nos convictions partagées. C'est un moment de re-définition, et de soi, et de la réalité dans laquelle le groupe évolue, et du travail qui nous inscrit dans cette réalité. Un anniversaire appelle à célébrer le chemin parcouru mais il vaudra aussi considérer celui qui s'annonce. Faut-il conviction pour porter le pas?

Quand on regarde en amont, André Beetschen est en bonne compagnie : pour le 25e anniversaire, Jean-Bertrand Pontalis nous avait fait le plaisir de passer quelques jours avec nous. Nous pouvions espérer beaucoup de ce grand auteur qui s'était même commis dans un Vocabulaire. Nous avions préparé nos questions et planifié des ateliers pour s'y pencher pendant toute une semaine, qui culminait en un grand colloque comme celui d'aujourd'hui. Et pourtant, ce ne sont pas des réponses et des convictions bâties au fil du travail et de l'expérience que nous présenta notre invité d'alors : il choisit d'adopter ce qu'il appela lui-même la posture de l'*esquive*, celle du mouvement et de l'écart¹. Il insista sur la nécessité de préserver ce mouvement, celui du pas et de la différence qui existent toujours entre la chose et le mot, entre l'inconscient et le conscient, entre le fantasme et la réalité. Il incarna cette position qui, loin d'une feinte pour éviter le combat, proposait une ouverture de celui-ci pour en apprécier tous les enjeux et toutes les finesses. Préserver l'écart, préserver le jeu, préserver la vie qui excède toujours ce qu'on en dit et pense. Le colloque de ce 25e anniversaire prit d'ailleurs le titre de *La bêtise de l'inconscient*.

Dirions-nous que Pontalis incarnait ainsi ses convictions quant à l'analyse et son essentiel refus de savoir²? Être convaincu de ne pas savoir

1 « Seul l'écart met en route vers l'inouï, sauve du rangé et de l'amorti » dit Julien (2019) qui insiste sur le déplacement que l'écart opère pour se dégager de ce qui est pré-constitué.

2 Une ignorance existentielle pour les Bouddhistes, ce qui rappelle la position anthropologique fondamentale de Laplanche (1987).

: voilà en apparence une contradiction! Nous voudrions y revenir mais convenons d'emblée que la question de la conviction plonge rapidement dans des voies contradictoires. Que de crimes au nom d'une conviction, qu'elle se veuille religieuse, politique ou scientifique! Le colonialisme et l'esclavage reposaient sur des convictions, comme l'évangélisation des premières nations et le bolchevisme. Dans ce dernier cas, Freud parle « d'hommes d'action inébranlables dans leurs convictions, inaccessibles au doute, insensibles à la souffrance des autres quand ils font obstacle à leurs intentions » (Freud, 1933, p. 242). Et d'autre part, que d'actes de bravoure et d'émancipation, que de grandes constructions humaines toujours au nom de solides convictions! Manifestement toute conviction n'est pas garante de sa justesse ou de sa vérité. Elle ne présume pas non plus des moyens qui peuvent être utilisés en son nom. Constatons aussi que l'idéal se glisse là où la conviction s'installe et il nous faudra interroger le rôle qu'il y joue.

L'histoire de la psychanalyse nous offre une panoplie d'exemples de luttes passionnelles entre convictions opposées. La dernière en lice au niveau international – « faut-il quatre ou trois séances par semaine au sein de la formation? » – a toujours cours. Les passions s'abreuvent aux amours et aux pertes, aux idéalizations et aux crimes perpétrés. La *pièce à conviction*, concrète et bien saisissable – comme le quatre séances/semaine –, ne saurait être mise en doute.

À quoi s'abreuve la conviction? Quel est son ancrage? se demande André Beetschen. Sur quoi se fonde « l'acte de tenir pour vrai » – selon la définition de la conviction que propose le philosophe Fernando Gil (cité par Beetschen)? Tenir une pièce à conviction est certes plus simple que de tenir le vrai.

De son côté, avec son esquive du savoir, Pontalis faisait-il écho aux mots que Freud adressait à Romain Rolland, le 19 janvier 1930 : « Je ne suis pas un sceptique inconditionnel, mais sur un point j'ai une *entière certitude*, c'est qu'il est actuellement certaines choses que nous

ne pouvons savoir »? Une entière certitude, que Freud met en italiques dans sa lettre, est-ce une conviction? Rolland venait d'avoir des mots durs envers la psychanalyse et rangeait Freud parmi les *rationalistes exclusifs*, fermés aux apports de la mystique (Vermorel, 2018). L'écrivain français avait déjà lancé une interprétation au psychanalyste viennois quelques mois auparavant (24 juillet 1929) : « Je puis à peine penser que la mystique et la musique vous soient étrangères. [...] Je crois plutôt que vous vous en méfiez, pour l'intégrité de la raison critique, dont vous maniez l'instrument. » Freud répond par son entière certitude « qu'il est actuellement certaines choses que nous ne pouvons savoir ». Savoir ne pas savoir: la contradiction persiste. L'intégrité de la raison critique y est-elle pour quelque chose?

Freud rationaliste exclusif? Il est vrai que le père de la psychanalyse place celle-ci sous l'égide de la science, en tant que science spécialisée, branche de la psychologie (Freud, 1933, p. 212). « Il n'y a pas d'autre source de connaissance du monde que l'élaboration intellectuelle d'observations soigneusement vérifiées, ce qu'on appelle donc la recherche, sans par ailleurs aucune autre connaissance par révélation, intuition ou divination », écrit-il peu d'années après l'échange avec l'écrivain, ajoutant: « Sa contribution [de la psychanalyse] à la science consiste précisément dans l'extension de la recherche au domaine psychique ». Vous vous rappellerez que Freud allait jusqu'à appeler de tous ses vœux l'établissement de rien de moins qu'une dictature de l'esprit scientifique et de la raison dans la vie psychique (ibid, p. 229). Il y voyait le « meilleur espoir pour l'avenir ». Sommes-nous cet avenir? Que dirait Freud devant nos données probantes et tout le spectacle qui veut faire

évidence pour l'oeil crédule, à l'heure de la post-vérité³?

Freud avait déjà écrit : « En tant que science, la psychanalyse n'est pas caractérisée par la matière qu'elle traite, mais par la technique avec laquelle elle travaille » (Freud, 1917, p.492). La technique est d'abord un procédé d'investigation qui s'inscrit dans une méthode de traitement, avant toute conception psychologique ainsi acquise. « La technique avec laquelle la psychanalyse travaille »: on peut penser que c'est elle que Freud voulait garantir de l'esprit scientifique pour dépasser l'illusion, la croyance primitive⁴ et la suggestion.

Le même Freud donne par ailleurs des exemples de la difficulté à maintenir la position scientifique qu'il met de l'avant. En maints endroits, sa lecture se veut scientifique mais elle s'avère métaphorique, en écart du fonctionnement vital, comme Laplanche (1970) l'a mis en relief⁵. En fin de parcours, dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* (1937), la

-
- 3 « Par malheur », écrit Freud dans ses Conférences d'introduction à la psychanalyse (1916-17), la conviction dans une psychanalyse ne s'acquiert pas par le voir, mais dans « l'échange de paroles entre l'analysé et le médecin ». Le « malheur, » vient de ce qu'il est plus facile de s'en laisser « imposer (...) par ce qui est visible et palpable, de préférence par des actes tels qu'on en voit se dérouler sur l'écran du cinématographe ». De nos jours, nous sommes même du côté de la post-vérité où « les faits objectifs ont moins d'influence sur l'opinion publique que ceux qui font appel à l'émotion ou aux croyances personnelles » (Dictionnaire Oxford).
 - 4 L'enjeu de la croyance mériterait en lui-même un long développement car le terme a différents usages. Rappelons ce que Freud en disait tôt dans son parcours: « Le but, la fin, de tous les processus cogitatifs est donc l'instauration d'un état d'identité (...). Quand, après la fin de l'acte cogitatif, l'indice de réalité vient à atteindre la perception, alors une appréciation de la réalité, la croyance, ont pu se réaliser et le but de toute cette activité est atteint. » (Freud, 1895, p. 349-50).
 - 5 D'autres feront aujourd'hui valoir que sa vision lamarckienne des fantasmes originaires, à l'encontre des découvertes de Darwin et des thèses scientifiques du temps, anticipait sur les théories épigénétiques actuelles.

conclusion, si souvent discutée depuis, revêt les habits d'une conviction. Rappelons-la : toute analyse bien menée vient ultimement buter sur le roc biologique indépassable que constitue le refus de la féminité dans les deux sexes. Freud quitte alors le champ de l'analyse pour déclarer indécomposable et impénétrable le refus de la féminité : c'est un roc! Vous êtes au bout de la route! Ici, la technique s'arrête : il faut passer sur un autre plan que celui de la psychanalyse, vers la biologie et la constitution. En d'autres endroits, Freud avait eu l'humilité d'admettre ses propres difficultés face au féminin ; ce n'est pas le cas ici même s'il y reconnaît la « grande énigme de la sexualité ». D'ailleurs les recours à la biologie sont nombreux chez lui, qui s'accusait d'avoir dû négliger le facteur constitutionnel pour privilégier l'étude des causes historiques et des facteurs accidentels⁶. La conviction serait-elle là où l'investigation s'arrête, là où la méthode cesse, là où la résistance l'emporte – « tout reste en l'état » ? Là où l'analyste Christophe Colomb se convainc d'avoir découvert les Indes et range ses outils de navigation ?

Vous direz que j'ai fait rapidement un procès injuste à Freud. Comprenez que je veux surtout souligner toute la difficulté de tenir la méthode, même pour son inventeur. Et Freud n'a-t-il pas surtout fait valoir la difficulté de faire face à la réalité toute nue, sans l'habiller de nos désirs et illusions ? Dans *L'avenir d'une illusion* par exemple, son engagement du côté de logos ne s'accompagne pas d'un cri du coeur pour une dictature – cri qui en 1933 coïncide d'ailleurs avec la montée du nazisme – mais cet engagement s'inscrit dans un humble constat de l'omniprésence du transfert et de notre état de désaide premier, état de désaide qui ne reste jamais bien loin.

6 « L'édifice doctrinal de la psychanalyse que nous avons créé est en réalité une superstructure qui doit être assise un jour sur ses fondations organiques; mais nous ne les connaissons pas encore. » (Freud, 1917, p.492)

Alors, qu'entendons-nous par conviction ? L'histoire du terme nous ramène à la cour de justice et à la rhétorique pour convaincre. En anglais, *to be convicted* a gardé la signification du résultat : celui d'une condamnation, d'un jugement de culpabilité⁷. Con-vaincre, vaincre/ être vaincu avec : voilà des images de combat pour rallier à soi mais la conviction parle du vaincu, de celui qui a été con-vaincu. Sur la scène analytique, on pensera au combat contre la résistance et à la difficulté pour le moi d'admettre dans ses rangs un contenu qui menace son intégrité. Cela nous amène ainsi du côté du narcissisme et de ce par quoi le moi trouve sa cohésion malgré ses défaites. Plus qu'une opinion, la conviction convoque une adhésion qui a une certaine force, même en concevant des degrés dans cette force. La conviction est un ciment. Et plus la conviction est forte, plus elle importe pour la définition du moi et sa cohésion, et plus elle pourra déterminer son action.

Comme si le moi était notre cour intérieure où, au terme du procès et des preuves présentées, une conviction prenait forme et donnait forme simultanément. Aux côtés du moi, toujours prêt à le soutenir en autant qu'il vénère les objets qu'il préserve, il y a l'idéal qui s'immisce partout où il peut. L'idéal qui ne renonce pas, le plus puissant des ciments – le durcisseur de la colle du ciment. Tandis qu'au procès, il y a toujours l'objet, le soleil de nos jours, usant de toute sa rhétorique : parle-t-il au nom de la conviction ou la conviction vient-elle parler en son nom ?

La conviction a-t-elle sa place dans le cours d'une analyse ? Faut-il par exemple espérer qu'une construction emporte la conviction du patient ? Freud (1937) le pense et va jusqu'à dire que les chemins par lesquels la supposition offerte par l'analyste se transforme en conviction chez le patient, sont si familiers et si faciles à comprendre qu'ils ne nécessitent aucune exposition. C'est une évidence ! Vous connaissez la phrase sou-

7 Dans le sens de mon propos, la conviction du « *to be convicted* » est la pensée qui se trouve isolée des autres et que l'on voudra remettre en contact avec l'ensemble.

vent citée : « Une analyse correctement menée le [le patient] convainc fermement de la vérité de la construction, ce qui, du point de vue thérapeutique, a le même effet qu'un souvenir retrouvé ». Les mots qui importent davantage ici – pour moi comme pour André Beetschen dans le texte que je citais au départ – sont ceux d'une « analyse correctement menée ». On y retrouve l'importance de la méthode. La vérité, disait Freud ailleurs, est la plus récente erreur. Et seule la méthode permet de ne pas continuer à confondre l'Amérique pour les Indes⁸.

À cet égard, souvenez-vous que les propos de Freud sur la construction l'amènent, dans la même foulée, du côté du délire. Il écrit ainsi : « Les délires des malades m'apparaissent comme des équivalents des constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique (...) » (Freud, 1937, p. 280). Il conclura en insistant sur le pouvoir de la vérité historique, où « il n'est pas question de 'faits' mais d'expériences – non moins réelles » (Moscovici, 1991, p.404). Finalement, ce qui prévaut sous cette idée de vérité historique, d'ailleurs inatteignable en tant que telle, c'est la réaffirmation de la primauté du fantasme inconscient⁹. Interroger la conviction serait-il sonder les soubassements fantasmatiques du moi, questionner sa manière de « tenir pour vrai » ce que la vérité historique a fondé?

8 Jullien (2019) parlerait de «découverte» face à « l'inconnu de ce que l'on a sous les yeux ». Non pas une découverte comme celle de l'Amérique, mais un nouveau regard par-delà ce qui voile et opacifie, à commencer par les mots et les visions déjà présentes. Laisser apparaître ce que la langue recouvre, tandis que le moi vise d'abord la cohérence et l'intégration.

9 Ce que Moscovici (1989, citée par Beetschen) décrit bien par ses images de « fossiles psychiques, déformés, défigurés, caviardés, mais toujours « vrais » de quelque façon » (1991, p.394). La vérité historique ne désigne pas la vérité matérielle, qui n'est d'ailleurs jamais univoque. Au terme du parcours freudien, nous retrouvons l'enjeu de 1897 quand la *neurotica* cédait le pas à la traduction fantasmatique. Le fantasme « un enfant est battu » offre une magnifique illustration du processus impliqué, où le temps du fantasme inconscient – mon père m'aime/mon père me bat – peut être construit mais non remémoré.

Que le moi se forge des convictions, impossible d'y échapper. D'ailleurs, les plus fortes convictions ne sont-elles pas celles avec lesquelles le patient s'est d'abord présenté à nous ? Et notre travail ne se différencie-t-il pas des autres méthodes de traitement par la profondeur avec laquelle nous espérons aborder ces convictions ? Ces convictions, le moi s'y tient, elles le tiennent, jusque dans ses assises les plus primitives – et surtout si les assises primitives ont été chancelantes. Le vertige que crée l'analyse, comme le vertige que crée la levée du refoulement, appellent à leur tour des convictions pour garder pied. Il ne s'agit donc pas de penser bannir la conviction comme de toujours la mettre en question, la soumettre à la méthode. Glover (1931), en son temps, avait fait valoir les dangers d'une collusion entre analysant et analyste pour cesser l'investigation et considérer une interprétation incorrecte ou incomplète le fin mot de l'histoire. La méthode doit primer sur toute recherche de conviction pour garder le processus ouvert.

À cet égard, Jean Laplanche (2007) a un petit article sur psychanalyse et psychothérapie qui peut nous être utile. Nous sommes familiers avec la distinction que Freud propose entre l'interprétation qui délire à petite échelle et la construction qui relie divers éléments pour donner forme au refoulé. Jusqu'au texte de 1937, dont c'est d'ailleurs toute l'originalité, c'est avant tout du côté de la déliaison que Freud s'était tenu : l'analyse était lyse, décomposition, désagrégation, *per via di levare* – ce qui enlève – en opposition au *per via di porre* – ce qui ajoute – de la suggestion. Laplanche propose de faire passer le couteau entre les deux activités et d'appeler *psychanalyse* le volet lytique comme tel et *psychothérapie* tout ce qui est du côté de la synthèse, sans donner une valeur accrue à l'un ou l'autre volet, constatant même que nous passons plus de temps du côté de la remise en forme et en histoire du volet thérapie que dans la mise à mal lytique. Il y a surtout lieu de distinguer les effets de chacun et de considérer leurs différentes combinaisons en fonction des organisations psychiques que nous rencontrons. C'est leur nécessaire et dynamisant mariage, telle une respiration, qui soutient le mouvement de la cure.

Lorsque Freud invoque de gagner la conviction du patient autour d'une construction, nous sommes du côté du moi. La conviction est de l'ordre de la synthèse. La méthode nous enjoint à rester ferme et à continuer à analyser, tout en accueillant les nouveaux sentiers que le moi pourra explorer et les résistances qui s'empresseront d'apparaître. – D'où toute l'importance de la perlaboration. André Green (2003) disait de la langue psychanalytique – toujours métaphorique – qu'elle joue à supposer connaître ce qu'elle sait qu'elle ignore, ce qui est tout le paradoxe de vouloir mettre des mots sur des mouvements inconscients. Nos suppositions sont des moments d'équilibre au-dessus de notre ignorance. À l'oublier, on fige ou on tombe – ce qui parle aussi des choix collectifs auxquels nous avons à faire face à l'avenir.

Mais, direz-vous, il y a bien quelque chose qui se dépose et qui s'organise sur des bases plus solides à travers une analyse ? N'est-ce pas là une forme de conviction, quand bien même ne serait-ce que pour l'existence de facteurs inconscients, pour la place du rêve ou pour le rôle du transfert ? Avec quoi le patient quitte-t-il au terme d'une analyse ? Et vous-même, n'exprimez-vous pas toute votre conviction quant à la primauté de la méthode ?

C'est en toute logique que la question de la conviction s'associe à celle de la fin de l'analyse. Là se pose précisément tout l'enjeu de ce qui résistera à la perte, ce qui a pu être suffisamment approprié et peut traverser l'épreuve du meurtre. La fin est une mise à mal des convictions qui tiennent le moi et son effectivité.

Plus que de conviction, je plaiderais pour l'importance du procès. Une psychanalyse « correctement menée » change les termes du procès. Elle élargit le cadre de la cour, dévoile les acteurs et les met face à leurs actes. Malgré ses artifices, ce n'est pas un théâtre mais une rencontre qui cherche à se dire sans se cacher derrière les mots, et se sachant

cachée derrière les mots qu'elle cherche à animer. Winnicott nous a proposé une définition trop simple et trop compliquée d'une psychanalyse : donner un lieu à ce qui n'avait pas eu lieu. Et ce faisant, se découvrir aussi l'architecte du lieu et l'ingénieur de sa dynamique. On ne peut vivre que dans un lieu, on a besoin de conviction et de cohérence, mais il serait bien dommage d'en perdre le mouvement. Je plaide ainsi pour une conviction mouvante et pour une analyse sans fin¹⁰. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui soutient la fin des séances d'une analyse : que la vie psychique ait suffisamment repris son mouvement, son développement, pour aller son chemin. L'expérience de l'analyse continuera à évoluer et à se dire de nouvelle manière à la faveur de l'absence¹¹.

Au final, ai-je fait autre chose que de chercher à vous convaincre ? Ne soyez pas dupes et mettez en pièces mes pièces à conviction. Dé-tissez ma toile, déchirez mes évidences ! Avec l'impitoyable méthode, apparaîtront l'autre et le nouveau que mes convictions m'empêchent de voir.

Bibliographie

Beetschen A. (2014), De la conviction dans la situation analytique, *Revue belge de psychanalyse* 65, 1, 131-147.

Freud S. (1895), Esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, 307-396.

Freud S. (1916-17), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. franç. 1999, Paris, Gallimard.

Freud S. (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. franç. 1984, Paris, Gallimard.

10 Ce qui est à distinguer de nos analyses devenues bien longues. Comme si nos connaissances accrues nourrissaient un idéal toujours plus grand.

11 Transfert de transfert, dit encore Laplanche (1987).

Freud S. (1937), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1987, 231-268.

Freud S. (1937), Constructions dans l'analyse, in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1987, 269-281.

Glover E. (1931), The therapeutic effect of inexact interpretation: a contribution to the theory of suggestion, *International Journal of Psycho-Analysis*, 12, 397-411.

Green A. (2003), Remarques pour un temps de pause (vers une psychanalyse du futur), in *Le travail psychanalytique*, sous la dir. de A. Green, Paris, PUF, 241-259.

Jullien F. (2019), *L'inouï*, Paris, Grasset.

Laplanche J. (1970), *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion.

Laplanche J. (2007), Psychanalyse et psychothérapie, in *Sexual*, Paris, PUF, 269-274.

Moscovici M. (1989), *Il est arrivé quelque chose*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1991.

Vermorel H. (2018), *Sigmund Freud et Romain Rolland. Un dialogue*, Paris, Albin Michel.

Table ronde

GABRIELA LEGORRETA

Gabriela Legorreta

Je remercie le comité scientifique de m'avoir invitée à animer cette table ronde dont le thème est « La fin de la cure et la conviction ». C'est un plaisir pour moi de puiser dans la richesse de ces deux textes pour faire ressortir les thèmes que vous avez abordés.

Vos textes sont tellement riches qu'il nous faudrait beaucoup plus de temps pour approfondir les questions que vous soulevez. J'en cite quelques-unes : quels sont les aspects paradoxaux de la conception de la conviction ? Quelle est la notion de conviction chez Freud ? Quelles sont les difficultés qui nous empêchent de réussir à maintenir un débat qui n'efface pas nos différences de base ? Quelles sont les différences entre croyance et conviction ? Quels sont les liens entre la méthode et la conviction ? Avons-nous des pièces à conviction de la psychanalyse ? Quels sont les enjeux de la conviction et de la fin d'une analyse ?

J'ai préparé quatre thèmes que vous développez chacun à votre manière

pour lancer la discussion entre vous et l'auditoire. Je vais commencer en vous proposant seulement les deux premiers et, si nous avons le temps, je vous proposerai les deux autres.

Mais avant de débiter, je voudrais remercier Martin d'avoir proposé une réflexion qui met en lien la Célébration du 50^e anniversaire de la SPM et le thème de la conviction de cette table ronde. Martin nous propose le beau défi de bénéficier de cette célébration pour entamer « un travail de refondation qui questionne nécessairement nos assises et nos convictions partagées ». Il nous rappelle la célébration du 25^e anniversaire durant laquelle J-B. Pontalis avait fait valoir que la position d'esquive (c'était son propre terme) était nécessaire afin de préserver un écart qui existe toujours entre le mot et la chose, entre le conscient et l'inconscient. Aujourd'hui André Beetschen nous propose de poursuivre ce mouvement nécessaire de réflexion d'une autre manière, de façon à éviter le danger d'enfermement dans les convictions qui arrêtent tout mouvement.

Je débiterai par le premier thème qui est la conviction dans la cure. Sur cette question, autant Martin qu'André vous vous appuyez sur le texte de Freud « Constructions en analyse ». Même si vos idées coïncident, vous mettez l'accent sur des points différents. Par exemple Martin, tu abordes la question de la conviction dans la cure à partir de l'affirmation de Freud : « Si une analyse est correctement menée le patient se convainc fermement de la vérité de la construction ». Ce qui semble t'importer, Martin, dans cette phrase c'est la question de « l'analyse correctement menée ». Donc tu donnes une grande importance à la méthode : « seule la méthode permet de ne pas continuer à prendre l'Amérique pour les Indes ». Tu affirmes que « La méthode, la technique serait celle que Freud voulait garantir de l'esprit scientifique pour dépasser l'illusion, la croyance primitive et la suggestion ». « La conviction serait-elle là où l'investigation s'arrête ? Là où la méthode cesse, là où la résistance l'emporte ? ». Tu affirmes aussi que la conviction de l'analyste est nécessaire pour garder pied (le « tenir bon » de Nathalie Zaltzman) et soutenir la méthode. Il ne s'agit donc pas de bannir la conviction mais

de la remettre en question, de la soumettre à la méthode. « La méthode nous enjoint à rester ferme et à continuer à analyser, tout en accueillant les nouveaux sentiers que le moi pourra explorer et les résistances qui s'empresseront d'apparaître. ». Comme tu viens de le dire, la construction est du côté du moi de la synthèse.

André, tu t'entends avec Martin sur l'importance du questionnement et de la prudence concernant l'expérience de la conviction : « Une intervention qui convainc porte sur l'effet de la réalisation fantasmatique qui puisse proposer une autre forme de décharge. « La conviction doit donc rencontrer nécessairement le doute, elle n'est forte qu'à la mesure de son possible abandon ». Tu cites J-B Pontalis : « penser en désaccord avec soi-même, contre soi-même », tâche aussi difficile que nécessaire.

Tu es aussi en accord avec Martin sur l'importance de la méthode » et tu cites Freud, en référence à l'impact d'une intervention sur le patient : « Notre savoir est devenu aussi son savoir ». Tu sembles étonné de cette affirmation « forte et énigmatique phrase, qui fait entendre la confiance de Freud pour sa méthode, *mais dont n'est pas absente la suggestion* ».

Dans le texte de « Constructions dans l'analyse », tu donnes, André, une grande importance à l'affirmation de Freud : « le souvenir remémoré est inaccessible directement. Ce sont les éléments d'à côté, disons périphériques porteurs d'un surinvestissement qui seront gage de véracité ». Autrement dit, la conviction se fonde ici sur la reconnaissance essentielle de la déformation dans l'accès à la chose inconsciente.

Ma première question s'adresse à Martin : que penses-tu de l'affirmation d'André sur le fait que la suggestion n'est pas absente de la méthode ? Est-ce qu'on peut-on se fier à la méthode autant que tu l'affirmes ?

Et aussi pour vous deux, comment approfondir, sur la question que, toi, tu abordes de l'idéal du moi et du moi idéal ?

Pour André, que penses-tu de la conception de Martin sur la méthode comme ce qui peut nous protéger des leurres de la conviction ?

J'ai d'autres questions, mais je commence avec ça.

André Beetschen

Je suis absolument d'accord avec ce que Martin dit de la méthode protégeant des leurres de la conviction. Et je veux tout d'abord le remercier vraiment pour la reprise qu'il a faite avec justesse de ce qu'il m'importait de saisir à propos de la conviction. C'est pour moi un vrai enrichissement, dont je lui suis très reconnaissant. Nous reviendrons peut-être (ce n'est pas une réponse directe) à ce qui m'a fait choisir ce thème de la conviction où se retrouvent des choses dites différemment ce matin sur la parole et le pulsionnel. Mais ici, ce sur quoi je mets l'accent, d'une façon déplacée mais assez proche, est l'importance du pulsionnel dans la pensée. Comment la pensée, et sous quelle forme différente de la parole, est-elle soumise au pulsionnel, et donc à l'accomplissement d'une certaine manière ? C'est en cela que la conviction (Martin l'a bien fait saisir) est difficile à formaliser, et surtout à rigidifier au risque de devenir obsessionnel à notre tour : il ne s'agit pas de faire de la conviction une religion secrète mais d'explorer l'idée que la pensée elle-même, la pensée pour le psychanalyste dans la cure, est soumise à quelque chose qu'elle ne saisit pas immédiatement, à quoi elle est soumise au travers des formes qu'elle prend. C'est en cela que m'importe la conviction. Martin ouvre cette question et la déplie, non pas du côté d'une définition obsessionnelle mais au contraire avec une précision bienvenue. Je souscris totalement à ce que la méthode soit, comme il le fait, mise en avant.

Martin Gauthier

Merci André. On se rejoint en fait beaucoup. Nous avons fait ressortir certaines différences, mais sur le fond, j'avais moi aussi entendu et senti

dans tes propos cette même importance de la méthode, de bien des façons. J'aime beaucoup ton retour au pulsionnel de la pensée parce que c'est aussi revenir à la question que tu poses sur la suggestion. Et ce, parce qu'il y a du pulsionnel dans la pensée, et heureusement, c'est ce qu'on souhaite ! Le problème est davantage : quand est-ce que le pulsionnel devient trop dangereux ? Et puis, autour de la suggestion, c'est le pulsionnel de qui ? Est-ce que c'est un pulsionnel qui m'appartient ou suis-je encore aux prises avec le pulsionnel de l'autre auquel j'essaie de m'adapter, dont je me protège, dont j'essaierais de me prévaloir d'une certaine manière ? Ce qui au fond pose toute la question des fils toujours nécessairement présents qui unissent, dans le décours d'une analyse, la suggestion et la méthode analytique. Rappelons la réponse de Freud, qui veut qu'on se serve de la suggestion comme tremplin, comme moteur, pour ensuite chercher à déplier, à décomposer ce moteur et ainsi permettre une réappropriation par le sujet de tout ce qui était partie prenante du mode suggestif. Ce qui m'amène ensuite du côté de l'idéal, et du surinvestissement, disais-tu Gabriela, autour de la construction et de certains souvenirs...

Gabriela Legoretta

Non cette question, je ne l'ai pas posée encore...

Martin Gauthier

Tu n'as pas dit le mot surinvestissement ?

Gabriela Legoretta

Pas encore (rire).

Martin Gauthier

Si, si. Alors j'anticipe une question.

Gabriela Legoretta

Non, non c'est vrai, j'ai dit quelque chose des souvenirs remémorés qui sont inaccessibles directement et que ce sont les éléments d'à côté, disons périphériques, porteurs d'un surinvestissement qui seront gages de véracité. Tu as raison.

Martin Gauthier

Il me semble qu'il y a quelque chose de très important autour des lieux de surinvestissement. Si je fais un pont avec les propos de ce matin, quand on parlait de suivre le fil de l'angoisse; ou quand il y a justement la possibilité de transformer les zones d'effroi en des manifestations d'angoisse, ce sont des signes de surinvestissement que l'on va progressivement espérer mieux représenter. Il y a pour moi une façon où, dans l'usage de la méthode, les lieux de surinvestissement se présentent comme des zones qui brillent davantage, qui certainement appellent mon écoute d'analyste particulièrement; comme par exemple certains mots dans une séance qui dans leur usage apparaissent comme des lieux de surinvestissement que je vais chercher à déplier.

André Beetschen

Je voudrais juste dire un mot par rapport à ça. Tu serais d'accord pour dire avec moi que le travail de la méthode s'intéresse dans la cure à ce qui relève du plus improbable ou du plus inattendu, bref à quelque chose (je parle des idées incidentes) qui déplace, qui dérange. Je dis cela parce que ce qui vient de se passer entre vous m'a fait penser à la télépathie. Il se trouve que sans doute par une drôle de tournure d'esprit, je suis particulièrement intéressé par les textes de Freud qui sont les moins honorables, les moins facilement acceptables. Ainsi : que fait-on des hypothèses freudiennes sur la télépathie ? Comment les intègre-t-on dans le corpus freudien, que fait-on pareillement des hypothèses phylogénétiques dans « L'homme Moïse et la religion monothéiste » ? Qu'est-

ce qui fait alors trembler notre rapport à Freud ? C'est à ce niveau que quelque chose de la conviction m'intéresse.

Martin Gauthier

Je pense que tu soulèves quelque chose d'important qui me fait penser à une image, une métaphore de Freud, lorsqu'il parle du sanctuaire où vont se réfugier tous les brigands de la ville. Je pensais à ces zones dont tu parles comme des lieux où socialement, pas tant chez Freud que dans notre lecture après lui, nous avons choisi de jeter dans l'ombre certains textes et certaines idées, disant qu'il n'y a rien d'important là. Tu fais valoir à la fin quelque chose de très heureux quand tu ramènes la question de la horde primitive et ce qu'il en est de la culpabilité.

André Beetschen

On revient à la méthode. Et à mon sens à la nécessité que nous avons de lire Freud comme des analystes, non pas en allant du côté de la biographie de Freud (Laplanche l'a beaucoup dénoncé) mais en observant précisément les obscurités qui sont présentes dans l'oeuvre, en nous demandant ce qu'on peut en faire et pourquoi elles sont là. C'est en cela qu'est rejointe la question de la méthode: la méthode n'est pas une simple observation, elle est chaque fois un délogement par l'inattendu.

Martin Gauthier

Et de rester ouvert à cet inattendu. Ça participe de la méthode, et c'est peut-être ça l'élément suggestif aussi: c'est partie prenante de notre méthode que de s'y faire prendre et de la perdre de vue. Et puis, nécessairement de chercher à la rattraper. C'est en la rattrapant qu'on peut essayer de se dégager des effets suggestifs qui jouent de part et d'autre continuellement. Sous cet angle là, j'avais aussi envie de revenir sur la question de la fin de l'analyse sur laquelle je me suis moins penché dans

mon travail d'écriture comme tel. Je trouvais assez magnifique le cas qu'André nous présentait qui, d'emblée, pose question parce qu'on a peut-être tous une opinion différente face aux enjeux présentés: était-ce le moment ou non d'agréer d'entrer dans la phase de terminaison? Est-ce que le patient était mûr? Est-ce qu'il ne réagissait pas à l'impression de ses rêves, et à un début de représentation plus nuancée de la figure paternelle? André nous offre une petite vignette. En filigrane, il y a tout son travail antérieur avec ce patient-là, il y a toute une expérience qui mène à sa décision. Il est donc important de relativiser nos réponses. Il me semble aussi que la méthode est autre chose que de convenir avec un patient de notre accord. « Là on entre dans la phase de terminaison » ne veut pas dire qu'on lâche la méthode; c'est plutôt une sorte de marquage, l'ouverture d'une nouvelle étape qui va être aussi une sorte de cyclotron qu'on réactive. De dire dans six mois ou dans quatre mois, on va arrêter nos séances, puis de le convenir de part et d'autre, ça ne veut surtout pas dire que le travail est terminé, que tout est convenu et que les convictions sont établies, mais c'est quand même marquer: « D'accord, on rentre dans cette dernière étape ». Souvent, même si on convient de quatre mois, ça peut devenir six mois ou un an. Mais en mettant des bûches dans le feu, il y a quelque chose qui se réactive, mettant d'autant plus à mal tout ce qui serait de l'ordre des convictions qu'on ait eu raison ou non de dire que c'est le temps de terminer. Quoique ça prenne une certaine conviction de notre part, il faut surtout qu'il y ait l'impression que le patient a maintenant suffisamment d'outils à sa disposition pour être capable d'entrer dans cette phase et de la traverser.

Gabriela Legoretta

Je veux vous dire que c'est un deuxième exemple de télépathie parce que c'est une autre de mes questions. Pour vous, André, qu'est-ce qui vous a convaincu de décider que oui, c'était un bon moment d'arrêter l'analyse ?

André Beetschen

L'artifice d'une présentation clinique, surtout dans un espace comme celui d'aujourd'hui, est toujours assez compliqué. L'analyse de mon patient ne s'est évidemment pas terminée deux jours après la séance que j'ai racontée : elle s'est poursuivie pendant quelques mois, dans mon souvenir. Mais je crois que le moment d'événementialité psychique, que j'ai évoqué, a été déterminant : il y a eu là quelque chose comme un accomplissement ou une saisie que mon patient a mis sur le métier dans les séances qui l'ont suivi. C'est-à-dire que la question du père s'est autrement représentée, incarnée transférentiellement dans l'analyse, sans que je mette des bûches dans le foyer pour faire fondre les résistances : un travail de perlaboration, plutôt. Car ce patient, je le rappelle, était englué dans une très longue analyse dont je craignais qu'elle soit interminable. L'évènement psychique a soulagé d'une certaine manière cette inquiétude, et mon patient lui-même a eu la conviction qu'advenait là, autour de l'enterrement du père, autour de l'enterrement de l'analyste, autour de la mort et des souhaits meurtriers, quelque chose de décisif et qui lui permettait de terminer son analyse. Ce à quoi j'ai acquiescé, plutôt que d'émettre une réserve ou un non, à ce moment-là. C'est un évènement comme celui-ci qui m'a beaucoup intéressé et qui m'a invité à penser à propos de la fin de l'analyse.

Évidemment, on peut concevoir la fin de l'analyse sur un mode très secondarisé, comme l'issue d'un travail mené dans les conditions appropriées : « L'analyse correctement menée » écrit Freud dans « Constructions dans l'analyse » et il parle évidemment du champ laissé à la parole. Mais ce qui importe, pour envisager une fin possible, est la saisie d'une transformation : comment les signes ou agissements inconscients sont-ils devenus conscients ? En ce sens, ce patient m'est apparu emblématique : ce qui s'était répété durant toute l'analyse comme doute perpétuel (un doute concernant l'analyste, l'analyse, et leurs promesses non tenues) prenait une autre tournure : une sorte

de franchissement s'opérait. Le patient n'a pas parlé de conviction, mais il lui a semblé évident que le moment de terminer son analyse était venu.

Martin Gauthier

Ce que j'entends dans ce que tu dis permet de rebondir sur la question de l'idéal. C'est qu'il me semble que tu parles, avec ce patient, de ton doute ou ta crainte que ce soit une analyse interminable. La question de l'idéal était très prégnante chez ce patient, suscitant un doute sur ses capacités de faire le deuil de cet idéal. Ainsi, quand tu as vu commencer à poindre des conditions de deuil possible, que lui-même a pu être capable de l'envisager, il semble que tu as soutenu ce mouvement-là qui était certainement mutatif, très important dans le décours que tu décris. Pour dire les choses rapidement, afin de figurer l'idéal, j'ai l'image du durcisseur dans la colle et dans le ciment: ce qui fige le plus. Bien sûr, je ne parle pas du surmoi post-œdipien qui est une ouverture; je parle véritablement des assises primitives qui sont interrogées à travers cette question, ce sur quoi le moi repose. Ce fondement, compte tenu justement de la place du surmoi primitif et du fantasme inconscient, arrive-t-on jamais à pleinement l'ouvrir?

André Beetschen

Cette question, Martin, rejoint ce que tu dis dans ton texte : à savoir que les convictions, appartiennent surtout, à moins que je ne t'aie pas très bien compris, au moi. Tu le redis aussi à propos de l'idéal. Mais si je reviens à ce que j'indiquais sur l'emprise du traumatique ou sur la violence du pulsionnel dans la pensée, je crois aussi que le moi se trouve délogé par les convictions. Je ne parle même pas de la « conviction délirante », qui est encore autre chose. Le moi peut être défait par la répétition des convictions. Je vois la conviction comme une formation du ça, de l'inconscient, qui trouble le moi qui doit se débrouiller avec elle. Soit il en doute complètement, soit il y adhère, soit, et temporairement,

il la refuse. Ainsi ce qu'on connaît bien en clinique : un patient lutte soudain contre la conviction, venue dans la cure, de son homosexualité. Quelque chose à quoi il ne peut échapper. On pourrait dire qu'il y a là une production fantasmatique extrêmement agissante : mais plus que formation d'un scénario fantasmatique, « ça » s'impose comme une conviction qui vient blesser le moi.

Martin Gauthier

Ça rejoint la discussion que vous aviez Dominique Scarfone et toi ce matin concernant le ça. C'était avec Louis Pinard autour du « ça traduit », et de la question de quand cela devient-il du moi et que c'est le moi qui traduit. Quand on en parle, on est pris avec nos catégories et notre besoin de clarté, alors qu'on est devant des zones d'indifférenciation à essayer de délimiter tout un processus. Je te rejoins tout à fait quand tu dis que c'est comme si, dans les parts les plus primitives du moi, il y avait quelque chose qui, à la limite, ne nous appartient pas.

André Beetschen

Exactement ! On vous laisse la parole (en s'adressant à Gabriela Legorreta).

Gabriela Legoreta

J'avais une autre remarque avec ce que vous abordez de l'expérience de l'analyse quand la question de la fin commence à se poser, qui a à voir avec le sentiment de culpabilité et des désillusions. Ce n'est pas souvent que l'on parle de ça de cette question de la culpabilité et j'aimerais que vous élaboriez davantage, comment tu le penses ?

André Beetschen

D'une certaine manière, on revient à la question du reste dont parlait

ce matin Dominique. Autrement dit au sentiment de culpabilité à la fin d'une analyse : le questionnement sur le travail réalisé est présent pour moi à chaque fin de cure même si porter là-dessus un jugement de vérité ou de véracité est de l'ordre de l'impossible. On sait bien qu'il y a des analyses qui se terminent alors qu'on ne le voudrait pas en jugeant que quelque chose du travail n'a pas été mené suffisamment loin. Je ne dis pas à son terme. Mais la culpabilité n'est pas seulement à la fin, elle est inhérente, depuis le début, au travail-même de l'analyste. Dès lors que quelqu'un s'en remet à nous pour explorer et reconnaître ce qui a pu causer une souffrance parfois extrême, soutenir la hauteur et la gravité de la tâche me semble toujours une exigence problématique. Et la culpabilité peut être aussi liée au questionnement d'un acte, ou d'une interprétation dont on se demande après-coup comment elle est venue, comment elle a bousculé, à quoi elle a répondu, etc... Dès lors qu'une relation humaine s'établit sur un mode psychanalytique, et dans la dissymétrie des transferts, elle rencontre la culpabilité que porte chaque humain lorsque précisément il s'occupe de l'autre et du proche. Et ici lorsqu'il a charge de soutenir et d'aider une transformation psychique.

Martin Gauthier

Ce qui nous sauve, c'est de pouvoir réparer ; ce sont nos capacités réparatrices. Ce matin, il était question d'un système auto réparateur. Ça faisait penser : je me disais que quand le système n'est pas auto réparateur, c'est un système qui saigne, dans le sens qu'il perd et qu'il est obligé d'aller continuellement chercher à l'extérieur ce qui va venir compenser pour l'hémorragie toujours maintenue. Ou le système est dans un cycle infernal de punitions pour essayer justement, par une autre manière, de réguler son fonctionnement. J'aimais beaucoup la traduction de *durcharbeiten* : « faire la journée continue ». Cette idée de continuité s'inscrit par ailleurs à l'intérieur d'un cadre, qui peut aussi délimiter comme le fait la journée, ou tantôt, ça va être la semaine. Il me vient une phrase de Félix Leclerc qui était poète, même s'il chan-

tait. Il disait : « Celui qui n'a pas déjà eu mal au dos ne sait pas ce qu'est un dimanche. ». Donc l'idée de continuité, l'idée de trouver une manière pour que la culpabilité se transforme en responsabilité, avec l'idée que la pulsion va toujours déranger, va toujours être destructrice, destructrice d'objets, car le fantasme, en ses fondements, détruit la subjectivité de l'objet. L'enjeu, c'est de développer les moyens pour être capable de parler à cette étape d'une capacité réparatrice. Le patient me semble aussi aborder l'idée qu'il ne reste plus pris avec son père ; il peut aller l'enterrer, comme il peut t'enterrer toi, son analyste ; aller le déposer quelque part plutôt que de le porter tout le temps, même si c'est sous l'angle de dire : « Ce n'était que ça ». C'est un enjeu qui est vaste et de là on peut passer à la question de la télépathie et à la question transgénérationnelle. Freud a eu besoin de retourner en arrière jusque dans l'histoire phylogénétique, et à un autre moment, il se demande si elle n'est pas constitutionnelle, notre culpabilité de base. Je me souviens de ton magnifique rapport en 2003, aux prises entre honte et culpabilité. C'est toujours tentant de considérer la honte plus primitive que la culpabilité compte tenu des enjeux narcissiques de la honte et d'un mouvement vers la culpabilité œdipienne ; mais il y a aussi quelque chose de plus primitif dans la culpabilité et tu l'avais bien fait ressortir, il me semble, en la liant entre autres avec la notion d'insatisfaction, qui est inhérente à notre condition humaine

Débat

Jean-Charles Crombez

Je voudrais revenir sur la fin en vous parlant d'une histoire. C'est une personne en fonction d'analysant qui fait une analyse quatre fois semaine, une "vraie", c'est-à-dire pas trois fois par semaine. Au bout de quelques années, elle arrive chez son analyste, s'étend sur le divan et lui dit : « J'arrête l'analyse. » Et l'analyste, sortant de son silence pro-

verbiale, fait un acting out contre-transférentiel ; il ouvre la bouche et lui demande : « Pourquoi ? ». Elle répond : « J'ai tout dit ce que j'avais à dire, le reste, c'est privé. » Et quand elle a dit ça, je me suis toujours demandé ce qui se passe alors chez l'analyste. L'autre histoire, celle-là est vraie, c'est Marie Balmay qui parle de la fin de son analyse : elle y annonce la fin. Elle dit alors : « Le dernier mot avant qu'on se sépare, c'est mystère. ».

Le problème que je me pose par rapport à la méthode analytique, c'est que c'est un véhicule qu'on prend tous les deux, l'analysant et l'analyste. D'une part, dans ce véhicule, comme dans n'importe quel véhicule, il y a un angle mort. On peut l'appeler le point aveugle. Et cet angle mort est relié à la méthode qu'on utilise, car il faut bien choisir une méthode. D'autre part, une méthode, comme une étuve, ça fonctionne dans un certain milieu, pour les bateaux, c'est l'eau, pour les avions, c'est l'air. Et donc le problème avec la méthode, c'est que plus on plonge dans ce milieu qui permet de se mouvoir, plus on risque d'ignorer les autres et de prendre ce qu'on voit comme l'ensemble de la réalité. La question que je me pose, c'est donc en quoi l'analyse, la méthode aussi parfaite soit-elle, surtout si on la considère parfaite, nous empêche de voir quel est son angle mort et quelle est sa limite. Ce qui fait que tout d'un coup, on n'arrive plus à voir les autres mondes. Je réfère à la question de l'accomplissement de pensée, où ce qui n'est pas résolu par le parent psychiquement, se retrouve secrètement chez l'enfant. Et, plus spécifiquement, comment cette méthode nous empêche d'ouvrir notre conscience, notre vécu avec le corps. Comment cette méthode, mine de rien, nous empêche d'avoir des corps, un certain corps. Je ne vous demande pas d'y répondre. Je vous demande seulement si ça vous pose question.

Martin Gauthier

Je vais y aller rapidement, Jean-Charles. J'aime beaucoup tes questions et j'adhèrerais au scepticisme qui les entoure, qui les traverse de toutes

parts. Là où je m'interrogerais d'abord, c'est que je ne suis pas sûr que la méthode dont j'ai parlé soit un véhicule, mais plutôt une manière de conduire. Par ailleurs, il est vrai qu'elle vient généralement avec un certain véhicule. Mais il y aurait espoir que la manière de conduire soit plus déterminante que le véhicule lui-même. Une des erreurs qu'on prête à la psychanalyse, c'est d'avoir pensé que le même véhicule s'adaptait à tout le monde. Dans mon propos, j'ai aimé parler de la méthode en terme de sa respiration entre deux mouvements, celui de liaison et celui de déliaison, en soulignant bien qu'il va y avoir une sorte de mariage différent en fonction de la personne avec qui l'on s'engage dans cette méthode là et dans ce véhicule-là.

André Beetschen

Votre formule forte de l'angle mort, je la retiens évidemment ! Je pense à ce que Martin a dit de la conviction liée à l'arrêt. Et on n'a pas du tout évoqué, à propos de la conviction, le terme de fixation, de fixation libidinale, qui me semble pourtant avoir un lien étroit avec notre questionnement. En vous écoutant évoquer l'angle mort, j'ai pensé qu'il y a sûrement un usage de la conviction qui peut faire effectivement angle mort, quand vient se figer un arrêt de la pensée. Aussi je trouve important ce que propose Martin sur une méthode qui reste ouverte et qui se déploie sur deux volets, offrant la chance de la fécondité. Comment, à l'inverse, le processus analytique court le risque de se refermer et de conduire à l'aveuglement ? La métaphore de l'angle mort n'éclaire peut-être pas complètement pas, cependant, les deux cas proposés... et inventés si j'ai bien compris !

Gabriela Legorreta

Je pourrais juste ajouter quelque chose, que vous abordez aussi dans votre texte, sur l'importance d'un tiers, la possibilité d'avoir un tiers qui nous permet de poser un regard, comme les analystes sud-américains nomment, un deuxième regard. Et aussi l'importance de s'exposer à

des collègues qui ont une façon de penser, une culture analytique différente. Ça aussi, vous le faites ressortir parce que ça peut nous faire sortir de nos convictions, de nos angles morts.

Wilfrid Reid

Je vous présente un certain nombre de réflexions sur la notion de conviction, une conviction qui serait proprement analytique. Le terme de conviction aujourd'hui a été utilisé de différentes façons. Je veux référer ici à la signification du terme de conviction comme effet recherché de l'interprétation, comme accueil souhaité de l'interprétation. Il y aurait une certaine forme de conviction qui serait propre au travail analytique. Si on prend les choses par la négative, on peut se demander quel est l'effet qu'on ne doit pas rechercher. Autant que faire se peut, on cherche à éviter l'effet de suggestion. Également, peut-on penser, on cherche à éviter une acceptation de l'interprétation qui serait de l'ordre de la rationalité. Il y a un paradoxe apparent : l'effet de conviction recherché exige, au départ, de renoncer à convaincre au sens courant du terme. Convaincre dans le sens de chercher à avoir raison. Si le patient me dit : « Vous avez raison. », je sens que je viens de donner un coup d'épée dans l'eau, à savoir que je dégage chez lui un espace de pensée dans une partie du moi qui est totalement clivée de toute portée affective. A contrario, la conviction souhaitable suite à une interprétation, ne se situe-t-elle pas en dehors de l'enjeu de l'acceptation ou du refus de l'interprétation. Ça se passe ailleurs. L'effet produit peut être une non-acceptation et en même temps, une avancée du processus analytique ; j'ai à l'esprit une expérience où, suite à mon interprétation, l'analysant avait beaucoup de difficulté à garder en mémoire ce que je lui présentais. En même temps, de façon inattendue pour moi, il s'est engagé dans un mouvement d'associations qui, chez lui, n'était pas du tout courant. Cela nous conduira à aller ailleurs que là où logeait mon interprétation. Il ajoutera par la suite : « J'ai fait un grand pas, je suis content. », chez ce patient qui n'est jamais content de lui-même. Alors mon impression, c'est qu'il s'est passé quelque chose, non pas au niveau

des contenus, mais au plan des processus psychiques où ce patient carbure habituellement à la défense contre l'effroi, défense qui l'empêche d'associer ; temporairement, il sera capable de carburer à un certain principe de plaisir. Il fera une certaine expérience du plaisir de penser.

André Beetschen, je suis tenté de vous suivre : vous donnez une valeur en soi à l'associativité, c'est-à-dire à l'expérience d'un principe de plaisir qui, selon la formulation de Christian Seulin «ne récuse pas le principe de réalité». Et ça m'amène à ma question. Ne peut-on pas voir là une conviction qui serait l'effet heureux d'une interprétation ? De la même façon que Freud dira que l'on a longtemps confondu le rêve avec le contenu manifeste, ne le confondons pas maintenant avec le contenu latent ; l'essentiel du rêve, c'est le travail du rêve. De la même manière, l'essentiel de la pensée serait un travail de la pensée qui se situerait alors dans l'indécidabilité entre l'imaginaire et le réel. André Beetschen, vous dites que la conviction renvoie à une pensée intime, fragile, sans preuve. Ainsi tout autre chose qu'à l'ordre de la croyance et de la certitude.

André Beetschen

Vous avez tout à fait raison, et je retiens cela, de lier la conviction à la question de l'effet. C'est effectivement du côté de l'effet de l'interprétation, de la construction que la question de la conviction se pose. Y a-t-il des convictions heureuses qu'on puisse tenir comme effets ? Je crois, dans mon expérience, que s'il y a quelque chose d'heureux, c'est le gain d'associativité. C'est-à-dire ce qui génère, non pas une certitude ou un rassemblement des choses, mais au contraire un départ vers un ailleurs qui n'était pas prévu. Ce que vous dites très bien dans l'exemple que vous donnez. Et je vous en remercie.

Martin Gauthier

J'irai encore très rapidement car je suis tout à fait d'accord avec ce que

vient de dire André. Il me semble que ce que tu soulèves, Wilfrid, permet peut-être de préciser la difficulté de trouver le mot juste pour parler de ce moment où l'on fait la saisie de l'expérience d'un processus. Et cette saisie-là, qui est une forme de conviction, en autant qu'elle soit fragile et à l'intérieur même de la dynamique du processus, il importe qu'elle ne fige pas ce processus. Mais il reste que cette saisie là, comment peut-on en parler ?

Jacques Mauger

André Beetschen, vous avez introduit à la fin de votre exposé, autour de la question de la genèse du sentiment de culpabilité, la question de son origine. On peut remarquer comment ça s'est posé chez Freud principalement à travers la question que pose la religion dans l'histoire humaine ; à la fois dans *Totem et tabou*, et par la suite aussi dans *L'avenir d'une illusion*, mais surtout, à la fin de sa vie, dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Freud propose dans le *Moïse...* quelque chose de très différent de l'illusion dont il parlait dans *L'avenir...* vous y avez fait allusion, il s'agit de ce qu'il appelle la *vérité historique* façonnée par l'expérience humaine passée, mais qui ne détermine pas moins la dimension humaine de tout un chacun.

Et je pensais, à ce sujet, à un de vos collègues, François Gantheret, décédé récemment. Comment, dans sa préface à *Totem et tabou* dans la collection Gallimard, il rappelle justement comment on ne parle pas du meurtre du père impunément, sans conséquence au niveau de la culpabilité. Car, tenant compte de la toute-puissance de la pensée, en parler, c'est comme le faire. Autour de l'écriture de *Totem et tabou*, tout un débat a eu lieu à ce propos entre certains disciples et Freud lui-même. Sans reprendre ici toute cette histoire, n'y a-t-il pas lieu de nous demander ce qu'est devenue pour nous la question du meurtre du père si prévalente dans la pensée de Freud ? On peut dire que dans la réflexion psychanalytique plus contemporaine, la question du père et plus spécifiquement la question du meurtre du père. On s'y réfère de moins

en moins. La référence au rapport mère-enfant occupe désormais la plus grande place dans nos discussions. Serions-nous sortis indemnes de cette mise à distance de la question du père en psychanalyse ?

Pour Freud, nous savons tous, de ce savoir qui tient compte de sa part inconsciente, qu'il y a eu un meurtre à l'origine et que nous ferions tous partie de cette lignée de meurtriers, dimension tragique de notre histoire, de notre existence. Mais comment vit-on avec ça ? Aussitôt dit, aussitôt oublié. Je voulais poser la question, car cet après-midi on en parlait comme si cela allait de soi.

Christine Blais Roy

Ma question va ailleurs. Je vous remercie pour vos présentations, il est toujours pertinent et stimulant de vous écouter. D'ailleurs, ma question va un peu dans ce sens-là, c'est-à-dire dans tout ce que la SPM peut nous inspirer, nous amener à penser. Je dois dire qu'en tant que jeune clinicienne, la SPM m'aide à continuer de réfléchir, ayant une affection particulière pour la psychanalyse. Peut-être est-ce une conviction que nous partageons tous ici peut-être. Je me questionne à savoir ce que vous pensez, en ce 50^{ème} anniversaire, de la place de la psychanalyse en ce moment, de la place de cette méthode dans nos institutions, peu importe où l'on pratique. Voilà, c'est la question que j'adresse à la table ronde, mais que j'adresse également à vous tous dans la salle. Quelle est aujourd'hui la place de la psychanalyse, car de mon côté, j'ai envie de participer à lui en faire une.

Martin Gauthier

Si on ne bouge pas, on fige ou on tombe. Il faut bouger ! Si je reprends l'image du véhicule, je dirais que ça ne peut plus être avec les anciens véhicules; il faut passer à de nouveaux véhicules. Si on met l'accent sur la méthode et sur ce qui nous anime, notre offre est certes compliquée. Je n'appellerais pas ça des convictions, mais des expériences qui nous

animent. Et des champs qu'on a envie de continuer à développer. Un bel exemple, ce sont les mots, toujours défailants. Il nous faut continuer à les inventer, les mots ; la poïèsis, il ne faut pas qu'elle s'arrête. Donc, j'aime bien votre question, et je me dis que les supra structures sont nos institutions et la métapsychologie, toutes des constructions plurielles. De fait, on parle souvent maintenant d'une tour de Babel, mais heureusement il y a des éléments sous-jacents qui sont plus solides, à quoi on peut se tenir. Mais il va falloir trouver ensemble les bons véhicules pour aller de l'avant parce que sinon, je crains que ce cinquantième anniversaire ne soit assez triste. Il peut être joyeux si on se donne un avenir. Ça ne peut pas être ce que ça a été. Mais cela est vrai dans toutes les disciplines. Il ne faut pas être si triste de ça, car le statu quo n'est une alternative viable pour personne. Si je reste dans le champ de la musique, les groupes de musique qui joueraient toujours la même musique, on ne les suivrait pas. Il faut que ça évolue. C'est à inventer par nous. D'ailleurs ce que j'entends, c'est qu'il y a un signal d'alarme qu'il faut se donner, une angoisse nécessaire.

André Beetschen

La réponse que je peux donner rejoint celle que Martin vient de dire. Je dirais simplement que ce qui continue à constituer notre vie de travail, notre vie d'analyste, c'est cette conjonction peut-être beaucoup plus difficile à soutenir qu'auparavant, comme le dit Martin, entre continuer d'avancer et admettre l'inévitable du retour, : autrement dit aller vers sans pourtant se départir de faire retour à quelque chose qui nous a fondé avec Freud. Mais je ne sais pas si cela est entendable par le social dans lequel nous sommes immergés. Et en même temps, si cela venait à disparaître, nous ne serions plus à mon sens psychanalystes.

J'ai aussi envie de ne pas laisser tomber ici ce que Jacques Mauger nous a dit tout à l'heure. Car je retrouve un peu la question que je posais : « Qu'est-ce qu'on fait avec une question comme le meurtre du père » ? Qu'est-ce qu'on fait dans la vie spirituelle, dans la vie de l'analyste, je di-

rais même dans la pratique ? Je crois que l'analyse ne peut pas se départir de cette dimension tragique. Elle ne peut pas aller du côté exclusif de la réparation. Elle est animée en profondeur par la chose tragique et je pense qu'il y a là un écart à maintenir entre ce qu'on appelle rapidement l'agressivité, la destructivité et la question du meurtre et des souhaits meurtriers. La réflexion de Freud s'est constituée autour du meurtre œdipien avant même que la question de la religion soit posée. J'ai la conviction que, pour les années qui me restent, cette dimension tragique s'est installée au cœur de la pratique et de la transmission de la psychanalyse, et, en particulier, au vif de l'interprétation qui touche au transfert. Avec toute la complication que cela suppose, je ne laisse pas de côté ce qu'il en est du désir meurtrier chez la fille, désir qu'il faut aborder différemment de celui du petit garçon. Cette dimension-là, je vous remercie, Jacques, de l'avoir soulignée. Elle fait partie de ce qui nous structure.

Martin Gauthier

Tu as tout à fait raison. C'est ce qui nous donne aussi de l'espoir, car le côté tragique, il est dans la condition humaine. Donc, ça ne disparaîtra jamais, ça ne s'éliminera pas. Il y aura toujours des patients en attente, en quête d'être entendus sur ce plan. C'est là, je pense, qu'il y a l'espoir d'une suite, un avenir.